

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# HISTOIRE DE LA COLONIE FRANÇAISE EN CANADA.

## TROISIÈME PARTIE:

LOUIS XIV ENTREPREND LA FONDATION D'UNE COLONIE CATHOLIQUE  
EN CANADA.

### LIVRE PREMIER.

Depuis l'année 1664 jusqu'à la fin du gouvernement de M. Courcelles,  
en 1672.

Pour procurer le solide établissement de la colonie, Louis XIV commença par la faire jouir du bienfait de la paix, et porta pour cela ses armes chez les Agniers, ce qui obligea toutes les autres nations iroquoises à demander son alliance. Avec la paix au dehors, il assura la liberté au dedans, en faisant régner la justice et l'ordre public, augmenta le nombre des missionnaires, envoya à ses propres dépens de nouveaux colons, favorisa avec générosité la formation d'un grand nombre de familles, et, convaincu qu'un pays ne peut se soutenir s'il ne nourrit ses habitants de son propre fonds, il excita puissamment les colons au défrichement et à la culture des terres. L'expérience du passé avait appris que les Iroquois, peuple inquiet et inconstant, pouvaient rompre la paix à la première occasion, et troubler encore la colonie ; et en sage politique il eut soin, tout en procurant le défrichement des terres, de mettre les colons en état de les repousser. Dans cette vue, il créa un grand nombre de fiefs nobles, dont il gratifia les officiers de ses troupes, et invita efficacement les soldats à s'y établir, ordonnant, de plus, que tous ces soldats, ainsi devenus agriculteurs, fussent réunis en paroisses distinctes, et soumis à des officiers civils et militaires pour les régir. Enfin, voulant faire de Québec, des Trois-Rivières et de Villemarie autant de centres de communication pour le reste de la colonie, il donna des soins particuliers à l'augmentation de ces trois postes : de Québec, comme étant la capitale du pays et le siège du gouvernement ; des Trois-Rivières, comme chef-lieu du gouvernement particulier de ce nom, et de Villemarie, comme le poste le plus avancé vers les frontières des barbares et le plus important pour le reste de la colonie. Dans ce même dessein, il s'imposa de grands sacrifices pour établir le commerce, surtout dans ces trois postes, et y introduire les branches d'industrie les plus nécessaires alors ; et comme sa sollicitude s'étendait à tout, il porta aussi ses soins sur l'éducation et l'instruction des enfants, comme étant l'espérance de l'avenir de la colonie. Voilà en peu de mots, ce que

le zèle intelligent et généreux de Louis XIV sut entreprendre et exécuter pour le bien solide du pays.

Mais, comme la fin principale qu'il se proposait était la sanctification des sauvages du Canada, il ne négligea aucun des moyens qui étaient en son pouvoir pour leur ménager cet inappréciable avantage. La nécessité d'adoucir l'humeur féroce de ces barbares, pour les amener ensuite à la foi, lui fit désirer de commencer leur civilisation par celle des enfants sauvages, à plusieurs desquels il s'efforça de procurer le bienfait de l'éducation et de l'instruction chrétienne, sans négliger pourtant les adultes, surtout les Iroquois, dans les cinq nations desquels des missions fixes furent alors établies. Enfin, il favorisa et entreprit lui-même la découverte de pays encore inconnus, dont il prit possession pour faire porter ensuite la foi chrétienne aux peuples de ces contrées. C'est ce que nous aurons à raconter au livre suivant, et pour ne rien omettre de ce qui peut faire connaître les diverses phases morales que présente la suite de l'histoire de la colonie, nous signalerons les influences regrettables qu'exerça sur elle la présence et l'établissement des troupes, et nous rappellerons les pertes de plusieurs personnes notables que fit alors la colonie.

---

## CHAPITRE I.

### LOUIS XIV ENVOIE DES TROUPES POUR RÉDUIRE LES IROQUOIS ; MAUVAIS SUCCÈS DES DEUX PREMIÈRES CAMPAGNES.

#### I.

Le régiment de Carignan-Salières destiné pour combattre les Iroquois.

Ayant donc résolu de soumettre les Iroquois par les armes, Louis XIV avait nommé, le 19 novembre 1663, pour lieutenant général de tous ses pays d'Amérique, en l'absence du comte d'Estrade, qui en était vico-roi, M. Alexandre de Prouville, seigneur de Tracy, qui le 26 février 1664, s'était embarqué pour les îles françaises, avec ordre de passer de là en Canada. Colbert en écrivait en ces termes, le 18 mars suivant, à M. de Laval : " L'affaire d'Italie étant heureusement terminée à la satisfaction  
" du Roi, Sa Majesté a résolu d'envoyer en Canada un bon régiment  
" d'infanterie, à la fin de cette année ou au mois de février prochain, afin  
" de ruiner entièrement les Iroquois ; et elle a ordonné à M. de Tracy  
" de s'y transporter, pour conférer avec vous sur les moyens de réussir  
" promptement dans cette guerre." Le régiment choisi pour cela fut celui de Carignan, nouvellement arrivé de Hongrie, où il s'était fort dis-

tingué contre les Turcs, et qui est célèbre en Canada comme ayant été la source d'une multitude de familles encore existantes dans ce pays. Il était appelé de *Carignan*, du nom du prince qui le commandait, fils de Thomas-François de Savoie, chef de la maison de Carignan, dont les descendants règnent aujourd'hui en Sardaigne. Le prince Thomas-François était passé au service de la France, et après avoir commandé nos troupes en Italie avec beaucoup de succès, était mort à la suite d'une expédition. Son fils, qui servait aussi la France, y commandait ce régiment d'infanterie, qui pour cela fut appelé *Carignan* ; mais, en l'absence du prince, Louis XIV en ayant donné le commandement, en 1659, à M. Henri de Chapelas, sieur de Salières, colonel d'un grand régiment d'infanterie incorporé au précédent, on l'appela alors des noms de *Carignan-Salières*, et c'est ainsi qu'on le trouve désigné communément dans les anciens actes en Canada. Le Roi avait beaucoup de considération pour le prince de Carignan, qu'il qualifiait de cousin ; aussi, en donnant le commandement de son régiment à M. de Salières, mit-il pour condition que celui-ci ne le commanderait que sous les ordres du prince et en son absence, ce qui fut cause que M. de Salières le conduisit lui-même en Canada. M. de Tracy avait emmené avec lui quatre compagnies dans les îles françaises, qui de là devaient le suivre en Canada ; les autres partirent directement de France en 1665, mais leur traversée fut longue et pénible.

## II.

Arrivée de M. Tracy ; sa grande piété.

Quatre compagnies parties de la Rochelle arrivèrent à Québec le 17 et le 19 du mois de juin, et M. de Tracy, avec celles qu'il conduisait, n'y parut que le 20 du même mois. L'incommodité de la navigation et la fièvre l'avaient extrêmement abattu, ce qui fut cause qu'il refusa les honneurs que les habitants s'étaient préparés à lui faire, et se contenta de leurs cris de joie, qui commencèrent au moment où il sortit du vaisseau ; de là ils l'accompagnèrent, au son des cloches, jusqu'à l'église, où M. de Laval, vicaire apostolique, l'attendait, revêtu pontificalement, au milieu de son clergé. Après qu'il lui eut présenté l'eau bénite et la croix, ce prélat le conduisit au prie-Dieu qui lui avait été préparé près du chœur, et là M. de Tracy, malgré sa grande faiblesse, se mit à genoux sur le pavé, sans vouloir se servir du carreau qu'on lui offrait. Enfin, en action de grâces de son arrivée, on chanta le *Te Deum*, accompagné par l'orgue et par la musique ; après quoi le prélat le reconduisit jusqu'à la porte de l'église avec les mêmes honneurs qu'il lui avait rendus en entrant. L'étonnement que causèrent à Québec la magnificence de M. Tracy et celle des officiers de sa suite fut égal à la joie que fit éprouver leur arrivée. Il ne marchait jamais sans être précédé de vingt-quatre gardes, qui portaient

les mêmes couleurs que ceux du Roi, et de quatre pages, comme aussi sans être suivi de six laquais et environné d'un grand nombre d'officiers richement vêtus, ayant de plus toujours auprès de soi un gentilhomme, M. le chevalier de Chaumont. La Mère Marie de l'Incarnation écrivait, le 28 juillet suivant : “ M. de Tracy, lieutenant général pour Sa Majesté “ dans toute l'Amérique, est arrivé avec un grand train. Je crois que “ c'est un homme choisi de Dieu pour l'établissement solide de ces contrées, “ pour la liberté de l'église et pour l'ordre de la justice. Il est d'une “ haute piété ; toute sa maison, ses officiers, ses soldats, imitent son exemple. “ C'est une chose ravissante de voir son exactitude ponctuelle à se rendre “ le premier à toutes les cérémonies de la religion, jusque-là qu'il est resté “ plus de six heures dans l'église sans en sortir. Son exemple a tant de “ force, que le monde le suit comme les enfants suivent leur père. Cela “ nous donne beaucoup de joie et nous ravit.”

## III.

Arrivée de MM. de Salières, de Courcelles et Talon, retardée par des tempêtes.

M. de Salières, de son côté, était parti de France avec quatre compagnies, suivies de quatre autres, portées sur deux vaisseaux, qui arrivèrent à Québec, l'un le 18 août, l'autre le 19 ; mais le reste des troupes fut beaucoup retardé, ce qui devait faire renvoyer la guerre à l'année suivante. Le vaisseau appelé *le Saint-Sébastien*, qui amenait M. de Courcelles, Gouverneur général, et M. Talon, intendant, ne parut à Québec que le 12 du mois de septembre, ainsi qu'un autre nommé *le Jardin-de-Hollande* ; enfin, deux jours après, un troisième, appelé *la Justice*, et ces trois navires amenèrent le reste du régiment de Carignan. Les troupes avaient été ainsi retenues en mer pendant quatre mois par de furieuses tempêtes, qui pensèrent abîmer tous les vaisseaux et rendirent la navigation très-périlleuse cette année. Au retour de ces navires en France, le vice-amiral de la flotte fit naufrage, à deux cents lieues de Québec, s'étant brisé sur des rochers pendant la nuit, lorsque tous les passagers reposaient à l'exception des pilotes. Cet accident fut même si inopiné, que le vaisseau coula à fond tout à coup entre deux rochers. On parvint cependant à sauver tout le monde, au moyen de cordages et de poulies attachés au haut des mâts ; il n'y eut qu'un matelot qui périt, et tous les naufragés se retirèrent sur le mont Notre-Dame, lieu stérile et très-froid, sans avoir pu sauver des vivres du naufrage que pour douze jours. M. de Tracy, dès qu'il eut appris leur désastre, envoya trois vaisseaux du Roi pour les prendre en passant, et ordonna qu'on leur portât des vivres pour huit mois, si on ne pouvait aborder aux lieux où ils s'étaient retirés. “ Nous avons été “ affligés de cet accident, écrivait la Mère Marie de l'Incarnation, mais “ nous n'en avons pas été surpris, parce que, depuis que nous sommes en

“ ce pays, l'on n'avait pas encore vu de si grandes tempêtes sur la mer, ni  
 “ dans le fleuve Saint-Laurent, que cette année. Les douze vaisseaux  
 “ qui sont arrivés ont pensé périr ; le treizième, qui était la frégate de  
 “ M. de Tracy, a coulé à fond à l'entrée du fleuve. Tous ses gens, toutes  
 “ ses provisions, tout son bagage, ont péri, ce qui le retarde un peu dans  
 “ ses affaires, à cause des grandes dépenses qu'il est obligé de faire et du  
 “ grand train qu'il doit entretenir.”

## IV.

La maladie des troupes fait renvoyer la guerre à l'année suivante.

Un autre motif qui devait faire renvoyer la guerre à l'année suivante, c'est qu'un bon nombre de soldats étaient arrivés malades à Québec. Dans leur traversée, tous avaient joui d'une bonne santé, malgré les incommodités ordinaires de la mer ; mais, aux approches de Tadoussac, la maladie, rapporte le P. Le Mercier, se mit dans un des vaisseaux par un accident inconnu, dont la Mère Marie de l'Incarnation a essayé d'assigner la cause. Après avoir été quatre mois en mer, “ les soldats, aux approches des terres,  
 “ impatients d'une si longue navigation, ont ouvert trop tôt, dit-elle, les  
 “ sabords de leurs navires, ce qui a fait que, l'air y étant entré trop tôt,  
 “ la maladie s'y est mise et y a causé bien de la désolation. Il en est  
 “ mort d'abord vingt, et on en a mis cent trente à l'hôpital, entre lesquels  
 “ plusieurs gentilshommes volontaires, à qui le désir de donner leur vie pour  
 “ Dieu avait fait passer les mers. La salle de l'hôpital étant pleine de  
 “ ces malades, il a fallu en mettre dans l'église, qui a été remplie jusqu'à  
 “ la balustrade, et, pour recevoir les autres, on a eu recours aux maisons  
 “ des voisins, ce qui a extraordinairement fatigué toutes les Religieuses,  
 “ mais a aussi excellemment augmenté leur mérite (\*).”

## V.

Construction du fort Richelieu, ou de Sorel.

Dès son arrivée à Québec, M. de Tracy jugea qu'avant de se mettre en campagne il était nécessaire de s'assurer les passages qui conduisaient aux pays des Iroquois, et, pour cela, d'y construire quelques Forts qui pussent

---

(\*) “ Ces bonnes Religieuses ayant de ces malades en si grand nombre, ajoute la *Relation*,  
 “ ont fait paraître toute la joie de leur cœur dans les services qu'elles ont rendus à ces  
 “ pauvres soldats ; leur zèle et leur charité ne se donnant aucun repos de jour ni de nuit  
 “ afin de pourvoir à toutes les nécessités du corps et de l'âme de leurs malades. Aussi l'ont-  
 “ elles été toutes elles-mêmes, et quelques-unes sont allées jusqu'aux portes de la mort.”

M. de Laval, dans sa lettre du 25 octobre de cette année aux cardinaux de la Congrégation de la Propagande, n'a pas oublié la circonstance dont parle ici la Mère Marie de l'Incarnation : “ Nous avons eu, dit-il, sur les bras une moisson qui ne nous a pas été désagréable :  
 “ plus de cent malades en même temps à l'hôpital. Parmi eux trente hérétiques qui sont  
 “ revenus à la foi ; et comme l'hôpital ne pouvait contenir un si grand nombre de malades,  
 “ nous en avons placé plusieurs dans l'église, que nous avons fait servir à cette œuvre de  
 “ charité.”

servir aussi de magasins aux troupes et de retraites aux soldats malades ou blessés. Il choisit les quatre compagnies du régiment de Carignan arrivées les premières, et les envoya pour occuper ces passages avec cent volontaires du pays. Ceux-ci étaient commandés par M. de Répentinny, et suivis d'un grand nombre de sauvages. Le détachement s'embarqua à Québec, le 23 de juillet, sur de petits bateaux plats, et se rendit d'abord aux Trois-Rivières, où il arriva fort heureusement comme pour délivrer ce poste de la crainte des Iroquois ; car depuis peu de temps, ces barbares, y étant venus faire leurs courses ordinaires, avaient tué plusieurs habitants et fait quelques captifs. Là, le détachement fut obligé de s'arrêter pour attendre un vent favorable, et enfin, s'étant embarqué de nouveau, il traversa le lac Saint-Pierre et arriva à l'entrée de la rivière de Richelieu, qui conduit aux Iroquois d'Agné. Le dessein qu'on avait en vue était de bâtir trois Forts, et on choisit pour cela les postes qu'on crut être les plus avantageusement situés. Le premier Fort fut établi à l'embouchure de la rivière de Richelieu ou des Iroquois, dans le lieu où, en 1642, M. de Montmagny en avait fait construire un pour le même dessein ; aussi lit-on, sur le plan qu'on en publia avec la *Relation* de 1665, que ce Fort fut alors *refait*. On établit le deuxième dix-sept lieues plus haut, au pied d'un courant d'eau que l'on appelait alors le *Saut de Richelieu*, et le troisième environ trois lieues plus haut que le courant. Le premier fort fut construit par M. de Sorel à l'aide de cinq compagnies du régiment de Carignan que M. de Tracy lui avait envoyées ; on l'appela *de Richelieu* du nom de la rivière, et ensuite *de Sorel*, lorsque le roi en eut fait don à ce capitaine, qui en avait alors le commandement. C'est le plus ancien des Forts du Canada dont le plan détaillé soit parvenu jusqu'à nous. M. Talon joignit ce plan à sa dépêche du 11 novembre 1665. (\*)

## VI.

Fort Saint-Louis, Sainte-Thérèse, Saint-Jean, Sainte-Anne.

Le second fut bâti au pied du rapide de la rivière de Richelieu. On appelle *rapide* en Canada, non pas un simple courant d'eau, mais un courant causé par une pente si considérable que l'eau forme des bouillons qui tombent quelquefois de trois ou quatre pieds de haut, et davantage encore. On construisit ce Fort en face même du rapide, afin de pouvoir de là tirer impunément sur les Iroquois qui navigueraient sur la rivière, et qui, au milieu de ces bouillons, seraient incapables de se défendre, obligés de donner toute leur application à la conduite de leurs canots. Ce fort fut commencé dans la semaine où on célébrait la fête de saint Louis, ce qui le fit appeler d'abord, du nom de ce saint ; mais comme il avait été construit par M. de Chambly, à l'aide de cinq autres compagnies du régiment de

(\*) On trouve ce plan dans l'ouvrage de M. l'abbé Faillon.

Carignan (\*), et que ce capitaine, qui en avait ensuite été établi Gouverneur, le reçut en don, il fut nommé *de Chambly*. M. de Salières, colonel du régiment voulut prendre pour lui-même le Fort le plus avancé vers les ennemis, comme devant être construit dans le plus dangereux de tous ces postes. On n'espérait guère qu'il pût être terminé avant la chute des neiges, n'ayant été commencé que bien tard : mais le colonel qui avait blanchi sous les armes, et à qui le nombre des années n'avait rien ôté de sa vigueur ni de son courage, mit le premier la main à l'œuvre, et anima tellement les soldats par son exemple que le Fort fut heureusement achevé le 15 octobre de cette année 1665. On l'appela *Sainte-Thérèse*, du nom de la sainte dont on faisait la fête ce jour-là ; et comme il avait été construit auprès d'un autre rapide de la rivière de Richelieu, ce rapide est aussi appelé du nom de *Sainte-Thérèse* sur les anciennes cartes. Bien plus, après avoir fait construire un bastion à ce dernier Fort, M. de Salières envoya dix-huit ou vingt hommes qui s'avancèrent sur le lac Champlain, où l'on avait dessein de construire dès le printemps suivant, un quatrième Fort pour faire de là des sorties sur les Iroquois, s'ils ne se rendaient à la raison. On en construisit un devant un autre rapide de cette rivière, et on le nomma *de Saint-Jean*, nom que sur les anciennes cartes, on voit donné aussi au rapide lui-même ; et c'est apparemment ce Fort qu'on trouve appelé aussi *de l'Assomption*, dont M. de Berthier était commandant l'année suivante. Enfin on établit un cinquième Fort dans une île du lac Champlain, à quatre lieues de son embouchure ; il fut nommé *de Sainte-Anne* et construit par M. de Lamotte, capitaine du régiment de Carignan. Ces deux derniers Forts, ainsi que celui de *Sainte-Thérèse*, où l'on tint d'abord garnison, furent ensuite abandonnés et enfin tombèrent en ruines.

## VII.

## Les troupes en quartiers d'hiver.

Pour encourager les travailleurs par sa présence, M. de Courcelles, lieutenant général, alla visiter ceux des trois premiers Forts. De retour à Québec, il assigna des quartiers d'hiver aux troupes ; et M. de Salières, déjà revenu dans cette ville, reçut ordre d'aller hiverner à Villemarie, pour laquelle il s'embarqua le 4 novembre de cette année. “ Les compagnies du régiment de Carignan, dont plusieurs sont composées de soixante-six hommes, écrivait à ce sujet M. Talon à Colbert, vont être distribuées dans les forts commencés pour y passer l'hiver, et aussi

(\*) Le P. Le Mercier, dans la *Relation* de 1665, attribue la construction du Fort Richelieu à M. de Chambly, et celle du Fort Saint-Louis à M. de Sorel. C'est une confusion qu'il a faite entre le nom de l'un et de l'autre ; car sur la carte du pays des Iroquois, jointe à cette même *Relation*, et où l'on a gravé les plans de ces deux Forts, on lit, au contraire, que le Fort de Richelieu a été refait par M. de Sorel, et que celui de *Saint-Louis* a été fait par M. de Chambly.

“ dans les trois habitations : Québec, les Trois-Rivières et Montréal. Les  
 “ denrées manquent dans les magasins de la Compagnie ; j'ai envoyé à  
 “ Montréal des marchandises, et, de l'avis de M. Tracy, j'y ai joint quel-  
 “ ques munitions tirées du magasin du Roi pour être distribuées aux habi-  
 “ tants. Mais en retour, je prétends recevoir d'eux du blé ou des légu-  
 “ mes pour la substance des soldats, et même des peaux d'originaux pour  
 “ faire de grands canots, bien plus sûrs pour la navigation que ne le sont  
 “ ceux d'écorce.” C'est que déjà, avant l'arrivée de M. Talon, M. de Tracy  
 avait commencé, dès le mois de juillet, de faire construire un grand  
 nombre de bateaux plats pour le transport de l'armée (\*).

## VIII.

## Garacontié en ambassade. Préparatifs de guerre.

Il était naturel que l'arrivée des troupes, la construction des Forts et tous ces préparatifs de guerre inspirassent de la crainte aux nations Iroquoises, dont, en effet, plusieurs s'empressèrent d'envoyer des ambassadeurs à M. de Tracy pour détourner l'orage qui allait fondre sur elles. Les premiers qui vinrent dans ce dessein lui furent présentés au mois d'octobre 1665, entre autres, comme nous l'avons dit, Garacontié, ce fameux capitaine Onnontagué qui avait toujours signalé son zèle pour les Français, et employé le crédit qu'il avait parmi les siens pour tirer de leurs mains ceux des nôtres tombés en esclavage. Après que M. de Tracy lui eut témoigné, par les présents ordinaires, qu'il lui donnerait une favorable audience, Garacontié lui fit une harangue pleine de bon sens et d'une éloquence qui n'avait rien de barbare. Mais cette harangue n'exprimait que des civilités, des offres de services et d'amitié de la part de sa nation, et des vœux pour un nouvel établissement de missionnaires à Onnontagué. Il conclut en faisant voir avec modestie tout ce qu'il avait fait en faveur des Français, et leur demanda pour toute récompense, leurs bonnes grâces et la liberté de trois prisonniers de sa nation. Sa harangue fut interrompue par la cérémonie ordinaire des présents : à chaque point de son discours, il mettait un présent aux pieds de M. de Tracy. De son côté, M. de Tracy répondit à ses demandes avec toute la bonté que l'autre pouvait souhaiter. Non-seulement il lui accorda les trois prisonniers et lui promit la paix et la protection du Roi de France pour sa nation, il lui fit encore espérer la même grâce pour les autres tribus iroquoises, si elles aimaient mieux se porter d'elles-mêmes à leur devoir que de s'y laisser contraindre par la force des armes. Cependant, comme l'on ne devait rien attendre de ces nations qu'autant qu'on paraîtrait en état de pouvoir leur nuire, comme l'expérience du passé l'avait prouvé tant de fois, on ne laissa

---

(\*) “ On fait ici un grand appareil de petits et de grands bateaux plats, écrivait Marie de l'Incarnation, pour passer les bouillons qui se rencontrent dans les Saux.”

pas, malgré ces ambassades, de continuer les préparatifs pour une expédition militaire contre celles de ces nations avec qui il n'y avait pas de paix conclue.

## IX.

Les Onneiouts attaquent des Français et des Sauvages chrétiens.

Plusieurs de celles-ci, loin de partager les sentiments de Garaontié, étaient alors armées contre nous, et pendant que nos troupes construisaient les Forts dont on a parlé, des sauvages d'Onneiout osaient bien recommencer leurs hostilités, et contre les Français de Villemarie, et contre les sauvages alliés de la France. Car ce fut alors même qu'ils prirent à Villemarie et emmenèrent prisonnier dans leur pays ce jeune colon, âgé de dix-huit ans, nommé Michel Guibert, qu'ils brûlèrent cruellement l'année suivante dans leur village, et que pareillement ils défirent, vers le lieu appelé *la Petite Nation*, au-dessus de l'île de Montréal, des Algonquins, au nombre de vingt, avec leurs femmes et leurs enfants. La crainte de tomber entre les mains des Iroquois porta alors les chrétiens Algonquins à aller se camper, avec leurs familles, auprès des nouveaux Forts pour se mettre sous la protection des soldats qui en faisaient la garde, et là ils se livraient en toute assurance à de grande chasse dans ces endroits mêmes où les Iroquois avaient coutume de trouver auparavant quantité de pelleteries. La chasse y était si abondante que chaque jour ces Algonquins prenaient, dit-on, plus de cent castors, sans parler des orignaux et d'autres bêtes fauves. C'était une grande ressource pour les Français des Forts ; car si ces derniers défendaient les Algonquins, ceux-ci, à leur tour, nourrissaient les Français de la chair des bêtes qu'ils prenaient, après en avoir enlevé les peaux, qu'ils portaient ensuite aux magasins du pays. “ M. de Tracy, rapporte la Mère Marie de l'Incarnation, me dit, il y a peu de jours, qu'il avait mandé tout cela au Roi avec les autres avantages que l'on a pour faire la guerre à l'ennemi juré de notre foi.” Si cette religieuse s'exprime de la sorte en parlant des Iroquois, c'est qu'on faisait entendre aux soldats Français que la guerre qu'on allait entreprendre était une guerre sainte, où il ne s'agissait que de la gloire de Dieu et du salut des âmes ; et pour cela on tâchait de leur inspirer de véritables sentiments de piété et de faire régner la dévotion parmi eux. “ Ce qui les anime tous, ajoute-t-elle, c'est qu'il vont combattre pour la Foi. Il y a bien cinq cents soldats qui ont pris le scapulaire ; c'est nous qui les faisons, à quoi nous travaillons avec bien du plaisir.

## X.

M. de Courcelles forme un parti de guerre pour attaquer les Agniers.

On résolut donc d'aller en guerre contre celles des nations Iroquoises avec lesquelles il n'y avait point de paix conclue, et comme parmi celles-ci les Agniers se montraient les plus audacieux, on arrêta d'aller les atta-

quer dans leurs propres villages. M. de Courcelles, qui fut chef de cette expédition, se donna des peines incroyables afin d'en assurer le succès, et fit toutes les diligences possibles pour hâter le départ. Il devait être accompagné de M. du Gas, qu'il prit pour son lieutenant; de M. de Salampar, gentilhomme volontaire; du P. Pierre Raffeix, jésuite, et de trois cents hommes du régiment de Carignan, avec environ une centaine de Français du pays. D'autres se joignirent à lui sur la route; car la relation de cette année rapporte qu'il avait deux cents volontaires, habitants des colonies Françaises, et il est certain que, dans cette première expédition, il eut avec lui soixante et dix hommes de Montréal, commandés par Charles Le Moyne. Mais, quoiqu'on eût de bons soldats et des officiers exercés au métier des armes, la campagne ne fut pas heureuse, et nous y perdîmes bien des hommes; ces officiers, tous encore sans expérience du pays, ayant voulu faire la guerre à la manière d'Europe, malgré tout ce qu'on put leur dire pour les détourner de cette tactique très-désavantageuse en Canada.

#### XI.

Malgré l'hiver, M. de Courcelles part pour le pays des Agniers.

Ce mauvais succès mit à découvert la faute irréparable qu'avait faite M. de Tracy quelques mois auparavant, en se privant, par le renvoi de M. de Maisonneuve en France, des sages conseils et de l'expérience de cet habile Gouverneur. On a vu déjà que M. d'Argenson, dans son mémoire à la Cour, touchant les moyens de faire la guerre aux Iroquois, avait marqué qu'on ne devait pas l'entreprendre l'hiver, et si M. de Tracy eût passé seulement une année en Canada, il aurait renoncé à une si téméraire entreprise. Mais à peine débarqués, et sans avoir encore expérimenté la rigueur des frimas du pays, ce général, aussi bien que M. de Courcelles et les autres, crurent en triompher par leur courage, et jugeant qu'il était très-important de donner aux Iroquois une haute idée des troupes Françaises, ils résolurent d'aller les attaquer dans leur pays aussitôt que les glaces seraient assez solides pour porter la petite armée. M. de Courcelles partit même de Québec le 9 de janvier 1686, c'est-à-dire dans le temps de l'année où, d'ordinaire, le froid est le plus piquant dans la Nouvelle-France. D'ailleurs la marche ne pouvait être que très-lente, chacun ayant des raquettes aux pieds pour pouvoir marcher sur la neige, et tous sans en excepter les chefs, ni même M. de Courcelles, portant sur leur dos vingt-cinq ou trente livres, en biscuits, couvertures et autres provisions nécessaires, et ayant enfin trois cents lieues de chemin à faire, dans cet équipage, sur les neiges et sur les lacs. A peine pourrait-on trouver dans toutes les histoires militaires, une marche plus difficile et plus longue que ne le fut celle de cette petite armée; et il fallait assurément un très-grand courage et toute la constance de M. de Courcelles

pour oser l'entreprendre. Outre l'embaras des raquettes, qui sont des espèces d'entraves fort incommodes, surtout à ceux qui n'ont pas l'habitude de s'en servir, et outre l'inconfort des fardeaux que chacun portait, il fallait traverser continuellement des lacs et des rivières gelés, avec danger de faire autant de chutes que de pas, ne coucher que sur la neige au milieu des forêts, et souffrir un froid qui passe de beaucoup la rigueur des plus rudes hivers de l'Europe.

## XII.

Effets désastreux de la rigueur du froid sur les troupes.

Aussi, la troupe étant partie le 9 janvier de Québec et de Sillery le lendemain, plusieurs, dès le troisième jour, eurent le nez, les oreilles gelés, comme aussi les genoux, les doigts ou d'autres parties du corps, et le reste couvert de plaies. Quelques autres, entièrement engourdis par le froid, seraient même morts sur la neige si on ne les avait portés, quoique avec beaucoup de peine, jusqu'au lieu où on devait passer la nuit. Les sieurs de la Fonille, Maximin et Lobiac, capitaines au régiment de Carignan, ayant joint, le 24 de janvier, cette petite armée aux Trois-Rivières, avec chacun vingt soldats de leurs compagnies et quelques habitants du lieu, le froid les éprouva, dès le lendemain, plus rudement encore qu'il n'avait traité les autres les jours précédents; et l'on fut contraint d'en rapporter plusieurs aux Trois-Rivières, dont les uns avaient les jambes coupées par les glaces, et d'autres les mains, les bras ou d'autres membres entièrement gelés. Au Fort Saint-Louis et au Fort Sainte-Thérèse, on eut soin de remplacer les soldats gelés par d'autres de ces garnisons, afin d'avoir toujours le nombre effectif d'environ cinq cents ou six cents hommes, et ces pertes furent ainsi réparées par les capitaines de Chambly, Petit et Rougemont, et par le lieutenant Migardet. Enfin la marche dura fort longtemps, à cause de la prodigieuse hauteur des neiges, et toujours avec les mêmes peines et les mêmes dangers qu'auparavant.

## XIII.

Le détachement s'égare et rebrousse chemin; famine.

Mais, par une nouvelle imprudence, M. de Courcelles était parti le 30 janvier du Fort Sainte-Thérèse, où était le rendez-vous des troupes, sans avoir avec lui les Algonquins qui devaient le conduire; et s'étant mis ainsi en marche, sans guide et sans connaître le pays, il s'engagea à l'aventure, en tentant des routes inconnues, et s'égara tant de fois qu'enfin, au lieu d'arriver à Agnié qu'il allait attaquer, il se trouva le 15 de février à la Nouvelle-Hollande, un peu au-delà d'Orange ou Albanie. A six lieues d'Orange, il rencontra quelques Iroquois, dont quatre furent tués en escarmouchant dans la campagne, et enleva deux cabanes, mais non sans perte du côté des Français; car six de nos

soldats demeurèrent sur la place. Ceci arriva le 20 février, qui était un samedi. Pour surcroît d'infortune, pendant toute la nuit suivante, qu'on passa sur le lieu même, il plut continuellement, ainsi que le lendemain. Ce jour-là, M. de Courcelles eut divers entretiens avec le commandant hollandais; et il apprit de ce dernier et de quelques prisonniers que la plupart des Agniers et des Onneiouts étaient allés en guerre chez des peuples plus éloignés, et n'avaient laissé dans leurs bourgs que les vieillards infirmes et les enfants. A cette nouvelle, il jugea qu'il était inutile de pousser plus loin l'expédition; et le dimanche au soir, la petite armée décampa avec précipitation, et marcha toute la nuit et une partie du lendemain. Le lundi soir, elle rencontra enfin les Algonquins, au nombre d'environ trente, qui, s'étant livrés à la boisson en chemin, avaient été ainsi retardés par suite de l'ivrognerie. Ils apportèrent pourtant quelques rafraîchissements aux troupes, en leur faisant part des animaux qu'ils avaient pris à la chasse. La longueur inattendue de cette marche dans l'absence des Algonquins fut cause que, lorsque l'armée fut arrivée vers le milieu du lac Champlain, elle commença à manquer de vivres. M. de Courcelles envoya alors chercher environ quatre-vingts livres de provisions mises en dépôt dans une cache; mais on trouva qu'elles avaient été entièrement enlevées, ce qui fut cause que plus de soixante soldats moururent de faim avant de pouvoir regagner les Forts.

## XIV.

M. de Courcelles rejette sur les Jésuites le mauvais succès de son expédition.

On arriva enfin à celui de Saint-Louis le 8 Mars; le P. Albanel y faisait fonction de Missionnaire, et M. de Courcelles, très-mécontent de son expédition, en rejeta le mauvais succès sur les Jésuites, en accusant ce Père d'avoir retardé exprès les Algonquins, ce qui n'était point conforme à la vérité, ainsi que l'attesta le sieur de Normanville, qui se trouvait avec ses sauvages. Néanmoins, passant par les Trois-Rivières pour descendre de là à Québec: "Mon Père, dit M. de Courcelles à l'un de ces Religieux en l'embrassant, je suis le plus malheureux gentilhomme du monde, et ce sont vos Pères qui sont la cause de mon malheur." Enfin, arrivé à Québec le 17, il tint encore le même langage, en rejetant tout le blâme sur ces Religieux dans ses conversations particulières avec M. Talon et M. de Tracy. Néanmoins ce dernier, pour le calmer, lui ayant dit quelques mots de satisfaction sur cette campagne, M. de Courcelles sembla prendre d'autres sentiments à l'égard des Jésuites. Du moins M. de Tracy, qui leur était très-affectionné et qui fut sans doute l'auteur de ce changement, les assura que M. de Courcelles était bien revenu sur leur compte, et était résolu de vivre en bonne intelligence avec eux.

## XV.

Les Iroquois envoient des ambassadeurs pour traiter de la paix.

Malgré l'inutilité de cette tentative, dans laquelle nous perdîmes le sieur d'Aigremont, sans compter les soldats tués et ceux qui furent emportés par le froid ou par la famine, les Iroquois ne laissèrent pas de concevoir une

grande crainte des armes Françaises ; et, dès le mois de mai suivant, on vit arriver à Québec des ambassadeurs Sonnontouans demandant pour leur nation la protection du Roi de France et la continuation de la paix, qu'ils prétendaient n'avoir jamais violée par aucun acte d'hostilité contre nous. M. de Tracy refusa d'abord trente-quatre présents qu'ils lui offrirent. Voyant ensuite que ce refus leur était extrêmement sensible et qu'ils le prenaient pour la dernière injure qu'on put leur faire, il les accepta enfin en leur répétant que ce n'était pas leurs présents, ni leurs biens, que désirait le Roi de France, mais leur véritable bonheur et leur salut ; qu'ils recevraient toutes sortes d'avantages en se confiant à sa bonté ; et que pareillement les autres nations en ressentiraient les effets les plus favorables, si elles avaient le même soin de l'implorer en envoyant au plus tôt leurs ambassadeurs. En effet, on vit bientôt arriver ceux des autres nations Iroquoises, spécialement d'Onneiout et même d'Agnié ; en sorte que les députés des cinq nations se trouvèrent presque en même temps à Québec, comme pour contracter et affermir, d'un commun consentement, une paix durable avec la France. Dans le dessein d'y mieux parvenir, on députa alors avec les ambassadeurs d'Onneiout quelques Français qui avaient ordre de s'informer soigneusement sur les lieux des dispositions de ces peuples, et de voir s'il y aurait sûreté de se fier encore une fois à eux, afin que les armes du Roi ne fussent pas suspendues par une fausse espérance de la paix.

## XVI.

## Les Iroquois recommencent leurs hostilités.

Mais, à peine les ambassadeurs furent-ils éloignés de deux ou trois journées, que, le 4 juin, M. Jacques Le Ber apporta à Québec la nouvelle de deux meurtres commis depuis trois semaines par les Iroquois à Villemarie et au Fort de Chambly. Nous lisons, en effet, dans le registre mortuaire de la paroisse de Montréal, que, le 23 mai, on y enterra un soldat, dit la Jeunesse, de la compagnie de M. de la Frédière, qui y était en garnison, âgé de trente ans, tué par les Iroquois. Le 8 juin, des Iroquois tuèrent à Villemarie un soldat de la compagnie de M. de Varenne, nommé Claude Dupare, âgé d'environ vingt-cinq ans, ainsi qu'un autre de la même compagnie, âgé de vingt-cinq ans, nommé Lavau. Ce dernier, quoique tué le 8 avec le précédent, ne fut cependant inhumé qu'après douze jours, ce qui peut donner à penser qu'il avait été tué à l'écart, dans les lieux où la prudence n'avait pas permis aux colons d'aller plus tôt enlever son corps. Bien plus, le mois suivant, lorsqu'on venait de terminer la construction du Fort Sainte-Anne dans une île du lac Champlain, quelques Français de ce poste, étant allés à la chasse, tombèrent dans une embuscade de sauvages Agniers qui en prirent quatre, du nombre desquels était M. de Roles, cousin de M. de Tracy, et en tuèrent trois : M. de Chasy, M. de Traversy, capitaines au régiment de Carignan, et un autre (\*).

(\*) Le P. de Charlevoix, assez peu exact dans tout ce qu'il dit sur cette guerre, assure que les trois officiers tués furent M. M. de Chasy, Chamat et Marin, et il ajoute : Le premier des trois était neveu de M. de Tracy. Dans la *Relation* de 1666, on a écrit par erreur Chasy, au lieu de Chasy. — M. de la Potherie, dans son *Histoire de l'Amérique septentrionale*, où il suppose par erreur que ces meurtres auraient eu lieu après l'incendie des villages des Agniers, ne parle que des trois officiers Français pris ou tués par ces barbares et les désigne sous les noms de : M. M. de Chasi, de Lerole, de Montagny. Il ajoute (il y a ici quelque omission dans son texte), dont les deux étaient parents de M. de Tracy. Agriati tua M. M. de Chasi et Montagni, quelques autres Français et (les Agniers) enmenèrent M. de Lerole dans leur pays.

## XVII.

Guerre contre les Agniers. M. de Sorel va les attaquer.

Cette nouvelle et les meurtres précédents firent aussitôt rappeler les députés Français, et retenir prisonniers vingt-quatre ambassadeurs d'Onnciout arrivés à Québec, dans la barque de M. Le Ber, le 6 juillet, avec des lettres d'Orange. D'après la coutume des sauvages, on aurait dû fendre la tête à coup de hâche à ces derniers ; mais, sans suivre cette loi barbare, on jugea que le moyen de tirer mieux raison d'une si noire perfidie, c'était d'aller dans le pays des Iroquois pour venger la mort des officiers tués, et délivrer ceux qui avaient été conduits en esclavage. En attendant, comme on avait tout à craindre à Villemarie de la part de ces barbares, on donna ordre d'y construire de nouvelles redoutes. Le 22 juillet, fête de sainte Madeleine, les chefs de la troupe qui y était en garnison allèrent donc au-dessus de la pointe Saint-Charles et de la rivière Saint-Pierre, comme aussi vers le Sault Saint-Louis, afin de désigner les emplacements où l'on établirait ces redoutes ; et peu après on reçut de M. de Tracy un ordre qui obligeait tous les habitants à fournir chacun trois journées pour aider à ces constructions, ce qui fut exécuté. M. de Sorel, qui eut le commandement de cette seconde entreprise, partit avec trois cents hommes, dont environ deux cents Français, et parmi eux un bon nombre de Montréalistes, et les conduisit à grandes journées dans le pays des Iroquois, avec résolution d'y faire main basse partout.

## XVIII.

M. de Sorel revient sans avoir rien fait.

Mais à vingt lieues de leurs bourgades, ayant rencontré de ces barbares, il se disposait à les charger lorsque le bâtard Flamand qui était à leur tête l'aborde, lui dit qu'il va à Québec traiter de la paix avec M. de Tracy, en ramenant avec lui les prisonniers Français pris près du Fort Ste. Anne, et lui offre toutes sortes de satisfaction pour le meurtre de ceux qui avaient été tués. M. de Sorel le crut et sans poursuivre son expédition, le conduisit à M. de Tracy, en ramenant avec lui les prisonniers, qui furent en effet rendus. Un autre chef Agnier arriva peu de jours après à Québec, et se donna encore pour député de son canton. La petite armée étant donc retournée à Québec, on ne parla plus que de la paix qu'on espérait conclure par un commun Conseil de toutes ces nations, qui, en effet, avaient leurs députés réunis dans cette ville, et on ne doutait pas que les Agniers ne fussent véritablement disposés eux-mêmes à y donner les mains. Mais un jour que M. de Tracy avait invité le bâtard Flamand et un autre capitaine Agnier à sa table, le discours étant tombé sur la mort de M. de Chasy, le chef Agnier, leva le bras, dit que c'était ce bras qui avait cassé la tête à ce jeune officier. On peut juger quelle fut l'indignation de tous ceux qui étaient présents. M. de Tracy, prenant la parole, dit à cet insolent sauvage que désormais il ne tuerait plus personne, et sur le champ il le fit étranglé par le bourreau en présence du bâtard Flamand, qu'il retint prisonnier (\*). Ainsi cette seconde expédition n'eut aucun résultat, non plus que la première, et fit juger qu'il fallait employer la force des armes pour réduire enfin les Agniers.

(\*) M. de la Potherie, dans le récit fort inexact qu'il fait de cette affaire, a mêlé des circonstances qui pourraient n'être pas dénuées de fondement. Il rapporte que les Iroquois, au nombre de quarante, arrivant à Québec, criaient depuis la basse ville jusqu'au Fort, et pendant un quart de lieue de chemin, répétaient avec clameur ces paroles : *Onontio, Onontio, ho, ho, Squenon, Squenon*, qui veulent dire, ajou'e-t-il, notre père, donne-nous la paix. Qu'enfin, celui qui fut peudu s'appelaient *Agariata*.

## SIMON PIERRE ET SIMON-LE-MAGIEN.

(Suite.)

### X.—LE TRIOMPHE DES APOTRES.

Pierre était déjà rentré par la porte Trigemina, déjà il s'approchait du pont Emilius, l'âme toujours plongée dans la joie du sacrifice prochain, quand soudain une foule de peuple débouchant bruyamment du Vélabre vers la voie d'Ostie, et composée de soldats, d'histrions et d'angustains vint le tirer de sa contemplation. C'était Auguste qui descendait au port, pour se livrer à son plaisir habituel d'une promenade en barque, entre une danse et une orgie, afin d'éviter la chaleur étouffante qui régnait à Rome. Il passa la tête à travers les rideaux de sa litière, et aperçut le pont encombré d'une immense multitude de peuple. Il en demanda la cause. On lui répondit :

—On mène à la potence un juif de Transtévère.

—Quel juif ?

—Un certain Simon. . Tu sais, César, ce sorcier, qui était toujours en dispute avec ce pauvre Simon Icаре. .

—Ah ! tu veux dire Simon Pierre ! Je me souviens : celui qui instruisait les femmes à faire les rebelles. . ce furieux pour son Christ. . Oui, oui, qu'il aille prêcher chez Cerbère. Je l'ai condamné l'autre jour, je me souviens.

En achevant ces mots, il se laissa nonchalamment retomber sur sa couche.

Pierre avait à peine jeté un coup d'œil sur l'empereur : il se rangea de côté avec son escorte pour le laisser passer, tandis qu'il priait dans son cœur pour son troupeau bien-aimé.

—Seigneur, disait-il, sauvez votre peuple des Césars, vos ennemis !

L'archange saint Michel lui répondit intérieurement :

—Tu es exaucé ! Dieu m'ordonne de tirer du fourreau l'épée flamboyante avec laquelle je purgeai le ciel des rebelles. Il est décrété que Néron ne passera pas l'année : ses imitateurs dans le crime le suivront dans le châtement.

Le vicaire de Jésus-Christ remercia la Providence de Dieu de ses desseins sur l'avenir de l'Église et il traversa gaîment le pont Emilius.

C'était un spectacle admirable que celui de voir le changement progressif qui s'opérait dans les sentiments et la contenance de la multitude. Presque seuls les Simoniciens persévéraient dans leur fureur de sectaires ; les autres, juifs ou gentils, à la vue du vicillard qui s'approchait du lieu

du supplice, le visage si serein, les mouvements si doux, l'air vénérable, comme subjugués par une force secrète, sentaient leur cœur s'adoucir et éprouvaient pour lui des sentiments de compassion. Les habitants du Transtévère se rappelaient les prodiges encore récents opérés par Pierre dans ce quartier; ils n'avaient pas oublié sa douce conversation et la charité avec laquelle il courait chez les infirmes pour les soulager.

—Pauvre vieillard! disaient beaucoup d'entre eux. Quel mal a-t-il fait? Oh! dans quel temps vivons-nous!

Les soldats eux-mêmes semblaient moins indifférents et plus disposés à la pitié qu'à la cruauté.

L'Apôtre ne faisait aucune attention à tout cela. Il était tout occupé de saluer les fidèles, qu'il distinguait dans la foule, et qu'il bénissait en levant les yeux au ciel et en inclinant la tête. C'est ainsi qu'il avait laissé la bénédiction apostolique aux fidèles réunis près de l'Église de la Fontaine d'huile (1), tandis qu'il montait courageusement la côte de la rue du Janicule. Les ennemis de Pierre avaient dressé le bois du supplice sur un escarpement de la roche, et les bourreaux, rendus complaisants à force d'argent, poussaient le saint de ce côté. Pierre vit la croix et s'inclina profondément devant elle; puis, se tournant vers les fidèles, qui, rassurés désormais contre la fureur populaire, se serraient autour de lui :

—Frères, leur dit-il, bénissez avec moi les desseins du Seigneur, Celle-ci,—il regardait la croix,—m'a été révélée et promise, depuis longtemps déjà, par Notre Seigneur. Le disciple ne vaut pas plus que le maître, et le serviteur plus que le patron. Ne vous plaignez donc pas que je sois dépouillé de cette chair, qui me sépare du Seigneur. L'heure du sacrifice a sonné. Adieu! Souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Je vous laisse, en vous recommandant à Notre-Seigneur (2).

Ainsi parla Pierre. Il pressa ensuite le pas vers l'instrument de mort, et, ouvrant les bras comme s'il eut désiré les embrassements de la croix :

—O Croix! s'écria-t-il; ô croix! pleine de mystères cachés! Tu as réuni l'homme à Dieu, en le délivrant de l'esclavage de son ennemi. Pacificatrice immortelle des esprits célestes et des hommes, ô dispensatrice du pardon! je soupire après toi, je me consume, je brûle pour toi (3).

Il n'avait pas achevé cette prière que les bourreaux le saisirent, et, après lui avoir arraché sa pauvre tunique, ils l'attachèrent à une colonne

(1) L'antique église, nommée *Fons olei*, est maintenant Sainte-Marie-au-Transtévère. Il est très-probable que, dès les premiers temps, les chrétiens se réunissaient en cet endroit dans des maisons particulières, maisons qui leur furent contestées cent cinquante ans plus tard, mais qui leur furent rendues par l'empereur Alexandre Sévère, comme nous l'apprend Lampridius, dans *Sécère*. La rue *Janiculense*, dont on parle dans les anciennes topographies de Rome, ne devait pas être éloignée de *fons olei*.

(2) *Passion de saint Pierre*, déjà citée.

(3) *Ibid.*

plantée dans le sol. En un instant tout son corps fut déchiré et mis en sang. L'apôtre martyr, se souvenant de son divin Maître, ne donna aucun signe de douleur, comme si son âme eût déjà reposé en Dieu et fut complètement étrangère aux tourments de son corps.

Seulement, lorsque le bourreau vint lui lier le corps et les bras, pour le traîner sur la croix, Pierre ouvrit les lèvres et dit avec un sourire suppliant :

—Te serait-il indifférent de me crucifier la tête en bas ?

—Comme tu voudras, répondit le bourreau en cachant un irrésistible mouvement de compassion ; si tu crois par là rendre ton supplice moins douloureux, qu'il soit fait selon ton désir.

Il fit signe à ses aides de renverser l'instrument de mort, puis jetant les cordes au sommet de la croix, il y suspendit le saint apôtre, fixa son corps avec deux cordes par le milieu, cloua en grande hâte les mains sur la traverse, jeta les chaînes à un esclave et s'éloigna avec précipitation, laissant le crucifié à la garde des soldats. Cet homme, en descendant, se disait à lui-même :

—Par Jupiter ! c'est un péché ! ce visage-là ne me fait pas l'effet d'être celui d'un malfaiteur. Puisse-t-il ne pas souffrir trop longtemps !

Les fidèles, qui étaient restés sur le funeste sommet de la montagne, avaient ressenti dans leur cœur, une à une, toutes les tortures de leur père bien-aimé ; ils avaient senti les déchirures que les lanières noueuses avaient faites à son corps, les empreintes des cordes, les déchirures des clous. Ils agonisaient de son agonie. Eux seuls et non les infidèles, comprirent le mystère de la grâce que Pierre avait demandée aux hommes, d'être suspendu la tête en bas. Les uns attribuaient cette demande à une profonde humilité, Pierre n'ayant pas voulu souffrir le même genre de mort que son souverain maître ; d'autres y voyaient un désir insatiable de souffrances ; d'autres lui donnaient les deux motifs à la fois (1).

Or, pendant que les frères éprouvaient des angoisses inexprimables,

(1) Nous n'avons aucun document ancien concernant la flagellation de saint Pierre, pas même dans sa *Passion*. Mais nous avons la certitude que les anciens en agissaient ainsi envers les condamnés au supplice de la croix. Outre la tradition conservée dans l'Église de Rome, on vénère, comme preuve de ce fait, à Sainte-Marie-in-Traspontina, la colonne à laquelle on croit pieusement que le saint fut attaché, pour endurer le supplice de la flagellation. Il n'était pas rare non plus de crucifier les condamnés la tête en bas. *La Passion* qui rapporte le fait est donc digne de foi. Bien plus, les saints Pères affirment le même fait et ajoutent que l'apôtre fut ainsi crucifié sur sa demande. Il n'est pas certain qu'il fut cloué à la croix ou simplement attaché avec des cordes, mais la coutume de se servir de clous était plus fréquente. Nous admettons cette dernière hypothèse comme plus vraisemblable, en nous fondant spécialement sur le témoignage de saint Jean-Chrysostôme et sur des anciens Actes de Pierre, rapportés par Surius, et aussi par respect pour la piété populaire des Romains, qui vénèrent un clou prove nant de la croix de saint Pierre, dans la basilique des saints Apôtres. Pour toutes les particularités des crucifiements, on peut consulter Lipsé, *de Cruce*, qui les a minutieusement rapportées dans ses trois livres.

mêlant leurs prières et leurs larmes, tout à coup la voix de Pierre se fit entendre de nouveau, distincte et forte :

—Seigneur Jésus-Christ, disait-il, prenez pitié de mes enfants et faites connaître mes joies à vos serviteurs qui s'affligent pour moi !

Tous les yeux se fixèrent sur Pierre plus attentivement que jamais, et les croyants virent, car Dieu dévoilait le mystère, un chœur d'esprits angéliques sous des formes humaines, qui, soutenus dans les airs au-dessus de l'apôtre mourant, agitaient des couronnes de gloire et des guirlandes de fleurs cueillies dans le paradis du ciel. De leurs visages rayonnait une clarté si grande et tant de lumière resplendissait dans ce triomphe divin, que leurs faibles paupières avaient peine à en supporter l'éclat. Tandis que tous admiraient cette bienheureuse vision et se réjouissaient de la consolation de leur père bien-aimé, leur étonnement s'accrut encore. Ils virent surgir, au milieu de ce céleste triomphe, la personne même de Pierre, éblouissante de splendeurs inénarrables, ayant à ses côtés le divin Maître, qui semblait converser avec l'apôtre et lui suggérer des paroles. En ce moment, la voix du mourant retentit :

—Pasteur éternel, dit-il, vrai Fils de Dieu, je vous recommande les brebis que vous m'avez confiés ; réunissez-les, conservez-les, ô vous qui êtes la porte et le bercail, le gardien et le pâturage dans le temps et dans l'éternité. Gloire à vous, avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et dans tous les siècles !

Le peuple, hors de lui, répondit :

—Ainsi soit-il.

Pierre avait rendu le dernier soupir (1). Le soleil se couchait. Les soldats se retiraient et les infidèles étaient frappés de stupeur. Les chrétiens rassurés et confiants, se pressèrent en foule autour de la croix, en glorifiant Dieu. Les saintes matrones Anastasie et Basilissa étendirent au pied de la croix un précieux tissu. Marcel et les autres prêtres se mirent à détacher le cadavre sacré avec les marques du plus profond respect. Claudia Sabinilla épongeait le sang coagulé répandu sur le sol, et ses pieuses compagnes en raclaient avec le plus grand soin toutes les traces qui pouvaient en rester sur la terre et sur la croix. Enfin, après avoir déposé toutes ces reliques dans une bière, que l'on avait préparée dans une maison voisine, les prévoyantes servantes des martyrs avaient pensé à tout, elles embrassèrent respectueusement les saintes dépouilles et se retirèrent. A un signe de Lin, les frères se dispersèrent ; les païens s'étaient déjà éloignés depuis longtemps.

Ainsi, à une heure avancée et silencieuse, pendant que Rome païenne s'enivrait dans les orgies des soupers, les disciples très-fidèles de Pierre,

---

(1) Selon la *Passion*, saint Pierre mourut après ce miracle et cette prière. Aucun document ancien, aucune opinion moderne ne contredit ce sentiment.

portant sur leurs épaules son corps bien-aimé, sortirent par la porte du Janicule (1). Ils prirent des chemins de traverse dans la vallée et le transportèrent, comme on transporte un cadavre vulgaire, à leur refuge habituel du Vatican. L'obscur réduit, sanctifié par le premier Vicaire de Jésus-Christ, se cachait sur la pente occidentale d'un monticule nommé le mont Doré, situé au pied de la colline Vaticane, et qui, recourbé en forme de demi-lune, l'entourait comme un rempart naturel. Le monticule, aplani par la suite, a fait place au plus grand monument que des mains chrétiennes aient jamais élevés. Mais, au temps de Néron, cette élévation portait à son sommet un temple d'Apollon ; sur sa pente septentrionale se trouvait un palais de délices de Néron, et, aux alentours, une naumachie. Au pied de la colline au levant, était le fameux cirque de Néron, presque enfermé dans la vallée, excepté du côté de sa porte principale qui s'ouvrait sur les jardins d'Agrippine, appartenant alors à Néron. Ces jardins étaient semés de prairies, d'allées, de parterres, de bosquets et s'étendaient jusqu'aux rives du Tibre, où se trouvait le pont de Caligula. Les romains, qui allaient fréquemment se divertir aux promenades et au cirque d'Auguste, ne se doutaient pas que le petit réduit des chrétiens abhorés, caché derrière les magnificences néroniennes, devait un jour éclipser la demeure d'Auguste et les souvenirs de Romulus sur le Palatin et sur le Capitole. Ils ne le connaissaient même pas. Il n'apparaissait à la vue des profanes que comme une simple maisonnette perdue au milieu d'habitations tout aussi vulgaires, avec un terrain affecté à des sépultures privées dont l'enceinte s'étendait sur la colline, jusque sous les murs du temple d'Apollon. Ils connaissaient moins encore les hippogées, cachées dans les entrailles de la terre et destinées à recevoir les corps des martyrs et des frères trépassés, afin qu'ils ne fussent point profanés par les regards des infidèles. Telle était la primitive église du Vatican, où Pierre venait catéchiser les convertis, baptiser les néophytes, confirmer les disciples et ordonner les évêques des nouvelles chrétientés (2).

---

(1) La porte du Janicule ou Aurelia correspond, ainsi que nous l'avons déjà dit, à la porte Saint-Pancrace.

(2) Il est difficile de donner aujourd'hui une idée exacte de l'endroit du Vatican où les Romains fidèles se réunissaient. L'immense construction des deux basiliques, qui s'y sont succédées, a changé les apparences du terrain. Toutefois, nous plaçons ce lieu avec vraisemblance dans l'abside de la basilique actuelle de Saint-Pierre, et nous croyons ainsi expliquer les documents historiques, sans en contredire aucun. Le tombeau de saint Pierre n'a jamais été déplacé, ou s'il le fut, le changement n'est guère appréciable. Le temple d'Apollon ne pouvait donc être situé autre part qu'à l'endroit où se trouve la confession de saint Pierre, puisqu'il fut enterré près de ce temple. Le cimetière du Vatican, dans lequel se trouvait le sépulchre, devait y être contigu ainsi que la maison des réunions chrétiennes. Il faut noter qu'au temps de Néron, le terrain destiné à un monument funèbre, était considéré par la loi comme inviolable, de sorte qu'il pouvait très-bien servir en même temps de sépulture, d'église et de baptistère, précisément comme cela se pratiquait dans d'autres anciens cimetières, *ubi Petrus baptizabat*, en y bâtissant une maison qui était sensée

Déjà les matrones, chargées de rendre les derniers devoirs aux saintes restes de Pierre, s'étaient réunies en ce lieu, portant avec elles une grande quantité d'arômes, d'onguents et de précieuses mixtures nécessaires pour la funèbre cérémonie. Le prêtre Marcel, homme fervent et auquel ces œuvres de miséricorde étaient familières, voulut remplir cet office avec l'aide d'Anastase et de Basilissa. Il commença à laver avec du lait et du

---

servir d'habitation au gardien, selon l'usage alors en vigueur. Il est certain que dans les années qui suivirent immédiatement, nous voyons tenir des assemblées de fidèles et ensevelir les papes dans l'Église du Vatican. On ne pouvait choisir un terrain sur la pente orientale où étaient les jardins impériaux, ni sur la méridionale où il est hors de doute que se trouvait le cirque, ni sur la septentrionale où était le palais de Néron. Il faut donc admettre que l'enceinte extérieure du cimetière, avec l'édifice à l'usage des assemblées chrétiennes, étaient situés à l'occident, c'est-à-dire vers l'abside de la basilique et au-dessus des grottes vaticanes actuelles. À l'aide de cette topographie, on comprend parfaitement que saint Pierre fut enterré au Mont-Doré, comme Anastase, le bibliothécaire l'affirme plusieurs fois ainsi que Prudence : *Tumulum sub monte Vaticano*. En outre, tout le monde sait qu'à l'endroit où la basilique se trouve maintenant, il y avait un monticule assez élevé. Les nombreuses marches qui subsistent encore peuvent servir à le prouver. On comprend également que saint Pierre fut enterré *juxta palatium Neronianum in Vaticano*, ou *in Vaticano palatio Neronis* comme l'affirme Anastase en variant les expressions, car ce palais se trouvait à l'endroit où s'élève l'aile septentrionale de la basilique, où la place aussi Camina sur la foi d'anciens débris. On peut aussi, dans l'hypothèse du crucifiement de saint Pierre sur le Vatican, expliquer comment St. Pierre arriva à l'endroit appelé Naumachie *juxta obeliscum Neronis, in monte*, comme il est dit dans l'ancienne *Passion* de saint Pierre, car la Naumachie n'était pas éloignée du palais de Néron, comme Cancellieri le démontre clairement (*De secretar. basil. Vat.* p. 933-951). Cette Naumachie donna plus tard son nom à la partie occidentale du Vatican, jusqu'à l'endroit où se trouve aujourd'hui San-Pallegriano qui, au moyen âge, s'appelait encore *S. Pellegrino-in-Naumachia*. On justifie également l'expression *sepultus est via Aurelia* d'Anastase. Que cette voie existât ou non au temps de Néron, elle passait, lorsqu'elle fut établie, à côté du fameux cirque Néronien, au pied de la colline Dorée, peu éloignée de la sacristie actuelle de Saint-Pierre. On justifie aussi le *juxta viam Triumphalem* de Saint-Jérôme, car selon nous, cette voie passait, du moins au temps de saint-Jérôme, dans la traverse principale de la place de Saint-Pierre. Enfin, on comprend très-bien le *sepultus est in templo Appolinis*, car les jardins de Néron, s'étendant sur l'emplacement de la place Saint-Pierre, de *Borgo-Nuovo* et de *Borgo-Vecchio*, comme en conviennent les érudits, ils pouvaient fort bien avoir eu le cirque pour limite occidentale : *Clausum valle Vaticana spatium* (Tacite, an. xiv, 14), être enclavés entre la colline du Vatican et la colline Aurea, sur laquelle s'élevait le temple d'Apollon où Néron chantait, comme semble l'indiquer Tacite, et entourés par d'autres édifices dans lesquels on pouvait jouir des plaisirs de la campagne, c'est-à-dire, le *palatinum* et la *naumachie*. Sur la pente occidentale du mont Doré, pouvaient se trouver des propriétés particulières, et l'une de ces propriétés pouvait avoir une enceinte destinée à servir de cimetière et qui s'étendait jusqu'au temple d'Apollon. Cette enceinte pouvait former le cimetière du Vatican, et, dans une crypte située près de ce temple, le corps de saint Pierre a pu être enseveli, sans qu'il fut besoin pour cela d'entrer dans les jardins de César. C'est dans cette enceinte que fut élevée, par Anaclét, la Mémoire de saint Pierre (Anastase, biblioth. Anaclét), célèbre dans les premiers siècles. Depuis, Constantin *fecit basilicam beato Petro Apostolo in templo Apollinis* (Id. Silvester), c'est-à-dire, sur l'emplacement du temple d'Apollon détruit.

Depuis la publication de cette note, nous avons rencontré un contradicteur dans M. Ferri, auteur d'un savant travail sur saint Pierre, apôtre. Nous accordons volontiers que ses raisons ne sont pas à mépriser, et nous lui savons gré de la courtoisie avec laquelle il les a produites. Toutefois, n'en ayant pas été convaincu, nous réimprimons notre note, sans combattre ses opinions, n'ayant pas ici une place suffisante pour entamer une plus longue dissertation.

vin, le vénérable corps, et l'oignit ensuite de baumes et d'aromates précieux. Il avait fait préparer un sarcophage neuf, rempli de fin miel d'Attique, pour y déposer le corps, selon l'usage des rois de l'Orient (1). Mais les disciples ne pouvaient se résoudre à se séparer de ses dépouilles vénérées, avant que les autres frères eussent pu les contempler une dernière fois, surtout ceux qui méritaient si bien cette faveur pour avoir suivi Paul et lui avoir rendu un service semblable. De plus, l'évêque Lin n'était pas encore arrivé. Celui-ci, après avoir recueilli le dernier soupir de son maître, était accouru au lieu du supplice de l'apôtre Paul.

En attendant, à la faveur de la nuit (tout le ciel était déjà parsemé d'étoiles), les sœurs se réunissaient pour venir verser les dernières larmes sur les restes de leur père défunt. Parmi elles étaient venues, à l'appel de leur mère, Praxède et Pudencienne. Les unes étaient assises, les autres debout et les bras étendus, d'autres agenouillées près du cercueil, et toutes priaient le Seigneur, en attendant les funérailles sacrées qui devaient avoir lieu pendant la nuit. On vit alors entrer Plautille, suivie de Thècle. L'assemblée se leva, et, entourant les pieuses servantes de Paul, elles demandèrent à connaître les particularités de son martyre. Plautille, fatiguée, accablée et anéantie par la douleur, ne put que répondre :

—Il y a trop à dire... Voici la fille bien-aimée de Paul (elle montrait Thècle) ; qu'elle parle, car je sens que mes forces s'épuisent.

Thècle était sortie du groupe des sœurs, prosternée devant le cercueil : le voile baissé, elle priait, paraissant peu désireuse de prendre la parole. Personne n'osait interrompre sa prière ; elle semblait entourée comme d'une auréole de la vénération générale. Pudencienne ayant pris conseil

(1) Il est hors de doute que le corps de saint Pierre se soit conservé en entier. Nous pouvons croire que pour le conserver.....*Marcellus...lavit illud (corpus) lacte et vino optimo....Melle attico novum replevit sarcophagum et in eo corpus aromatibus perlithum collocavit.* Ainsi est-il dans l'ancienne *Passion*. Cela ne paraît pas improbable, puisque les orientaux conservent leurs morts illustres, en les déposant dans la gomme, de la cire ou des substances analogues. C'était, du reste, la coutume des Juifs, comme on peut le voir dans l'ancien et le nouveau Testament. Cet usage fut aussi solennellement établi chez les premiers chrétiens, selon le témoignage des anciens Pères, et spécialement de Tertulien, dans plusieurs passages. Il semblerait même qu'au temps de saint Pierre, cette coutume était aussi en vigueur chez les païens romains. Tacite fait remarquer, à propos de Poppée, femme de Néron (Ann. xvi, 6) : *Corpus non igni abolitum, ut romanus mos, sed regum externorum consuetudine, differtur odoribus convlitur.* On découvrit, en 1867, près d'Albano, des tombeaux dont l'un était divisé en deux parties. La maçonnerie et les monnaies qu'ils contenaient les font reconnaître pour avoir été construits à une époque bien plus postérieure à celle de Néron. On constate dans le sépulcre, d'une manière évidente, l'usage d'ensevelir les corps soit en les brûlant, soit en les déposant plusieurs ensemble dans leur intégrité, tantôt dans de grandes urnes ou sarcophages, tantôt dans des sépultures à une seule place, tantôt dans des cellules pouvant contenir deux corps (*monosome* ou *bisome*, comme s'expriment les chrétiens des catacombes). Au sujet de la découverte de ces sépultures, voyez la *Civiltà Cattolica*, série VII, v. p. 482.

de sa mère, osa s'avancer, et, allant s'agenouiller près de Thècle, elle souleva un coin de son voile, et lui dit tout bas à l'oreille :

—Servante de Dieu, pardonne-moi; les frères sont impatients d'apprendre ce que notre Paul a dû te dire à son heure dernière.

Au nom de son maître bien-aimé, la vénérable vierge parut s'enflammer au contact d'une étincelle, et, se levant, elle se tourna vers les frères.

—Paul? Paul? s'écria-t-elle; vous ne l'avez pas vu? Moi, je le vois encore.. Il marche entre ses bourreaux, sur la voie d'Ostie.. Je l'aperçois et je vole vers lui. Lucine (c'était le nom chrétien de Pomponia Grecina) est avec moi, et me donne la main. Paul me regarde: quel regard! Que de choses secrètes il me révéla, ce regard du grand Paul! Que mon voyage d'outre-mer, qui m'a procuré ce regard, es heureux pour moi! Mais il ne me regarde déjà plus, il est sous les verges; son corps n'est qu'une plaie. Il se dresse, il se tourne vers l'orient, et il étend les mains!.. N'entendez-vous pas la prière qu'il prononce en hébreux, sa langue maternelle. N'entendez-vous pas résonner dans votre cœur le dernier adieu qu'il fit à ses frères?.. Il couvre son visage avec le voile blanc de notre sœur, et présente son cou à la hache.. Du lait et du sang s'en échappent.. Sa tête sacrée a déjà rebondi trois fois sur cette terre ingrate, en appelant Jésus.. et trois sources ont jailli à ce saint contact. Les légionnaires confessent le Christ. Demain, ils demanderont le baptême à ces mêmes sources.. Quelle splendeur! Le ciel est ouvert, l'esprit de Paul est déjà loin de la terre; déjà il franchit les abîmes de la lumière.. Qui peut fixer les yeux sur ces magnificences? Les anges du Seigneur l'entourent.. Le Christ le couronne.. O Paul! rappelle à toi aujourd'hui, reçoit enfin la servante exilée... Tu m'as enseigné la foi et la virginité du Christ... je suis ta fille... Paul, mon doux père, écoute-moi. Entends-moi, Paul!...

A ces mots, des larmes s'échappèrent impétueusement de ses yeux, elle baissa son voile, et retomba à genoux aux pieds de la bière: personne n'osa lui demander de parler encore.

Plautille ajouta alors quelques détails et confirma le récit de Thècle. Elle dit que Pomponia Grecina, Thècle et les autres sœurs avaient attendu les apôtres à la maison de Pomponia, qui se trouvait précisément sur la voie d'Ostie, à l'endroit nommé les Eaux Salviennes. Elles pensaient que tous les deux devaient être martyrisés en cet endroit; mais Dieu leur avait seulement accordé la grâce d'assister Paul, comme Thècle l'avait rapporté. Enfin, Luc, Tite et Timothée avaient transporté le cadavre sacré dans la maison de Pomponia, et là, ils l'avaient enseveli et placé dans le tombeau (1).

(1) Dans la propriété de Lucine ou Pomponia Grecina, repose encore le corps de saint Paul, couvert par la fameuse basilique qui porte son nom. Quant au miracle du lait et des

—Mais qui vous a dit, demanda l'un des frères, que nous avons choisi, pour ensevelir Pierre, le cimetière Vatican ?

—Nous l'avons deviné, répondit Plautille, et puis ajouta-t-elle plus bas en montrant Thècle, notre sœur prophétisait en esprit. Elle les vit tous deux sortir par la Trigemina et nous dit tout ce qui se passait. Elle les vit s'embrasser et se séparer ; elle vit les frères se partager en deux troupes ; elle a tout vu. Pendant le supplice de Paul, elle ne versa pas une larme, mais elle le regardait fixement, comme en extase ; elle soupirait et s'abîmait de douleur en silence. Mais avant que le corps du martyr ne fût enfermé dans le sarcophage, elle saisit une de ses mains, la posa sur sa tête et dit :

—Cette main m'a baptisée, et elle m'a montré la route de la virginité, du martyre et du ciel !

—Elle la baisa, et, seulement alors, elle pleura. Après un assez long silence, elle reprit tout à coup :

—Pierre vient de monter au ciel. Paul va à sa rencontre !

—Un moment après, elle ajouta :

—Les frères le portent au Vatican.

—Nous mêmes alors la dernière main à la sépulture, et nous voici.'

—Mais de grâce, ne nous rapportez-vous aucun souvenir de lui ? demanda Pudentienne avec sa candeur enfantine.

Plautille répondit :

—Quel souvenir pouvions-nous recueillir ? Pomponia Græcina a fait placer dans le sarcophage tous les objets du martyr. Elle a promis qu'elle mettrait tout en œuvre pour acheter aussi la colonne à laquelle Paul a été attaché.

—Et le voile que vous lui avez prêté ?

—Comment sais-tu cela ? demanda la sainte matrone avec surprise.

—Les frères nous l'ont dit ; ceux qui sont revenus avec Pierre, lorsque les apôtres se séparèrent là-bas, sur la route d'Ostie.

La bonne Plautille, se voyant découverte, avoua, non sans rougir humblement, qu'elle avait reçu ce voile, selon la promesse de Paul. Ici, les

trois sources, nous les trouvons établis par l'autorité des saints Pères anciens et par la passion de saint Paul. Nous pourrions citer aussi la très ancienne tradition romaine et la vieille église des Trois Fontaines, bâtie sur l'endroit même, et qui renferme, bien vives toujours, les trois sources miraculeuses. On y conserve aussi une petite colonne, que l'on croit avoir servi à la décollation, ou qui fut, tout au moins arrosée de sang, et que le martyr de saint Paul a rendue vénérable. On en conserve une autre dans l'église de Sainte-Marie-Traspontina, auprès de celle de Saint-Pierre, et à laquelle l'antique tradition populaire veut que saint Paul ait été attaché pour subir la flagellation. Que l'on ne vienne pas ici opposer la loi romaine à la tradition chrétienne, car nous répondrions que dans une sentence portée pour le crime d'offense à la religion de l'état, la peine de la flagellation pouvait être infligée, même sans recourir aux cruautés illégales de Néron. A ce sujet on peut consulter Baronius, an. 69, No 8, et Lipse, *de Cruce*, 1, 13.

questions furent si nombreuses, qu'elle dût donner à ce sujet les plus minutieux détails : comme quoi les bourreaux avaient vainement cherché le voile sur la tête tranchée du martyr, et comment il avait disparu à leurs yeux ; comme quoi, au moment où elle rentrait en ville, à la place même où elle s'en était dépouillée pour le donner à Paul, le bienheureux apôtre lui avait apparu tout resplendissant de gloire, et lui avait rendu son voile tout imbibé de son sang.

—Ah ! chère sœur, daignez nous permettre de le voir ! s'écria Pudentienne ; laissez-nous baiser le vénérable sang de Paul !

—Oui, le voir et l'offrir à Dieu ! dit Thècle rappelée à elle-même par l'exclamation de la jeune fille : le sang de Paul !

Plautille s'empressa de satisfaire de si pieux désirs, et entendant quelques frères exprimer le vœu de pouvoir jouir, eux aussi, de la vue d'un si précieux trésor, elle dit :

—Mes frères, Paul l'a donné à la plus indigne de ses servantes : dès à présent, j'en fais don à l'Eglise. Demain, je le remettrai à notre sœur Lucine, pour qu'elle le dépose dans le sépulcre (1).

(1) Au temps de saint Grégoire-le-Grand, on conservait, dans le sépulcre de saint Paul, un suaire que le cardinal Baronius regarde comme le voile de sainte Plautille, mentionnée dans la passion de Paul, avec les particularités que nous avons rapportées. On peut croire que ce voile existe encore, précieusement conservé, car rien ne nous apprend qu'il ait été enlevé du tombeau. Il est certain que l'impératrice Hélène, ayant demandé ce suaire au saint pontife, afin de le placer dans une basilique de Constantinople, ce dernier lui répondit que cela ne pouvait se faire, parce qu'il était renfermé dans le tombeau sacré auquel personne n'eut osé toucher, à cause des châtimens manifestes infligés à ceux qui avaient tenté de le faire. Voyez à ce sujet saint Grégoire-le-Grand, qui rapporte le fait dans les plus grands détails. (Epître, livre III, 33, éd. Migne, t. III, p. 700).

## Annales de Notre-Dame de Lourdes.

L'IMMACULÉE CONCEPTION AU MILIEU DE NOS ÉPREUVES (1).

### II.

#### LES MIRACLES.

La Mère du Sauveur est la grande ouvrière des miracles. Depuis les Noces de Cana, Elle ne cesse d'intervenir auprès de son Fils en faveur de la pauvre humanité, qui manque toujours de lumière et de force, de grâce et de vie. “ *Ils n'ont point de vin*, dit-elle à Jésus ; nos enfants périssent ; “ hâtez-vous de les secourir.”

La main de la Vierge se montre à travers les siècles, détruisant toutes les hérésies, dissipant toutes les tempêtes, sauvant l'Église, les nations catholiques et surtout la France, au moment où tout espoir humain est perdu.

Jamais sa puissance et sa miséricorde n'ont éclaté plus merveilleusement qu'en ce siècle justement baptisé de son nom.

Elle nous apparaît avertissant le monde des malheurs qui le menacent ; travaillant sans relâche à le sauver, en renouvelant avec une vie nouvelle l'œuvre de la Rédemption ; en montrant le triomphe prochain afin de relever et de soutenir les courages abattus.

#### LES AVERTISSEMENTS. —LA SALETTE.

La miséricorde de Marie a prodigué les avertissements au monde. Combien de fois on l'a vue verser des larmes, comme à Rimini, ou remuer les yeux, comme naguère à Rome la Madone du Pape (2), ou nous adresser ses menaces par ses saints, comme à Bologne par l'image de St. Dominique.

Il y eût un avertissement solennel entre tous.

Le 19 septembre 1846, samedi des Quatre-Temps, veille de la fête des Douleurs de Marie, au sommet sévère des Alpes, sur la montagne aride La Salette, dont l'aspect sauvage rappelle la montagne de la Quarantaine du Sauveur, auprès d'une fontaine alors et souvent tarie, et dont les eaux ont toujours coulé depuis, la Mère des douleurs apparut à deux pauvres petits bergers. Sur ses humbles vêtements, Elle portait les insignes de la Passion de son Fils. Elle versa des larmes abondantes. Ses paroles mystérieuses comme celles des anciens prophètes d'Israël, annonçaient les

(1) Voir *l'Echo* : juillet 1871, pages 533.

(2) *Univers* 10 juin 1871.

malheurs qui allaient fondre sur les hommes coupables. A ce siècle, ivre d'orgueil, Elle disait : “ *Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd et si puissant que je ne puis plus le retenir.* ”

Daignant converser familièrement avec ces deux enfants, Elle les prépara à la mission qu'Elle leur donnait : “ *Vous ferez passer cela à tout mon peuple.* ”

L'avertissement de la Mère de Dieu est passé à tout le peuple : la raillerie et le blasphème ont répondu à sa voix miséricordieuse ; et le bras du Fils s'est appesanti sur le peuple rebelle.

Mais la Mère des hommes ne se laisse pas vaincre par l'ingratitude de ses enfants ; et pour les sauver, Elle a entrepris de recommencer d'une manière admirable l'œuvre de la Rédemption du monde.

LA REDEMPTION. — NOTRE-DAME DES VICTOIRES. —

LA GROTTÉ DE LOURDES.

La médaille miraculeuse donnée par la Vierge à une humble Fille de Charité, fut un des grands instruments de salut. La Vierge Immaculée tendant ses bras au monde l'invitait à se jeter dans son sein maternel.

L'Archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie a continué admirablement cette œuvre de régénération.

Dans la Babylone moderne, entre la Bourse, l'Opéra et le Palais-Royal, était perdue l'église des Petits-Pères, que le pieux Louis XIII avait bâtie après avoir consacré la France à Marie. Cette église allait mériter son nom de *Notre Dame des Victoires*.

Un humble prêtre, M. l'abbé Desgenettes, navré du triste état de sa paroisse, reçoit de la Mère de Dieu l'heureuse inspiration de la consacrer à son Cœur Immaculé. La foi se ranime, la piété reflorit sur cette terre desséchée, et l'Archiconfrérie, se répandant dans Paris, dans la France et dans le monde entier, opère partout des miracles de conversion qui rappellent les temps apostoliques.

Notre-Dame des Victoires est un des *Paladiums* de Paris, de la France et de l'Église. La Révolution sauvage de nos jours a osé piller les *ex-voto* offerts par la reconnaissance des fidèles ; peu de jours après, elle était vaincue ; et tandis que les palais et les théâtres s'écroulaient dans les flammes, l'église des Petits-Pères, comme Notre-Dame, la Sainte Chapelle et les autres églises, vouées plus spécialement à l'incendie, en étaient miraculeusement préservées. Elles attendent les fidèles que la Mère du Sauveur doit y conduire à flots pressés.

Cette œuvre de rédemption est surtout le travail de *Notre Dame de Lourdes*. Le mystère commence dans une Grotte comme à Bethléem. Marie apparaît à une enfant pauvre, infirme et ignorante, image de ce

siècle malade qu'Elle vient de guérir. Elle déploie devant ses yeux ravis toutes les splendeurs de sa gloire ; Elle la transfigure et l'enivre elle-même de la beauté et des délices d'une extase divine, comme Elle va élever les âmes terrestres à la lumière et à l'amour.

Les moyens sont ceux qui, depuis dix-neuf siècles, triomphent du monde et de l'Enfer : le signe victorieux de la croix, notre unique salut ; le saint Rosaire, par terre embaumé de toutes nos prières, qui doit produire, comme au XIII<sup>e</sup> siècle, une floraison merveilleuse de foi, de piété et de poésie chrétienne ; " la pénitence et la prière pour les pécheurs," source de perfection pour l'âme qui les pratique, et l'apostolat le plus efficace pour ramener les âmes à Dieu ; " la fontaine miraculeuse " guérissant, comme autrefois le Sauveur, toute maladie et toute infirmité, afin de préparer la guérison des âmes ; " la chapelle " miracle palpable de pierre, source qui répand mille fois plus de grâces que l'eau de la Grotte n'opère la guérison ; cette effusion inouïe de miséricorde coulant ici du Cœur Immaculé et se répandant en bienfaits jusqu'aux extrémités de la terre ; cet attrait puissant et doux, attirant et enchaînant, malgré tous les obstacles, des myriades de pèlerins ; la foi et l'amour, le dévouement et le sacrifice persistant et grandissant au milieu des erreurs, des impiétés et des passions qui dissolvent la société moderne... C'est avec raison que la Mère de Dieu, élevant au ciel un regard d'espérance et d'amour, disait dans sa Grotte sainte : " Je suis l'Immaculée Conception... je suis la lumière et la pureté, l'amour et la vie pour ce siècle redevenu païen ; je suis la Rédemption qui recommence pour lui ; j'ai été reconnue Immaculée et mon Fils va renaître dans les âmes ; une race nouvelle descend avec moi du Ciel.

#### LE TRIOMPHE.—PONTMAIN.

La Vierge achèvera son œuvre. Il ne sera pas dit qu'on l'aurait invoquée en vain ; qu'en vain on l'aurait en ce temps honorée avec tant d'enthousiasme et d'amour ; il ne sera pas dit qu'Elle aurait été vaincue par celui dont Elle écrase la tête à jamais.

Déjà Marie nous annonce Elle-même son prochain triomphe. Elle est venue nous consoler et nous fortifier au milieu de nos plus grands désastres.

Aux frontières de la catholique Bretagne, dans l'humble et pieuse bourgade de Pontmain, le 17 janvier 1871, (1) la neige couvrant le sol, la tristesse et la douleur paralysant les âmes, la Vierge apparut à sept petits enfants. Celle qui protège nos demeures se montra au-dessus du toit d'une pauvre maison. C'était une belle Dame revêtue d'une robe bleue semée d'étoiles d'or ; sur ses pieds, couverts de chaussures bleues, brillaient des rosettes d'or ; un voile noir couvrait la tête, cachant entièrement les cheveux, les oreilles et une partie du front ; sa tête portait une couronne d'or avec

(1) Voir *l'Echo*, année 1871, juin, page 461.

un lisière rouge ; ses bras étaient ouverts et ses mains penchées pour répandre ses bienfaits ; quelquefois aussi, comme à la Grotte, Elle les élevait à la hauteur des épaules ; quelques instants Elle parut triste, mais le plus souvent Elle souriait aux enfants, surtout quand on la priait.

Une petite croix rouge brillait sur la poitrine ; bientôt cette croix disparut, et deux croix blanches vinrent se placer sur ses épaules. Un instant elle tint aussi un Christ à la main ; “ tu vaincras par ce signe.”

Les étoiles venaient, en se multipliant, se poser sous les pas de Celle qui sème sur la terre les fleurs de la sainteté. Une étoile partie de ses pieds alluma autour d'Elle quatre cierges mystérieux, tandis qu'une autre étoile se posait sur sa couronne de Reine.

Elle n'a pas parlé ; mais Elle a écrit la parole qui ne passe pas ; Elle a fait lire aux yeux purs de ces enfants ces paroles déployées comme dans une longue oriflamme :

“ Mais priez mes enfants.—Dieu vous exaucera en peu de temps.—Mon Fils se laisse toucher.”

\*  
\* \*

Oui, Dieu se laisse toucher par les malheurs de ses enfants, par le dévouement des martyrs, par la constance de Pie IX et surtout par la prière de Marie. Jésus veut consoler sa Mère. Il la venge toujours de ceux qui l'insultent. Les journaux rapportent souvent les morts tragiques des ennemis de Dieu.

“ Le 6 septembre, l'ingénieur Morelli, chargé de la direction des travaux au palais de Belciani (à Rome) transformé en cour des comptes, monte sur les échafaudages extérieurs pour y surveiller les travaux et presser les travailleurs qui n'allaient pas aussi vite qu'il le désirait. On lui fait observer que le 8, jour de la Nativité de la Sainte Vierge, nombre d'ouvriers manqueront à l'appel, car ce jour est fête solennelle au calendrier romain.—“ Il n'y a pas de Sainte Vierge qui tienne, répond l'ingénieur ; “ ceux qui se dispenseront du travail sous ce prétexte seront renvoyés “ pour toujours.” Cela dit, le pied lui glisse, et il tombe d'un troisième étage. On s'empresse autour de lui ; il était mort sur le coup.”

Tel sera le sort des ennemis obstinés de Dieu et de son Eglise. Judith coupera la tête d'Holopherne. La révolution, qui s'attaque à la Mère de Dieu, sera écrasée par Elle.

Tout annonce et tous pressentent que la punition et l'expiation seront terribles. Peut-être faudra-t-il encore des victimes innocentes ; mais la victoire sera, même ici-bas, à Dieu et à ses Saints.

Marie, terrible comme une armée rangée en bataille, est surtout la Mère du bel amour et de la sainte espérance. “ L'étoile des mers dissipera les “ tempêtes ; la Vierge douce et bonne nous délivrera de nos péchés ; “ saluée si glorieusement par l'Eglise, Elle va changer le nom d'Eve, nous

“ assurant la paix, brisant nos chaînes, éclairant les aveugles, chassant nos maux et nous donnant tous les biens. (1) ”

\*  
\* \*

Mais elle veut nous associer à cette œuvre de Rédemption glorieuse. Elle nous invite à prier pour les pécheurs, pour la France et pour l'Église. Comme le prophète à Ninive, Elle redit au monde : “ Pénitence, pénitence.” Elle propose à notre imitation le dévouement des Martyrs et l'héroïque constance de Pie IX.

Écoutez ces leçons de notre Mère, et surtout sachons l'honorer ; appliquons-nous tous, selon nos forces, à faire resplendir de plus en plus de sa gloire ce siècle qui en est déjà magnifiquement illuminé.

On raconte qu'un peintre très-dévoé à Marie, décorant la voûte d'une Église, représentait la Vierge Immaculée dans les splendeurs de sa beauté divine ; et aux pieds de Celle qui est toute belle, il peignait Lucifer tombé dans sa difformité la plus horrible. Le démon furieux ébranle et renverse l'échafaudage. Le dévot enfant de Marie, se sentant perdu, élève son âme et ses bras vers sa Mère ; et Celle qu'il venait de peindre avec tant d'amour, le retient de sa main puissante.

Pie IX et l'Église Catholique, font en nos jours le plus magnifique portrait de la Vierge Immaculée ; l'enfer s'agite furieux et la terre se dérobe sous nos pieds. Mais la Mère de Dieu étend ses deux mains qui sont puissance et bonté ; elle soutient le monde qui s'écroule : déjà Elle l'a reposé sur la base inébranlable qui est le Christ à jamais vainqueur et Roi, et son Vicaire infallible régnant toujours au Vatican.

#### GUÉRISON DE MAXIME DE ROBINEAU,

#### MALADIE DE LA MOELLE EPINIÈRE ET IDIOTISME GUÉRIS. (2)

Le jeune Maxime de Robineau était né avec un excellent tempérament. Tout petit enfant, il traversa une fièvre typhoïde, sans qu'aucun de ses organes en restât altéré. Fort, alerte, pétillant d'intelligence, il donnait à ses parents toute sorte de joies et d'espérances, quand tout-à-coup, à sept ans, il est frappé de paralysie.

Déjà on avait remarqué un affaiblissement de la vue ; mais un jour sa mère s'aperçut que ses membres s'embarraissaient. Bientôt il ne put marcher quelques pas seul sans tomber. Le mal faisait tous les jours de visibles et effrayants progrès. L'agilité et la fermeté diminuaient dans les bras et les jambes, la langue s'alourdisait. Le germe de la maladie était

(1) *Ave, Maris Stella...*

(2) Ce fait qui est de 1863, nous a été raconté par la mère elle-même du jeune malade, pendant l'hiver de 1869. Nous le redigeâmes immédiatement sous l'impression de sa parole émue, quelquefois altérée par les larmes. Les *Annales* n'ont pu jusqu'à ce jour lui donner une place ; les lecteurs trouveront, croyons-nous, que ce récit, malgré sa date ancienne, ne devrait pas rester oublié dans les archives de la Grotte. *Extrait des annales de N. D. de Lourdes.*

au centre même de la vie, dans la moelle épinière ; tous les nerfs subissaient un invincible ramollissement.

Mme de Robineau assistait avec d'indicibles angoisses à cette démolition, pièce à pièce, de son fils, si aimable et si cher. Peu à peu la voix s'altéra et le son argentin qui sortait de ce gosier d'enfant, devint un nasillement désagréable. Et, avec l'organisme, l'intelligence se paralysait lentement. La malheureuse mère trouvait chaque jour moins de lumière dans l'œil de Maxime, moins de sens dans ses paroles, le sentiment s'éteignait aussi.

Elle calculait. Quelques semaines encore de cet engourdissement progressif . . . et, de son enfant, il lui resterait un idiot perclus, ou un cadavre !

Quand elle nous disait ces alarmes depuis longtemps évanouies, son cœur semblait en éprouver encore l'étreinte.

Une scène surtout de ce temps désolé est vivante dans sa mémoire.

Maxime s'était levé et se traînait seul dans la chambre. Tout-à-coup il se jette en avant, heurte de la tête contre un lit et reste étendu, immobile sur le plancher. La mère pousse un cri, se précipite, soulève cette tête qu'elle croit fracassée . . . Dans ses bras, l'enfant fait un éclat de rire imbécile et inextinguible . . . Le cœur de la pauvre femme fut aussi navré que si elle eût entendu le dernier soupir.

Des médecins renommés avaient été appelés, des consultations contradictoires entendues, on suivit enfin les prescriptions d'un de ces docteurs très-xpérimenté. Le faible corps du malade fut labouré par des vésicatoires, par divers excitants énergiques, on le soumit à des fumigations étouffantes. Et tout cela en vain.

Mme de Robineau, voyant que la médication était de nul effet, que le médecin tâtonnait sans assurance, lui demanda un jour d'un accent qui appelait la vérité et laissait soupçonner qu'elle était entrevue :

— Enfin, docteur, dites-le moi, qu'en pensez-vous, croyez-vous sauver mon enfant ?—Madame, répondit-il en hésitant, le cas est très-extraordinaire ; que vous dirai-je . . . Je vous promets tous mes soins . . .

Il la salua sur ces mots. La mère comprit.

La paralysie empirait depuis six mois ; dans les derniers quinze jours, l'organisme tout entier avait beaucoup dépéri. Pour que l'enfant fit un pas, il fallait remuer ses jambes l'une après l'autre, ses yeux ne distinguaient qu'à peine les objets considérables, le balbutiement était plus difficile, les doigts perdaient leur ressort.

Mme Robineau était désespérée. Elle voyait son Maxime perclus et idiot déjà ! mort en quelques jours peut-être ! Et les hommes ne pouvaient plus rien !

Elle avait toujours prié à travers ses angoisses, la pieuse mère. Tout-à-

coup, c'était un dimanche, un souvenir, comme un rayon du ciel, illumine son esprit :

Notre-Dame de Lourdes !

Elle avait depuis longtemps entendu ce nom, mais n'en savait que bien vaguement l'histoire. De toute l'énergie du désespoir jeté dans son cœur par le dernier mot de la science humaine qui ne pouvait promettre qu'un vain dévouement, elle embrasse, comme son unique espérance, Notre-Dame-de-Lourdes. Une neuvaine et de l'eau :—voilà le traitement qui doit lui rendre son Maxime.

Mais elle voulait connaître entièrement les motifs de son espoir et éclairer cette dévotion, encore obscure pour elle. On lui prête une notice sur les apparitions. Elle lit, sa confiance s'embrace. Une petite fiole de l'eau miraculeuse lui est offerte.

Elle dit au malade :

—Maxime, je ne veux plus te faire de remèdes. Nous prions bien la Sainte Vierge, Elle te guérira. Prie, Maxime, prie. . . .

L'enfant regarda, sourit de son sourire hébété, répondit par une articulation inachevée. pauvre petit, comprit-il, put-il prier ? Mais, Sa mère, elle, pria !

Un sentiment profond, vif, pénétrant, remplit son âme. Elle crut, elle sentit que son enfant serait sauvé. Quand le doute faisait passer le froid sur son cœur, une pensée se révoltait invinciblement en elle.—Non ! non ! disait-elle avec énergie, la Ste. Vierge ne peut pas me laisser mon enfant idiot, Elle ne peut pas le laisser mourir. Maxime guérira. . . . oui, ô Marie, il guérira !

Son âme reçut la grâce de la confiance. Elle promet de conduire l'enfant guéri à Lourdes, et commença la neuvaine. Après la première prière, elle fit boire de l'eau à l'enfant, en frictionna les jambes et l'épine dorsale, qui était le principal siège du mal. Puis elle coucha le pauvre malade.

Mme. de Robineau n'attendait la guérison que pour le terme de la neuvaine. Le lendemain, elle lève son enfant ; elle constate qu'il est déjà mieux ; les membres paraissent raffermis, la consommation était arrêtée. Avec une confiance agrandie, elle renouvelle les pratiques de la neuvaine. Le jour suivant, son malade se trouvait beaucoup plus fort. Depuis lors, la vigueur alla croissant à vue d'œil, et aussi le bonheur de la mère. La neuvaine n'était pas finie ; mais le progrès de la vie était si rapide, le rétablissement maintenant si assuré, que Mme de Robineau osa cesser l'usage de l'eau de la Grotte, en continuant toutefois de prier, ou plutôt en changeant ses supplications en actions de grâces.

Au neuvième jour Maxime, ravivé dans tout son être, marchait avec son agilité d'autrefois, se servait de tous ses membres sans hésitation ni

faiblesse, égayait le foyer du timbre pur de sa voix renouvelée ; son père et sa mère voyaient dans des sourires intelligents le réveil de l'âme ; aux paroles et aux caresses de Maxime, ils comprirent que leur fils leur était rendu tout entier.

Ce fait s'est passé en 1863.

Maxime est un enfant béni. Le doigt de Notre-Dame Immaculée est arrivé jusqu'à son âme. Il s'est montré toujours sage, doux, pieux. Il a fait sa première communion avec un sentiment profond et vif de son bonheur. Sa mère était ravie de le voir si pénétré et si heureux. La Sainte-Vierge lui a donné la précieuse grâce de la reconnaissance. Il l'aime de tout son cœur.

Les difficultés d'une vie nomade dans les emplois des chemins de fer empêchèrent longtemps Mine de Robineau d'accomplir sa promesse de pèlerinage. Quand elle put visiter la Grotte, ce fut pour Maxime un jour de joie et de piété expansive.

Son amabilité et sa tendresse font le bonheur de ses parents. Il a quatorze ans. On n'a pas revu encore le moindre symptôme d'un retour de son mal ; il est toujours de belle taille, alerte et vigoureux. Quant à son intelligence, sa mère croyait assez dire en nous annonçant, non sans quelque orgueil, que M. Maxime de Robineau, déjà en quatrième au petit séminaire de Carcassonne, venait d'être, sur trente-neuf ou quarante concurrents, troisième en thème grec.

Un homme éloigné de la religion, hostile même aux pratiques catholiques, avait vu cet enfant dans sa détresse et partagé avant tout autre les douleurs de la famille. Il fut témoin de la guérison inespérée, impossible. Hélas ! il ne s'est pas rendu à Dieu, mais il porte courageusement témoignage de l'œuvre de la Sainte-Vierge. Plus d'une fois depuis, on a plaisanté devant lui contre la religion. Il a laissé faire. Mais quand on a nié et raillé ce qui paraît de surnaturel dans la cure du jeune Maxime, alors il a toujours dit d'un accent convaincu et qui imposait le silence :—Pour ceci, n'en parlons pas. Ceci, je l'ai vu ! . . .

Le docteur resta très-surpris à sa prochaine visite du rétablissement merveilleux de son petit malade.

—Je vous l'avouerai, lui dit la mère ; désespérée, j'ai abandonné tous les remèdes ; je me suis adressé à Notre-Dame de Lourdes, j'ai lavé mon enfant d'un peu d'eau de la Grotte, et toute froide encore . . . et le voilà guéri ! . . . —Ah ! dit le médecin avec embarras . . ., cela devait arriver ainsi . . .

Quand il fut question des honoraires, M. et Mme de Robineau ne pouvaient en croire leurs oreilles, tant fut modique sa demande. Les visites avaient été nombreuses, les soins assidus ; la gare qu'ils habitaient se trouvait assez loin de la ville. Evidemment le docteur dans un sentiment de justice, ne faisait pas payer son succès.

## LETTRE DE MGR. DUPANLOUP A M. GAMBETTA,

EN RÉPONSE A UN DISCOURS PRONONCÉ AU BANQUET DE ST. QUENTIN.

(L'enseignement gratuit, obligatoire, laïque.)

Monsieur,

Après avoir lu le discours que vous venez de prononcer à Saint-Quentin, j'ai attendu quelques jours pour voir si quelqu'un se lèverait et ferait justice de vos paroles. Puisqu'on les laisse passer sans protestation malgré le peu de goût que j'y trouve, je parlerai.

Votre discours touche à la fois à la politique et à la religion, et vous les traitez, ces deux grandes choses, comme si, demain, vous deviez en être le maître. Je m'occuperai peu de votre politique, bien qu'elle ajoute aux inquiétudes déjà si graves de notre pauvre pays une menace de plus ; mais j'ai le droit de vous demander compte, comme évêque, de la guerre que vous déclarez à l'Eglise et à la religion.

Car, c'est la guerre ; et avec des accusations et des outrages tels que, si vos paroles étaient vraies, ce n'est pas seulement de l'école qu'il faudrait nous chasser, comme vous le demandez, mais de l'Eglise elle-même.

J'avoue que j'avais d'abord été surpris par la modération apparente de vos paroles. Sensible aux conversions, quand elles sont sincères, je me demandais, en vous lisant, en vous voyant si calme, si insinuant et si avisé, quoique peu modeste, je me demandais si l'Assemblée nationale allait présenter le spectacle d'une réconciliation des partis devant l'image d'une République idéale. Que de miel sur vos lèvres ! Parfois même que de tolérance dans vos maximes ! Voici, en effet, dans l'exposé, le programme, le message, le manifeste, de quelque nom qu'il convienne de l'appeler, que vous avez adressé à vos convives de Saint-Quentin, voici comment vous procédez :

Vous voulez " un gouvernement fort et durable, protecteur, vigilant des " intérêts " de tous " et capable de " régénérer les mœurs " de la famille française."

Ici, monsieur, nous sommes certainement tous d'accord.

Ce gouvernement, dites-vous, pacifiera les âmes, rapprochera les classes, et rendra à la France son rang en Europe.

A merveille encore ! Mais poursuivons.

Pour cela, vous faites appel même aux votans désabusés du plébiscite, même aux légitimistes qui seront par leur fortune et leur éducation, la " parure de l'Etat, même aux conservateurs, qui seront le frein d'une politique dont vos amis seront l'aiguillon.

Et quelle sera cette politique ? “ La politique du travail, ” bien différente de la politique de conquête, le triomphe de “ l'idée de justice ” dans l'accomplissement des devoirs sociaux.

Je ne puis m'empêcher de remarquer ici que ces mots : “ politique du travail, idée de justice, ” sont ceux qu'emploie tous les jours l'Internationale, et dans un sens qui n'est pas fait précisément pour rassurer la société. Mais passons.

Cette forme de gouvernement, cette politique, comment arriver à l'établir ? Par le suffrage universel, droit des droits, juge unique et souverain, armée pacifique. Et comment persuader et entraîner vers ce but le suffrage universel ? En donnant à l'opinion publique, par la fréquentation “ démocratique ” les preuves de la “ moralité, ” de la “ valeur politique, ” de “ l'aptitude ” aux “ affaires du parti républicain ; ” en établissant que le “ pouvoir républicain est le plus libéral des pouvoirs, etc. ”

Vraiment, monsieur, tout cela a du paraître admirable à votre auditoire, et si tel est votre République, beaucoup de nos plus honnêtes conservateurs vous diront : Touchons-nous la main ; c'est celle-là même que l'Assemblée nationale essaie de réaliser, au prix de tant d'abnégation, de désintéressement et de loyauté, avec et par M. Thiers. Mais soyons franc. Cette République, vous n'avez pas le droit de dire que c'est la vôtre. Votre douceur est purement oratoire et platonique, car deux phrases de votre discours vous trahissent et montrent qui vous êtes.

Il faut, dites-vous, “ ne donner jamais son opinion que comme un moyen d'accroissement du bien-être général ; et se faire, “ pour soi-même, ” une “ sorte de “ memento ” dans lequel on inscrit, pour les réclamer, les inscriptions que le peuple est en droit d'attendre de la République démocratique. ”

Si un prêtre avait dit ces mots, qui semblent d'un Italien plutôt que d'un Français, on l'accuserait d'hypocrisie et de restriction mentale. On dirait qu'il fait le bon apôtre, qu'il cache son jeu, n'avouant pas le fond de sa pensée. Mais tout est défendu à un clérical, tout est permis à un radical. Cela est connu. Je me borne à citer cette première phrase, sans la qualifier davantage, et je passe à une seconde qui me donne le droit, non pas seulement de vous suspecter, comme celle-là, mais de vous attaquer en face ; cette phrase la voici :

“ Ce que j'ai fait dans le passé est le vrai gage de ce que je ferai dans l'avenir pour l'établissement définitif de la République. ”

C'est là, monsieur, que je vous arrête.

Et d'abord, j'admire comment, chargé devant le pays d'une responsabilité si grave, et de fautes dont on aurait pu vous demander un compte plus sérieux, vous pouvez être si prompt à accuser les autres et à vous glorifier vous-même, au point d'oser dire : “ Ce que j'ai fait dans le passé est le vrai gage de ce que je ferai dans l'avenir. ”

Qu'avez-vous donc fait dans le passé ?

Jeune avocat, improvisé tout à coup homme politique, à la suite d'un procès tumultueux, l'audace de vos opinions révolutionnaires a fait de vous un candidat au Corps législatif, puis un député, avec vos amis MM. Blanqui, Raspail, Rochefort. Au 4 septembre, vous avez pris le pouvoir sans consulter le pays, et, dans le pouvoir, vous vous êtes adjugé le ministère de l'intérieur sans consulter vos collègues. Une fois à ce ministère, avez-vous tendu à tous les bons citoyens ces bras que vous semblez ouvrir maintenant si larges ? Non. Vous avez mis à l'Hôtel-de-Ville les Etienne Arago, les Ferry et les Rochefort ; aux mairies : Delecluzes, Mottu, Bonvalet, Clémenceau ; aux protectures : Duportail, Engelhard, et toutes ces Jacobins ; vos amis, rien que vos amis, et les plus exaltés.

Puis, lorsque vos collègues ont eu, pour se débarrasser, l'insigne faiblesse de vous jeter sur la France, lorsque le hasard des événemens vous a subitement confié ce rôle magnifique et qui eût été sans égal pour un cœur de héros et de vrai patriote, qu'avez-vous fait ? Vous avez plutôt cherché à imposer la République, votre République, qu'à sauver la France. Que nous parlez-vous de suffrage universel ? Vous l'avez compté pour rien. Par un premier décret, vous avez cassé les conseils généraux sans les remplacer. Par un second décret, vous avez ajourné les élections. Par un troisième décret, vous avez mutilé les droits d'éligibilité. Seul maître, partout obéi, d'un peuple qui vous a prodigué son argent, ses enfans, son sang, qu'en avez-vous fait ? N'est-ce pas un républicain lui-même qui a appelé votre funeste pouvoir la " Dictature de l'incapacité ?"

Après trois mois, vous pesiez sur nous pres que plus que l'empire ; et lorsque vous soutenez que l'Assemblée nationale a achevé sa tâche qui était de finir la guerre, vous oubliez que cette Assemblée avait reçu de la France trois mandats et non pas un seul. Elle était, elle est encore chargée de délivrer la patrie des Prussiens, de la démagogie, et de vous.

Après les effroyables catastrophes dans lesquelles s'abîma l'empire, savez-vous, monsieur, quel fut le grand malheur de la France ? Ce fut qu'alors dans une crise aussi terrible, le maître absolu de la France, c'était vous. Je ne parle pas des deux vieillards qui se trouvaient à Tours avec vous. C'était de vous, de l'avocat, que nos généraux recevaient des ordres ; c'était vous qui dictiez les plans de campagne ; vous qui éparpilliez nos forces, et lanciez à l'aveugle, à droite et à gauche, nos armées, multipliant vos bulletins menteurs en même temps que nos revers. Mais je détourne ma pensée de ces désastres, ainsi que ces pauvres soldats, sans vêtemens, sans souliers, sans vivres, sans munitions ! Quel organisateur vous avez été monsieur ! Et que vous avez eu la main heureuse avec vos fournisseurs !

Cependant, toujours généreuse, la nation aurait pu tenir quelque compte de votre activité personnelle et de vos efforts, même malheureux ; elle vous

avait suggéré de vous être effacé momentanément, mais vous avez reparu trop tôt, peu de temps avant le jour où la Commune de Paris remettait en lumière vos amis, vos lieutenants, vos maîtres ou vos disciples, Delescluze et Millière, Rigault et Ranc, Cavalier et Mottu, tous ces hommes couverts à la fois d'ignominie et de ridicule, dont quelques-uns vous entourent encore, tout ce parti que, pas même par un mot, vous ne désavouez, et dont vous engagez aussi les membres à donner une preuve de leur moralité, de leur valeur politique et de leur aptitude aux affaires ! Cette preuve est donnée, monsieur, et vraiment vous comptez trop sur la légèreté, la sottise ou la crédulité du public. Vous lui prêchez en paroles une débonnaire République ; mais il n'a pas oublié la République à la fois grotesque, ruineuse et sanglante qui, pendant six mois, a été infligée à la France.

Votre République "démocratique," vous avez évité avec un soin prudent de la nommer "sociale ;" et pourquoi donc ? Le bonheur d'avoir eu une heure rapide de dictature ne vaut-il pas la peine qu'on risque les catastrophes ? Pauvre pays, destiné à être ainsi perpétuellement le dupe ou la victime des plus coupables ambitions !

Non, quoique vous disiez ou dissimuliez, nos souvenirs tuent vos promesses. Et il faudrait pour nous persuader autre chose que des paroles sonores. Vous sortez, il est vrai, sur un point seul, du vago de votre programme. Vous voulez, dites-vous, fonder avant tout l'avenir démocratique sur une réforme, celle de l'enseignement ; et, dans cette pensée, vous vous proclamez, vous et vos amis, seuls capables, seuls dignes d'élever la jeunesse. Vous voulez que l'on fasse des hommes "justes, libres et frais." Cela est à merveille. Mais comment ? Par une éducation nationale donnée d'une manière "véritablement moderne, véritablement démocratique."

Et ici vous osez affirmer que l'Eglise et les gouvernements n'ont rien fait pour l'enseignement, qu'à leurs yeux "tout lecteur est un ennemi," et vous prétendez réformer le monde par vos écoles.

Laissez-moi vous répondre que vous profitez ici de l'ignorance, au lieu de la combattre. Car il faut étrangement compter sur l'ignorance d'un auditoire, pour lui faire accepter à la fois, dans une même phrase, une calomnie et une niaiserie.

Les gouvernements français, depuis soixante ans, ont établi plus 50,000 écoles et triplé le budget de l'enseignement primaire.

Quant à l'Eglise, elle est fondée sur deux choses : un livre, l'Evangile, et un commandement divin, qui est : "Ite et docete," allez et instruisez. Cette phrase, devenue banale : "l'ignorance est la source de tous les maux," c'est un Pape qui l'a prononcée, et il ajoutait : "surtout parmi les ouvriers." Benoit XIV disait cela plus de cent ans avant votre naissance.

La calomnie est donc lourde, la niaiserie l'est encore plus. Ainsi, vous aussi, monsieur Gambetta, vous avez la prétention de frapper les généra-

tions à votre effigie, comme on frappe une monnaie, par le moyen des écoles. Mais les gens du métier savent bien, et l'expérience prouve que cette prétention est absurde et peut devenir une affreuse tyrannie. L'instruction, en soi, primaire ou secondaire, même avec tout ce que vous pourrez ajouter de hautes sciences, d'algèbre, de chimie, etc., ne donne pas des mœurs ; et, en particulier, les partis qui flattent les instituteurs, attendent au fond bien plus de leur influence sur les lecteurs que de leur action sur les écoliers.

Savez-vous ce qui surtout influe sur la famille et sur la société ? C'est l'éducation morale ou immorale, religieuse ou athée. Et savez-vous pourquoi je me défie de votre réforme ? c'est qu'elle sera ni morale, ni religieuse.

Dans le vrai, qu'est-ce qu'une instruction " vraiment moderne ? vraiment démocratique ? " Est-ce qu'il y a une géométrie moderne ? une grammaire démocratique ? une jeune morale, et une géographie inédite ? Tous ces grands mots sont de gros nuages oratoires, vides, obscurs, et sans aucun sens pour l'esprit, dès qu'on veut les décomposer.

Cependant, après avoir jeté ces phrases à vos auditeurs, vous continuez et vous prononcez les mots du parti, les mots d'ordre du moment. Il n'y manque que les dîmes et les corvées. Vous dites : l'enseignement sera " gratuit. "

— C'est trente millions de plus au budget ; mais qu'importe ? vous en avez fait dépenser bien d'autres. Les pauvres paieront pour les riches ; mais le peuple s'imaginera ne rien payer et vous en devoir le bienfait. — " Obligatoire, " soit, si vous pouvez inventer une sanction sérieuse pour votre loi, une sérieuse garantie par la liberté des familles, et surtout des maîtres dont vous soyez assez sûr pour pouvoir, sans la plus abominable des tyrannies, " forcer " les pères à leur confier ce qu'ils ont de plus cher au monde, leurs enfants. Mais ces menus détails ne vous arrêtent pas. Enfin, l'enseignement sera " laïque, " voilà le gros mot lâché.

Il est facile d'attaquer, de calomnier des prêtres absents, des religieux qui ne se défendent pas. Ce n'est pas très délicat, mais il y a une grosse popularité à gagner dans votre parti de ce côté, et les duretés sur l'Eglise feront passer les douceurs envers d'autres. Frappons donc fort ici. On séparera donc l'Eglise de l'Etat. Ce n'est pas assez, on séparera l'Eglise de l'école et l'école de toute religion.

Vous avez dit, monsieur, que votre République serait libérale. Si vous commencez par exclure toute une catégorie de citoyens et de femmes du droit commun d'enseigner, uniquement parce que leurs croyances religieuses ne sont pas les vôtres, ne vous dites plus, je vous prie, libéral, et n'accusez pas l'Eglise d'intolérance. Ou bien soyez logique, et séparez " l'Etat de l'école. " Car l'Etat, c'est le budget, c'est notre argent à tous. Vous ne pouvez pas sans tyrannie forcer les familles d'envoyer leurs enfans

à l'école de l'Etat. Sortez d'ailleurs des phrases sonores et appelez les choses par leur nom. L'Eglise c'est nous. L'Etat c'est vous. Oter l'argent à nous et à nos doctrines, prendre l'argent pour vous et vos doctrines, cela s'appelle séparer l'Eglise de l'Etat.

Mais je me tranquillise à peu près sur le choix des familles, quand j'apprends de vous quel sera le programme de cet enseignement.

Ce programme, le voici : c'est " un programme étendu et varié, de telle sorte qu'au lieu d'une science tronquée, on dispense à l'homme " toute la vérité," et que " rien de ce qui peut entrer dans l'esprit humain" ne lui soit caché."

"De omni re scribili:" C'est admirable. Vous aurez la puissance apparemment de créer des esprits capables de cette encyclopédie ! Vous pouvez tant de choses !

Ainsi, c'est l'enseignement gratuit, obligatoire, laïque, et de plus intégral pour tous, et complet jusqu'à l'impossible ; mais alors, c'est la formule du socialisme, et c'est aussi la formule de l'absurde.

" A l'école, dites-vous encore, on enseignera aux enfans " les vérités " de la science" dans leur rigueur et " leur simplicité majestueuse ;" et " ainsi, " vous aurez préparé des citoyens " dont les principes tiennent à " des bases sur lesquelles repose notre société tout entière."

Qu'entendez-vous par ces grands mots ? Qu'est-ce que ces " principes ?" Qu'est-ce que ces " bases ?" Soit que " ces principes tiennent à ces bases," ou que ces bases tiennent à ces principes qu'en apprendrez-vous à des enfans de sept à onze ans ? Je vous somme encore de me donner nettement le texte du " programme de science" que nos braves instituteurs de village, pour inspirer à des enfans de sept à onze ans de devoir et le sacrifice, devront substituer aux dix commandemens de Dieu et au saint, sublime et populaire Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Qui donc vous rend, monsieur, si ingrat envers les électeurs de Paris ou de Lyon, qui ont presque tous été élevés par les frères, si dur envers les prêtres qui n'ont peut-être pas été inutiles à votre première éducation, et si injuste envers l'Eglise ?

Mon devoir est d'insister sur ce point et de protester contre vos calomnies.

Quoi ! c'est après que le clergé de France s'est dévoué, comme il l'a fait, au service de nos soldats et de nos prisonniers ; c'est quatre mois après que nos aumôniers et nos frères des écoles chrétiennes ont été vus et sont morts sur le champ de bataille ; c'est après que tous nos religieuses se sont dévouées à vos ambulances, c'est alors que vous avez le cœur de dire que nous ne sommes plus Français ! Et c'est au lendemain du massacre des otages, que vous reprenez vos calomnies, que vous nous représentez comme constituant pour la société moderne " le plus grand des périls,"— c'est votre mot,—nous dénonçant ainsi de nouveau aux fureurs aveugles ?

Et ce n'est pas seulement nous que vous calomniez, c'est le Pape. Ah ! j'en conviens, les horreurs, les trahisons, les lâchetés et les mensonges, dont il a été environné pendant vingt-cinq ans, n'ont pas dû le rendre très-sensible aux charmes de cette prétendue liberté que vous nous promettez, et il lui est permis de ne pas admirer ce Garibaldi auquel vous avez peut-être sacrifié l'armée de l'Est. Mais, même dans l'encyclique, que vos auditeurs n'ont pas lue, le Pape n'a jamais condamné les diverses formes de gouvernement inscrites dans les lois des divers peuples. Il n'a condamné que les libertés sans frein, les droits sans devoirs, et les sociétés sans Dieu. Quant à la famille et à la propriété, monsieur, sied-il à vos amis de s'en dire les vertueux défenseurs ?

Mais ce qu'il y a ici de plus curieux, dans ce pêle-mêle d'idées confuses et incohérentes, c'est le motif pour lequel vous voulez interdire aux prêtres français le droit commun à tous les Français d'enseigner : " Quand vous " avez fait appel à l'énergie d'hommes élevés par de tels maîtres, quand " vous voudrez exciter en eux les idées de sacrifice, de dévouement et de " patrie, vous vous trouverez en présence d'une espèce humaine amollie, " débilité. . . "

Et la raison que vous donnez de cet amollissement et de cette débilitation de l'espèce humaine élevée par nous, et encore plus extraordinaire, c'est que nous " enseignons la Providence ; " et des maîtres qui croient à la Providence ne peuvent " qu'amollir et débilitier l'espèce humaine ! "

Ici, vous opposez, monsieur, " la doctrine qui habitue l'esprit à l'idée d'une Providence, " à " la révolution qui enseigne l'autorité et la responsabilité des volontés humaines, la liberté de l'action. " Mais il n'y a, monsieur, aucune incompatibilité entre ces choses ; la doctrine chrétienne les enseigne toutes deux ; et en les opposant ainsi, assurément vous ne vous entendez pas vous même, ni les choses dont vous parlez.

Mais vous, qui ne croyez pas à la Providence et n'êtes par conséquent ni amolli, ni débilité, connaissez-vous une autre croyance qui apprenne mieux à supporter la vie et à affronter la mort ? Vous avez ordonné à beaucoup d'hommes cette année de se précipiter à la mort : auriez-vous osé recommander à nos soldats d'aller se faire tuer, en se moquant de Dieu, trouvez-vous que la foi dans la Providence ait amolli les âmes des zouaves pontificaux et des francs-tireurs bretons ?

Mais prenez-y-garde, et il faut raisonner juste : ce ne sont pas seulement les prêtres qui croient à la Providence, c'est quiconque professe la foi chrétienne : donc, s'il faut chasser les prêtres des écoles, parce qu'ils enseignent ce dogme amollissant, il en faut chasser aussi tous les chrétiens, et désormais il faudra que vous demandiez à tout instituteur et à tout professeur de ne plus croire à la Providence.

Avouez, monsieur, qu'il est rare de mêler plus facilement ensemble les calomnies et les absurdités.

Vous trouvez cependant moyen d'aller plus loin encore, et vous vous appliquez à diviser ce que vous appelez le " haut clergé " que vous dénigrez, et ce que vous nommez le " bas clergé," que vous flattez, en l'excitant à l'envie. Peine perdue, monsieur. Je ne connais point d'ailleurs de bas clergé. Le rang de prêtre est le plus haut auquel nous puissions atteindre ; nul évêque, le Pape lui-même, n'a un autre caractère sacerdotal que le plus humble prêtre. Toutes les dignités ecclésiastiques sont, en un sens, au-dessous de ce titre de prêtre, et il mène à toutes les plus hautes charges dans l'Eglise. De telle sorte qu'à ce point de vue, on peut dire que nulle institution n'est plus démocratique que l'Eglise. Presque tous enfans du peuple, élevés ensemble, nourris ensemble de la parole de Celui qui est mort pour le peuple, nous ne nous laisserons pas diviser ni tromper.

Notre fraternité est la bonne, notre Dieu est le vrai Dieu, et le vôtre n'est rien. Soyez sincère, monsieur, sortez des phrases, et dites-moi hautement et sans précaution oratoire, si, oui ou non, " la libre pensée " à laquelle vous êtes " acquis," et " la science humaine à l'égal de laquelle " vous ne mettez rien," reconnaît l'existence d'un Dieu personnel et vivant ! Votre franchise vous oblige à répondre. Osez déclarer à vos amis que vous croyez en Dieu, ou bien osez de dire au pays que vous n'y croyez pas.

Et si votre prétendue science nie Dieu, monsieur, je vous plains, mais convencez qu'il ne vous appartient guère de parler de religion, et d'essayer de séduire et de diviser les prêtres, qui ont donné leur vie à Dieu. Vous dites que s'ils osaient faire des confidences, ils s'avoueraient démocrates. S'ils vous faisaient des confidences, savez-vous ce qu'ils vous diraient, les desservants de nos villages ? Ils vous diraient qu'il y a dans chaque hameau une poignée de petits rhéteurs, orateurs de tavernes, meneurs de conseils municipaux, qui chassent les frères et les sœurs, retirent au curé la petite indemnité sans laquelle il ne peut vivre, défendent aux instituteurs de mener les enfans à la messe, refusent de réparer les églises en ruines, recommandent les mariages et les enterremens solidaires, et ne connaissent pas d'autre manière de servir une République que la haine du prêtre, la basse et niaise impiété : et ces rhéteurs, dans chaque village, sont précisément vos amis.

C'est avec leur aide que vous comptez établir cette éducation " nationale, " véritablement moderne," où vous devez—pour apprendre aux enfans leurs " devoirs de citoyen," pour " exciter en eux des idées de sacrifice " de dévouement à la patrie," pour faire une " espèce humaine non amolie " vous devez non-seulement ne pas leur parler de Dieu et de la " Providence," mais combattre et extirper en eux l'idée de la Providence ; et imposer enfin à la jeunesse française " un enseignement sans religion, une " morale sans Dieu. Eh bien ! une telle éducation, voulez-vous que je vous

dise, moi, ce qu'elle nous donnera ? Au lieu de nous faire des hommes, elle nous donnera des monstres, une barbarie savante, armée de tous les moyens de destruction, la barbarie du cœur et des mœurs, en un mot, ce que nous avons vu pendant le règne de la Commune ; des jeunes gens et des filles de dix-huit à vingt-cinq ans, dominant et incendiant Paris.

Et c'est après de telles horreurs et de telles leçons, que vous avez bien osé débiter tout ce qu'on lit dans ce discours ; et l'auditoire applaudissait ! Pour moi, il y a là un signe de profond désarroi dans lequel nous sommes encore à l'heure qu'il est. Non, la France n'est pas au bout de ses malheurs !

Mais c'est assez, monsieur ; j'ai voulu pour toute réponse à vos harangues, placer, en face des paroles, des faits. J'ai voulu en vous répondant, défendre l'Eglise ; et je crois avoir défendu la paix publique. En théorie, contre telle ou telle forme de gouvernement, ni ma foi, ni ma raison, ni mon patriotisme n'auraient de graves objections, si je n'avais pas vu votre parti à l'œuvre, si mes yeux n'étaient pas encore tout remplis par la sombre image et les souvenirs de vos actes. Vous avez beau vous envelopper d'habiletés, d'insinuations doucereuses, le prédicateur me gêne le sermon, et l'ancien dictateur me met en garde contre l'onction du candidat qui aspire . . . à fonder la liberté ? Non ; à tuer la religion et à prendre le pouvoir. Vous n'êtes pas un apôtre, vous êtes un prétendant. " La République, c'est moi ! " voilà votre programme et tout l'objet de votre discours. Eh ! bien, croyez-moi, la France a déjà une République ; le besoin d'une seconde, même avec l'avantage de votre présidence, ne se fait pas du tout sentir.

Veillez agréer, monsieur, avec le regret que j'ai de vous combattre l'expression de tous les sentiments qu'un collègue a l'honneur de vous offrir.

FELIX, " Evêque d'Orléans,"  
" Député du Loiret à l'Assemblée Nationale.

## MOSA L'ISRAËLITE.

### I.

#### AU BOURG D'ESRON.

Le soleil déclinait rapidement vers l'horizon : quoiqu'on fût aux premiers jours de juin, la température, rafraîchie par une brise agréable, n'était point trop accablante, sous le ciel étincelant de la Palestine.

Aussi, dans le bourg d'Esron, bâti au pied de la montagne que couronnait la ville de Modim, les habitants n'avaient interrompu leurs travaux que pour la sieste en usage chez les Orientaux ; maintenant ils circulaient par les rues, allant ou revenant des champs, ou bien encore, si leur situation le permettait, se livrant au plaisir de la promenade.

La plupart des maisons, isolées au milieu de jardins clos d'une haie de nopals ou d'aloès, ressemblaient à un nid à demi caché dans la verdure et les fleurs. La Judée, alors complètement remise des désastres de la longue captivité, avait retrouvé sa nombreuse population et sa fertilité proverbiale. Le pays avait un air d'aisance, de richesse même, et parfois d'opulence. On sentait, rien qu'à voir les campagnes, qu'il faisait bon de vivre en ces lieux, et qu'on ne leur avait pas vainement donné le nom de Terre promise.

À l'une des extrémités du bourg, du côté de la forêt qui bordait le village pittoresque de Boarith dont on apercevait les blanches habitations, s'élevait une demeure splendide, la plus élégante d'Esron, et terminée par une terrasse entourée d'une balustrade de pierres sculptées. On y arrivait par une avenue de citronniers en fleurs, à droite et à gauche desquels apparaissaient des bosquets de térébinthes, de cyprès et d'andrachnes. Des buissons de rosiers, dont les roses le disputaient en éclat à celles de Jéricho ou de Saron, s'entremêlaient aux arbres exhalant des senteurs pénétrantes.

Au centre de la cour formée par un quadruple portique, jaillissait une fontaine dont les eaux limpides retombaient en gerbes de perles liquides dans une vasque de marbre rouge.

Des serviteurs se montraient çà et là, aux environs de ce jour fortuné, occupés de divers labeurs ; les uns émondaient les arbustes et les haies ; les autres arrosaient les plantes altérées : ceux-ci ratissaient les allées des jardins, recouvertes de sable fin et brillant ; ceux-là se hâtaient dans différentes directions pour s'acquitter des commissions dont on les avait chargés. Tous agissaient avec une activité qui témoignait de leur désir de contenter leurs maîtres.

Un vieil intendant à barbe blanche, assis sous le péristyle, surveillait

attentivement ses subordonnés, répondant avec une sérénité bienveillante aux explications qu'on lui demandait, et adressant d'une voix toujours calme les observations nécessaires.

L'intérieur de cette maison parfaitement ordonnée n'était point désert : au fond de l'un des appartements, une femme, à demi étendue sur un petit lit de repos et accoudée sur une table de cèdre, tenait à la main un rouleau de papyrus écrit en caractères hébraïques, contenant les annales sacrées.

C'était Judith, la maîtresse du lieu, une matrone entre deux âges et belle encore, malgré les quelques rides qui sillonnaient son front ; le chagrin et les rudes épreuves de la vie, bien plus que les années, avaient imprimé sur sa figure d'une pâleur marmoréenne ces signes précoces de la maturité. Elle était vêtue d'une robe de couleur sombre, et aucun bijou ne brillait sur elle, à l'exception de l'anneau d'or que son époux lui avait passé au doigt, lors de la cérémonie des fiançailles.

Evidemment Judith était en deuil.

De temps à autre elle levait son regard chargé de tristesse vers la fenêtre ouvrant à l'Orient, du côté de Jérusalem, la ville sainte d'Israël, renfermant le temple unique dédié à Jéhovah, et sa bouche s'entr'ouvrait pour murmurer une prière.

Soudain la matrone tressaillit. La portière rouge qui fermait la pièce s'écarta, et un jeune homme de vingt ans s'avança doucement, sur la pointe des pieds. A sa vue, les traits de la matrone s'éclaircirent ; un pâle sourire se dessina sur ses lèvres, sa main abandonna le rouleau de papyrus, et elle fit signe au nouveau venu de s'asseoir à ses pieds, sur un siège garni d'une riche étoffe.

Le jeune homme, qui portait une courte tunique laissant une partie des bras découverts, s'inclina profondément en disant :

—Mère, je vous salue.

Et il prit place sur le siège qu'on lui avait indiqué.

Judith se pencha vers son fils, lui jeta ces bras autour du cou, et le baisa à plusieurs reprises, avec une tendresse infinie. Puis elle demanda :

—Joakim n'est-il point encore de retour ?

—Non, je ne l'ai pas vu.

—D'habitude, il séjourne moins longtemps à la ville, et ce retard m'inspire de l'inquiétude. En ce temps de persécution, un Israélite fidèle a tout à craindre de la part des oppresseurs.

A cette allusion de sa mère à la domination cruelle que les rois de Syrie faisaient peser sur la Judée, un éclair de haine brilla dans l'œil noir du jeune homme ; son teint s'anima ; ses traits sculptés délicatement, presque comme ceux d'une femme, exprimèrent une mâle énergie ; son corps aux frêles apparences, mais doué d'une musculature de fer, frémit

des pieds à la tête ; il passa brusquement sa main sur sa barbe naissante et il se redressa vivement.

Mais bientôt une douleur profonde se peignit sur son visage ; il retomba sur son siège et répondit en soupirant :

— Nous vivons à une époque funeste : notre race malheureuse semble dévouée à toutes les afflictions.

— Confions-nous, Mosa, dans le Dieu de nos ancêtres.

— Quels sacrifices nous lui avons faits déjà !

— Il avait le droit de les réclamer, car nous sommes son peuple.

— Mon père a succombé pour sa cause, et nul n'a vengé sa mort.

En achevant ces paroles, le regard ardent de Mosa se fixa sur un glaive reposant dans son fourneau et suspendu à la muraille lambrissée de cyprès.

Ah ! oui, fit Judith en versant des larmes au souvenir qu'évoquait son fils, le coup qui nous a frappés tous était terrible ; mais nous devons être fiers et consolés en pensant qu'Abiézer est tombé pour les lois sacrées de la patrie. Compromis par le zèle qu'il avait témoigné pour notre culte auguste, il s'était réfugié au désert avec de vaillants hommes que guidait Judas, le fils aîné du vieux Mathathias. L'ennemi les attaqua un jour de sabbat, sans qu'ils osassent se défendre, de peur de violer le repos du septième jour.

— La loi oblige-t-elle donc en pareilles circonstances ?

— Respectons, mon fils, les motifs que ces grandes âmes crurent avoir de s'abstenir. Leur conduite héroïque servira du moins d'exemple aux autres Israélites, et le sang qu'ils ont versé profitera de la sorte au reste de la nation. Judas, qu'unissait à ton père une puissante amitié, parvint à tromper la rage de l'ennemi. Le soir de cette journée fatale, il retourna aux lieux où avaient péri ses nobles compagnons, et à l'aide de quelques serviteurs, il put leur donner une sépulture honorable. Plus tard il me rapporta ce glaive, en me priant de le remettre, si Jéhovah l'ordonnait, aux mains de l'aîné des fils d'Abiézer.

— Quand je le tiendrai dans mes mains, ce glaive, s'écria Mosa, je le lèverai sur le Syrien maudit qui profane l'héritage de nos aïeux.

— Déjà il a servi contre les ennemis de Sion. Souvent Abiézer m'a raconté que ses ancêtres se l'étaient transmis de génération en génération. Toujours on l'a conservé avec respect dans sa famille depuis le retour de la captivité. Le chef de la maison de ton père prit part à la reconstruction de Jérusalem, la truelle d'une main et cette arme de l'autre, pour repousser les impies Samaritains qui voulaient s'opposer au rétablissement de la ville sainte.

Au moment où Judith, la pieuse veuve d'Abiézer, prononçait ces mots, la portière d'écarlate se souleva de nouveau, et une jeune fille de quinze à seize ans pénétra dans la chambre ; bien que d'un âge si peu avancé, elle était déjà dans toute la splendeur de la beauté.

C'était la sœur de Mosa et de Joakim.

Hannah avait le port d'une reine, une grâce incomparable dans ses mouvements, et présentait le type de la race hébraïque dans sa pureté. Ses longs cheveux noirs tombaient en boucles opulentes sur sa robe blanche que retenait une ceinture d'or. La veille seulement, sur l'ordre de sa mère, elle avait quitté ses vêtements de deuil et repris les parures de sa condition. Une sorte de diadème, en usage chez les femmes israélites, ornait son front large et blanc comme l'ivoire ; deux perles précieuses brillaient aux lobes roses de ses oreilles finement modelées, et un collier de rubis enlaçait son cou d'albâtre.

On eût dit Judith, Esther ou Suzanne, ces nobles filles de la Judée, devenues l'honneur impérissable de leur peuple.

Hannah leur ressemblait d'autant plus qu'elle n'attachait point son cœur à ces vains ornements qui, du reste, n'ajoutaient rien à ses charmes ; elle les portait pour plaire à sa mère, à ses frères, à ses parents, qui lui souhaitaient un époux digne d'elle. A l'homme que la Providence lui réservait pour compagnon de ses destinées, elle voulait offrir des dons plus solides que ceux d'une éphémère beauté ; aussi s'appliquait-elle à reproduire dans sa vie, dans ses actes, les vertus dont tant de femmes illustres parmi les enfants d'Israël lui fournissaient le modèle éclatant. Elle étudiait leurs œuvres dans les annales sacrées de la nation, inscrites sur le rouleau de papyrus que lisait tout à l'heure sa mère, et son ambition la plus haute était de les imiter.

Elle était entrée en souriant, et comme enveloppée de l'auréole de sa lumineuse beauté. Son âme innocente se reflétait sur son visage en rayonnements angéliques, et elle paraissait plus tenir du ciel que de la terre.

Mais remarquant aussitôt l'air grave et triste de sa mère et de son frère, le sourire s'éteignit sur ses lèvres, ses traits s'obscurcirent, ses beaux yeux devinrent humides, et elle s'approcha, hésitante, de Judith.

—Viens, enfant, lui dit sa mère ; ne sais-tu pas combien ta présence me console toujours ?

—Je craignais de troubler votre entretien, répliqua Hannah d'une voix mélodieuse.

—Tu peux tout entendre : nous n'avons aucun secret pour toi.

La jeune fille enlaça de ses bras le cou de sa mère, qui la pressa longtemps sur son sein ; puis elle s'agenouilla près de Judith.

La matrone lui demanda, comme elle l'avait fait à Mosa, si Joakim était de retour.

—Pas encore, mère.

Et Hannah, se tournant vers Mosa, ajouta :

—Frère, ne devais-tu pas l'accompagner à Modim ?

—Tel était mon projet, mais ensuite j'ai changé d'avis.

— Pourquoi ?

— Je redoutais une mauvaise rencontre à la ville.

— Une mauvaise rencontre ! répéta la jeune fille étonnée.

— Oui, une mauvaise rencontre. Vois-tu, chère sœur, l'aspect de certains Israélites m'exaspère, et je ne me sens pas assez maître de moi-même pour contempler froidement leurs criminelles prévarications.

— Pourtant, observa Judith, tu fréquentes quelquefois la maison de Jozabad, de Boarith.

— Il est vrai ; mais, vous ne l'ignorez pas, dans la famille de l'apostat, tous n'ont pas fléchi le genou devant les idoles des Grecs.

— Grâce à Dieu il en est ainsi. Sa fille Salomith demeure fidèle au culte de nos pères, et son fils Helcias n'a point encore sacrifié. Jozabad lui-même, peut-être, reviendra à de meilleurs sentiments.

Mosa secoua la tête avec découragement.

— Ne l'espérez pas, dit-il.

— Est-il donc perverti complètement ?

— Vous allez en juger. Hier, je l'ai visité ; je lui ai rappelé de mon mieux les prescriptions divines, l'exhortant instamment à ne point persévérer dans les voies de l'iniquité. Eh bien, il s'est ri de mes prières. Je l'ai menacé de la vengeance de nos frères, et il m'a répondu par des paroles insultantes. Il a même été plus loin : il m'a déclaré nettement qu'il préférerait à notre culte austère celui des Grecs, et qu'il le prouverait bientôt en sacrifiant publiquement, selon l'ordre du roi Antiochus, sur l'autel dressé à Modim.

— Et sa fille n'a pas essayé de fléchir sa coupable résolution ?

— Salomith s'est jointe à moi : elle a supplié, et pleuré, mais inutilement. Son père l'a chassée de sa présence en jurant de l'obliger elle-même à renier le Dieu d'Israël.

— Elle se souviendra de cette noble femme qui, il y a peu de mois, assista, inébranlable, à la mort glorieuse de ses sept fils, et versa son sang après eux plutôt que d'enfreindre la loi de l'Éternel.

— J'y compte bien.

— Quel motif porte Jozabad à tenir cette odieuse conduite ?

— Jozabad est riche et souhaite de l'être d'avantage encore. Séduit par les promesses magnifiques du roi de Syrie, il aspire à s'élever au-dessus de ses frères, à supplanter dans Modim le vieux Mathathias. A ses yeux, l'auguste vicillard, maintenant le chef de la maison sacerdotale de Joarib, est un insensé parce qu'il repousse avec horreur les propositions des émissaires du tyran.

— Cependant cet homme devait te donner sa fille.

— Il me l'avait promise en des jours meilleurs ; mais il m'a défendu de franchir de nouveau le seuil de sa maison. Ah ! si ce n'était Salomith, il payerait cher un pareil outrage !

—Que ferais-tu mon fils ?

—Ce que je ferais ? Je suivrais pas à pas l'indigne Israélite, et s'il avait le malheur de monter à l'autel des faux dieux, je l'immolerais sur le théâtre même de son crime.

—Ce n'est point à nous de provoquer la lutte.

—Soyez sûre, ô ma mère, qu'elle ne tardera point à éclater. J'étais à Jérusalem le jour où Athénée, l'intendant nommé par Antiochus pour souiller le temple, accomplit sa détestable mission. Le vieux Mathathias, environné de quatre de ses fils, assistait, muet, à cet acte d'abomination ; ses lèvres blêmes, son regard étincelant, témoignaient assez quel orage s'amoncelait au fond de son cœur. Jonathas, le plus hardi des enfants d'Asmon, après Judas, jeta plusieurs fois les yeux sur son père, comme pour implorer de lui le signal de la résistance ; mais Mathathias continua de garder le silence. J'ai su depuis que Simon, renommé pour sa prudence, avait conseillé d'attendre une heure plus favorable.

En ce moment, Mathathias est à Modim, où Judas l'a rejoint avec une troupe fidèle. La demeure des Asmonéens est devenue une sorte de forteresse ; on veille jour et nuit à toutes les issues, et de nombreux émissaires viennent rendre compte de ce qui se passe dans la ville. De mystérieux agents se glissent dans les maisons des vrais Israélites, et raniment leur courage par des paroles d'espérance.

Judas rentré furtivement dans la cité de son père, ne se cache plus : pareil au lion dont une longue abstinence a aiguisé la faim, il brûle de se lever en armes pour briser l'exécrable tyrannie de l'étranger. Nous sommes donc près d'une solution : les cinq fils de Mathathias ont juré de donner leur vie, s'il le fallait, pour assurer l'indépendance de la nation et purifier le sol de la Judée des souillures dont les Syriens le déshonorent.

—Si Mathathias appelle le peuple aux armes, il faudra lui obéir, car le vénérable vieillard ne peut agir que conformément à la loi.

—Joakim doit voir aujourd'hui Elzéar, le plus jeune des enfants du vieux prêtre, l'ami intime de mon frère, et je ne serais pas surpris qu'il nous apportât de graves nouvelles.

—Pourvu qu'il ne se laisse point entraîner par la fougue et la témérité de son âge ! fit Judith. Quoiqu'il n'ait que dix-huit ans, il est doué d'une audace qui m'effraie.

Un léger bruit interrompit Judith. Elle et ses enfants levèrent les yeux vers la porte de la pièce, et ils aperçurent debout, les bras croisés, un personnage de moyenne stature. Le treillis qui masquait les fenêtres, tout en laissant pénétrer l'air frais, ne leur permit pas d'abord de distinguer parfaitement l'intrus. Mosa s'élança vers lui pour lui reprocher son indiscrétion et lui demander ce qu'il réclamait.

L'homme entré là sans invitation et sans qu'on le remarquât, demeura immobile.

Mosa l'eut à peine envisagé qu'il poussa un cri de colère.

—Toi, ici, s'écria-t-il, misérable espion des Syriens! Non content de guetter nos démarches, tu oses t'introduire jusque dans nos maisons. D'où te vient cette insolence ?

Le personnage si durement interpellé ne répondit pas ; il ne fit même pas un mouvement ; mais les muscles de son visage bronzé par le soleil et ruisselant de sueur se contractèrent.

—Parleras-tu, chien ? reprit le jeune homme d'une voix étranglée en secouant rudement le bras.

—Je suis ici pour cela, dit enfin le visiteur inattendu.

Et il avança d'un pas vers le lit de repos d'où Judith s'était soulevée. Hannah s'était relevée, tremblante.

—Arrête, malheureux, ordonna Mosa, en barrant le passage à l'inconnu ; ne souille pas davantage cette demeure pure de toute apostasie.

—Qu'il s'explique, dit la veuve d'Abiézzer. Nathan devrait se souvenir qu'autrefois on l'accueillait autrement dans cette maison.

—Croyez-vous que je l'ai oublié ? murmura l'étrange visiteur.

—Tu fréquentes les Syriens, nos mortels ennemis, tu trahis ton pays et la loi de tes pères.

Les traits de Nathan se contractèrent de nouveau. Était-ce l'irritation ou la douleur ? Personne n'eût pu le dire. Quoiqu'il en fut, il se rapprocha de Judith, la salua d'un air profondément respectueux, et répliqua :

—Ai-je sacrifié aux dieux des Grecs ?

—On ne t'a pas vu en public à leurs autels, je l'avoue, déclara la matrone ; mais chacun sait que tu vis avec eux en relations intimes ; on prétend même que tu as conclu un pacte infâme.

—Les prêtres de Jéhovah n'enseignent-ils pas que Dieu est infiniment miséricordieux ? Et, quand on a prévariqué, n'y a-t-il plus de place pour le repentir ?

—Alors, tu regrettes les fautes que tu as commises ?

—Je me suis empressé de venir vous annoncer que Joakim, votre second fils, court un grand danger.

—Où est-il ? comment cela ? s'écria la matrone dont le visage et le regard exprimèrent l'effroi et une terrible angoisse.

—Joakim est à Modim, en compagnie d'Eléazar, le jeune fils du vieux Mathathias, et de toute la famille des Asmonéens.

—Ce sont des hommes forts, généreux, pleins de zèle pour la loi, fit Mosa, et mon frère n'a rien à craindre avec eux : il n'a à redouter que les traîtres.

—Souffrez que j'achève, poursuivit Nathan qui avait retrouvé tout son calme. Ce matin, Appellès, un officier du roi Antiochus, est arrivé à Modim pour obliger tous les habitants à sacrifier et à manger des viandes impures. Il les a rassemblés au milieu du jour, sur la place publique, devant l'autel

élevé aux idoles. Mathathias et ses cinq fils, sommés d'obéir, se sont rendus avec leurs amis aux ordres d'Appelles. Joakim se tenait à côté d'Eléazar, et ces deux jeunes hommes manifestaient tout haut leur mépris pour les faux dieux, leur haine pour l'étranger, leur résolution ferme de ne jamais plier sous le joug.

Appellès exposa longuement les volontés du roi et l'objet de sa mission. Les Asmonéens, placés devant le tribunal même, gardèrent un silence hautain et significatif.

L'officier d'Antiochus, voyant que leur attitude imposait au reste de la foule, et que personne n'osait se prononcer, s'adressa directement à Mathathias.

—Tu es le prince de cette ville, lui dit-il, le plus grand et le plus considéré. Viens donc le premier et accomplis les commandements du roi comme ont fait toutes les nations, les hommes de Juda et ceux qui sont demeurés dans Jérusalem ; et tu seras, toi et tes fils, au rang des amis du roi, comblé d'argent, d'or et de présents."

A cette interpellation, des germes de flammes jaillirent des prunelles ardentes de Mathathias : la haute taille du vieillard, légèrement courbée par les ans, se redressa ; sa longue barbe blanche se hérissa ; une majesté formidable resplendit dans toute sa personne, et il se prépara à répondre.

Ses fils et ses amis se pressèrent autour de lui.

Alors, avec un geste sublime, il s'écria d'une voix vibrante.

—“Quand toutes les nations obéiraient au roi Antiochus, et que tous ceux d'Israël renonceraient à la loi de leurs pères et consentiraient à ses ordonnances, moi et mes fils nous marcherons dans la voie de nos aïeux. Dieu nous garde d'abandonner son culte sacré ! Nous n'obéirons point aux commandements du roi Antiochus.”

Ces mâles et généreuses paroles éciatèrent sur la foule comme un coup de foudre. Les Israélites fidèles conçurent un nouveau courage, les faibles se raffermirent, les autres hésitèrent. Appellès, furieux, jeta un regard sur les soldats qui l'entouraient ; mais en comparant leur petit nombre aux hommes résolus qui se tenaient aux côtés de Mathathias, il n'osa prescrire l'arrestation du noble vieillard.

Eléazar, placé au premier rang avec Joakim, passa sa main sous sa robe, pour saisir le glaive qu'il y avait caché, et son ami l'imita. Votre fils, Judith, tira même à moitié le poignard dont il était armé secrètement. Pour moi, simple spectateur de cette grande scène, et rappelant à ma mémoire les bontés d'Abiézer et les vôtres à mon égard, je me suis éloigné en toute hâte afin de vous prévenir. J'ai pensé que Mosa, plus calme que son frère, ferait bien de se rendre à Modim, pour lui donner des conseils de modération ou pour le défendre s'il en était besoin.

—J'arriverai trop tard, s'écria le jeune homme hors de lui. Et puis, qui me répond que les Asmonéens et leurs amis ne se laisseront point

point égorger comme mon père et les sept frères qu'Antiochus livra naguère au supplice avec leur mère ?

—Ne le croyez pas : d'après les renseignements que j'ai recueillis, Mathathias est déterminé à engager une lutte mortelle avec les Syriens.

Mosa enveloppait Nathan d'un regard pénétrant ; il semblait vouloir fouiller jusqu'au fond de l'âme de ce singulier personnage pour y saisir sa véritable pensée. Il s'étonnait de voir celui qu'il regardait comme un espion s'exprimer avec une sorte d'enthousiasme sur l'attitude des Asmonéens. Nathan soutint cet examen sévère, prolongé, sans qu'un muscle de son visage tressaillit. Il était là, toujours debout, immobile, la tête basse ; ses yeux petits scintillaient parfois d'un éclat indéfinissable ; son vêtement, demi-usé, couvert de poussière, dessinait les formes anguleuses de son corps, il tenait un bâton à la main, et une besace pendait derrière son dos.

Cet homme était doué d'une intelligence remarquable. Agé de trente-cinq ans à peine, orphelin de bonne heure, il avait été recueilli dans sa jeunesse par Abiézer, dont il avait quitté brusquement la maison dès les premières persécutions des rois de Syrie. Depuis il avait mené une existence mystérieuse, parcourant sans cesse les routes de la Judée, également suspect aux étrangers et aux Israélites, souvent maltraité par les uns et les autres.

Pourtant, dans les derniers temps, on racontait qu'il s'était vendu aux dominateurs abhorrés, et qu'il faisait l'infâme métier de délateur.

Mosa ne savait donc que penser de cet être inexplicable. La défiance, toutefois, finit par l'emporter dans son esprit : et quand Nathan lui demanda :

—Maître, quel parti prenez-vous ?

Il répondit avec amertume :

—Je n'aime point les langues de serpent telles que la tienne : ta présence ici ne m'inspire aucune confiance.

—Douteriez-vous de la véracité de mon récit ? reprit Nathan d'un air profondément triste.

Et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

Judith, à qui rien n'échappait, répliqua :

—Quelle garantie peux-tu nous offrir de ta sincérité ? N'es-tu pas vendu aux Syriens ?

—Je dois me taire, puisque tout m'accuse, fit Nathan avec un accent rauque. Cependant je proteste que mes intentions sont droites. Si j'ai en quelque sorte forcé l'entrée de cette maison, ce n'est point pour trahir.

Mosa, incertain encore, se pencha vers sa mère et lui dit quelques mots à voix basse. Ensuite se retournant vers Nathan :

—Va trouver notre vieil intendant, invita-t-il, et qu'il fasse seller sur-le-champ deux chevaux.

—Deux chevaux ! murmura le visiteur surpris à son tour.

—Oui, deux chevaux, un pour moi et un pour toi.

Nathan parut indécis quelques secondes. Mais, comprenant sans doute qu'il confirmerait les soupçons s'il refusait, il obéit en silence.

Dès qu'il fut sorti, Mosa s'agenouilla devant sa mère, inclina sa tête fière, et dit :

—Mère, l'heure tant désirée est sur le point de sonner ; bénissez votre fils, et mettez le comble à mes vœux en me confiant le glaive de mes ancêtres.

—Mosa, ne cours point au devant du péril, supplia Hannah en pleurant et en saisissant les mains du jeune homme comme pour le retenir. N'est-ce pas assez que les jours de Joakim soient menacés ?

Le jeune homme releva son front qu'illuminait l'enthousiasme.

—Je suis l'aîné, le chef de la famille, dit-il, et mon devoir est de secourir mon frère. Fille d'Abiézer, serais-tu faible en cet instant solennel, et faut-il te rappeler les illustres exemples de tant de femmes héroïques qui n'ont pas craint de se sacrifier pour la loi et la patrie ?

Hannah tomba, prosternée, sur le lit de repos de sa mère, elle donna un libre cours à ses pleurs, à ses sanglots, mais s'abstint de provoquer une seconde fois les sévères observations de Mosa.

Judith, émue jusqu'au fond des entrailles, étendit ses mains tremblantes sur la tête du jeune homme en disant :

—Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec toi, ô mon fils ! qu'il te garde des embûches de tes ennemis, et qu'il te ramène sain et sauf à ce foyer de mon veuvage. Qu'il protège également ton frère !

Mosa baisa avec ferveur les mains de la matrone, qui se leva et se dirigea vers le glaive suspendu à la muraille lambrissée. Elle prit l'arme redoutable et la remit à son fils. Mosa reçut avec respect le glaive de son père, le fixa à son flanc, embrassa sa mère et sa sœur, essaya de les rassurer, et s'éloigna d'un pas rapide.

Les chevaux étaient prêts. Nathan attendait dans la cour. Le fils d'Abiézer expliqua sommairement à Sellum, le vieil intendant, le motif de la course qu'il entreprenait. Celui-ci recommanda au jeune homme la prudence, lui conseillant de ne pénétrer qu'avec précaution dans la ville.

Mosa lui adressa une question au sujet de Nathan ; et, à sa grande surprise, le vieillard lui dit qu'il pouvait se fier à cet homme.

—Mais c'est un espion !

—Personne ne pourrait dire au juste quel est son véritable caractère, répliqua sentencieusement Sellum. Quoiqu'il en soit, je suis sûr qu'il conserve le souvenir d'Abiézer ; et fut-il vendu corps et âme aux Syriens, il ne livrerait point un membre de cette famille.

La confiance de l'intendant, que Mosa ne pouvait s'expliquer, confondait toutes ses pensées. Il eût voulu insister pour connaître sur quels motifs elle reposait, mais Nathan lui dit :

—Maître, le temps presse : pendant que nous nous arrêtons ici, peut-être le sang coule-t-il là-bas.

Le jeune homme s'élança sur son cheval ; son compagnon en fit autant, et les deux Israélites guidèrent leurs montures vers l'issue de la cour.

Judith et Hannah parurent en ce moment sous le péristyle ; Mosa leur adressa un geste d'adieu, auquel sa mère et sa sœur répondirent en lui recommandant instamment encore d'être sur ses gardes.

Quelques minutes plus tard, Mosa et Nathan galoppaient dans l'avenue de citronniers : Ils atteignirent bientôt la route de Modim, et se dirigèrent ventre à terre vers la ville.

(A continuer.)

## REVUE SCIENTIFIQUE.

### INFLUENCE DU SOL SUR LES PLANTES.

M. le docteur Moffat a publié récemment un mémoire dans lequel il démontre que le sol d'un pays exerce une influence remarquable sur les céréales produites, et, par suite sur les maladies auxquelles sont soumis les habitants. Le district où il exerce consiste géologiquement, partie en formations carbonifères et partie en grès rouge du système du Cheshire.— L'anémie, accompagnée de goître, et la consommation règnent avec intensité parmi les habitants des formations carbonifères, tandis qu'elles sont presque inconnues chez les cultivateurs des cantons du grès rouge. Comme l'anémie (1) est liée à une insuffisance d'oxyde de fer dans le sang, le docteur Moffat crut devoir examiner la composition du froment recueilli sur l'un et l'autre terrain. Les analyses ont fait voir que le froment venu dans les grès de Cheshire, Angleterre, donne la plus forte proportion de cendre, et contient plus d'acide phosphorique que celui des formations carbonifères : il renferme également plus d'oxyde de fer.—Le froment produit par le système carbonifère ne présente pas seul une infériorité dans les proportions de l'oxyde de fer et des phosphates ; mais le sang des animaux élevés dans ces cantons se trouve aussi dans la même condition, en sorte que les habitants ne reçoivent qu'une quantité de ces substances relativement beaucoup plus faible que ceux qui vivent sur les grès du Cheshire. M. Moffat a constaté que les moutons sont aussi sujets à l'anémie, et il attribue ce fait à ce que l'on mène paître ces moutons sur des collines de calcaire principalement, où le sol ne contient que fort peu de fer, ou même n'en contient pas du tout.

Il est à remarquer que les plus petites choses dans le régime alimentaire peuvent avoir les plus grandes conséquences. De même que pour les plantes, il suffit qu'il manque à la terre un aliment qui, de prime abord, peut paraître insignifiant pour occasionner le dépérissement, la maladie et la mort du végétal ; un élément qui manquera dans l'alimentation de l'homme, ou qui sera en quantité trop minime ou trop considérable, suffira pour troubler sa santé et produire la maladie.—La loi de la *restitution*, qui est venu jeter un si grand jour sur la culture, peut aussi nous guider dans l'alimentation de l'homme. Cette loi consiste à rendre au sol les principes qui lui sont ravis par les plantes. Appliquée à l'homme, elle consiste à rendre à l'organisation les principes éliminés par l'action de la vie.—Une personne bien portante jusqu'ici se sent devenir malade ; la vigueur disparaît de ses membres et les symptômes les plus inquiétants se manifestent.—D'où vient cet état ?—Souvent de peu de chose : un élément, un peu de fer, un peu de soufre, par exemple, manquent à son organisation ; son alimentation n'en contient pas en assez grande quantité,

---

(1) Appauvrissement du sang.

et cela suffit pour emmener le dépérissement : de même qu'un peu de soufre ou un peu d'azote qui manquent au sol suffit pour faire disparaître la grappe vermeille et pour amener la disette dans nos champs. Un engrais choisi et distribué avec intelligence ramènera l'abondance dans nos guérets, et un aliment convenable ranimera la vie dans nos membres. De même que les minéraux n'abandonnent pas entièrement leurs principes en se transformant en végétaux, les aliments dont se nourrissent l'homme et les animaux ne se dépouillent pas complètement de leurs propriétés ; une fois digérés et transformés en êtres vivants, ils communiquent au sang, aux humeurs, à la chair, aux os, les principes qu'ils possédaient dans leur état naturel.—On sait que la saveur dont jouit la chair des animaux varie selon l'espèce d'aliment dont ils se nourrissent : c'est ainsi que la chair du lapin sent le chou durant l'automne, et celle des grives le genièvre. Les animaux qui s'alimentent de feuilles d'aloès dans certaines contrées, en Afrique surtout, possèdent une amertume insupportable, même à l'homme tourmenté par une faim extrême. Le sang, les humeurs, les nerfs, la chair, les os influent à leur tour sur l'instinct des animaux et sur l'esprit de l'homme, et leur communiquent des tendances analogues aux principes de leurs éléments.—On voit qu'il y a des rapports, des liens intimes entre les terrains et les végétaux qu'ils produisent ; entre ces végétaux et les animaux qu'ils nourrissent ; entre les terrains, les végétaux, les animaux et l'homme qui y puise sa vie.

#### FOLIE ENGENDRÉE PAR LES EXCÈS ALCOOLIQUES.

M. Dumas, de l'Institut, a lu à la Société d'encouragement une lettre d'une haute importance de M. le docteur Sinclair, sur la folie engendrée par les boissons alcooliques ; elle indique des moyens très-pratiques de diminuer les besoins factices impérieux que se sont créés ceux qui se livrent aux funestes excès de la boisson, et qui les poussent sans cesse à s'y livrer de nouveau. Voici les conclusions de cette remarquable étude.

Pour combattre avec certitude la dipsomanie, c'est-à-dire la folie causée par l'ivrognerie, il faut employer trois sortes de traitements : 1o *Suppression de la sensation anormale de la soif* : le thé noir, un peu fort, est le seul remède connu, et il y a tout motif de penser que cette propriété explique comment son usage s'est popularisé en Angleterre et dans tous les pays du monde où la bière est la boisson habituelle, et comment il s'acclimate, si mal dans les pays consommateurs du vin, où rien n'en fait sentir la nécessité et où le chocolat et le café sont préférés : 2o *Suppression de la cause de cette sensation* : usage habituelle du raisin frais ou sec ; on en consomme des quantités prodigieuses en Angleterre ; 3o *Suppression des congestions* : usage momentané d'une eau minérale arsenicale.

Pour amener la prompte et décisive guérison de la folie causée par l'ivrognerie, il suffit d'obtenir de l'individu : 1o qu'il renonce à boire entre les repas toute espèce de liqueur alcoolisée ou vineuse quelconque ;

2o qu'il prenne du thé pour toute boisson à déjeuner ; 3o qu'il prenne dans la journée, s'il ne peut résister au sentiment de la soif, quelques gorgées de thé fort, sucré et froid ; le thé chaud provoquerait de la transpiration : 4o qu'au repas du soir il boive du vin trempé d'une eau minérale légèrement arsenicale ; 5o qu'il fasse entrer le raisin frais ou sec dans son régime habituel.—En quelques jours, tous les symptômes fâcheux se seront amendés ; en quelques semaines ils auront disparu. La force morale du malade assurera seule, il est vrai, la guérison définitive ; mais l'amélioration obtenue le rendra maître de lui-même ; il saura s'observer et peut-être se vaincre.

#### SEL DANS L'AGRICULTURE.

En général, on croit beaucoup à l'utilité du sel dans l'agriculture, ce n'est cependant qu'un préjugé. On en demeure convaincu après la lecture d'un long et remarquable mémoire communiqué à l'Académie des sciences par M. Péligot. Il faut renoncer aux exagérations dans lesquelles on est tombé sur l'utilité de cette substance. Pour l'utilité de la terre, dit-il, ces exagérations sont d'origine moderne, et en agriculture pas plus qu'en autre chose, il n'est bon de dédaigner les opinions des anciens : tous s'accordent à signaler les mauvais effets de cette substance. Sans remonter beaucoup au delà de l'ère chrétienne, Virgile, dans ses *Georgiques*, dit que " les moissons viennent mal dans les terres salées, qu'on ne peut même corriger leur mauvaise qualité par la culture ; la vigne et les arbres y dégénèrent également, etc." Il donne même le moyen un peu primitif, il est vrai, de faire l'essai des terres salées. Pline dit également qu'il rend la terre stérile ; il le recommande cependant pour le bétail. On pourrait citer de nombreuses opinions moins anciennes qui s'accordent avec ces dernières et qui devraient faire disparaître le préjugé dont nous parlons.

#### ENSEIGNEMENT MUSICAL :—LES JEUNES AVEUGLES.

Les sourds-muets, privés du sens musical, deviennent aisément des peintres de mérite. Ce qu'un sens perd dans nos facultés humaines, un autre le gagne. Voici de jeunes aveugles : des maîtres intelligents, amis et bienfaiteurs de l'humanité, sont parvenus à faire d'eux des virtuoses de la musique. Quelle consolation pour des esprits, privés de la vue physique, d'avoir part à l'un des plus purs, des plus doux, des plus poétiques charmes que le monde extérieur goûte souvent si peu ! Ce n'est pas avec distraction qu'ils entendraient une hymne d'Haydn ! Ils sentent la musique, ils la respirent avec leur âme : tel le rossignol à qui l'on crève les yeux ou que l'on tient emprisonné dans une cage obscure ! Mais ici il n'y a pas eu œuvre de cruauté de la part des hommes : l'homme, au contraire, bienfaisant et charitable, comme le fut l'abbé de l'Épée, doué d'une volonté puissante et d'une patience infatigable, entreprit de lutter avec la nature et de doter ces pauvres déshérités d'un art qui fut la consolation de leur vie, et où leur infirmité leur permit de trouver un gagne-pain. C'est un bienfait pour la civilisation que cette œuvre dont la première idée est due à un aveugle, M. Claude Montal, devenu lui-même un maître, et qu'a su encourager le directeur de l'institution, M. Dufau.

## MELANGES.

—La neuvaine à Sainte-Geneviève, patronne de Paris, qui avait commencée dans l'église de ce nom, le 2 janvier dernier, a été suivie chaque jour jusqu'au 11, par une foule prodigieuse d'environ vingt mille personnes.

—M. Jules Simon a parfois des accès de sincérité touchante :

Un visiteur lui parlait du dévouement qu'avait déployé un religieux sur les champs de bataille autour de Paris et dans les ambulances pendant les deux sièges.—Je connais la conduite de cet excellent homme tout comme vous, lui répondit M. Jules Simon ; mais s'il me fallait récompenser le clergé pour le zèle et l'héroïsme même qu'il a déployés, je devrais le décorer en masse.

—Mgr. Maret, doyen de la faculté de Théologie, a remis entre les mains de l'Archevêque la pièce suivante :

Les douloureux événements dont Paris a été le théâtre n'ayant pas permis à MM. les professeurs de la Faculté de Théologie de se réunir en séance générale depuis le concile, la Faculté a été convoquée le 27 décembre 1871 pour la rédaction de ses programmes et l'organisation des cours.

Il a été décidé que le premier acte de la Faculté, avant la reprise de ses travaux, serait de consigner dans le registre de ses délibérations l'adhésion de ses membres aux décrets du Concile du Vatican, et particulièrement à la Constitution *Pastor æternus*, relative à l'infaillibilité du Pontife romain.

La Faculté a prié Mgr. le doyen de vouloir bien donner à Mgr. l'Archevêque de Paris communication de cette partie de son procès verbal.

Pour extrait conforme. *Le doyen de la faculté de Théologie.*

Signé : † H. C., Evêque de Sûta.

---

### **Les prêtres sont-ils les ennemis des peuples ?**

Mgr. de Ségur a publié une brochure dont on lira avec plaisir les quelques lignes suivantes :

*N'écoutez donc pas les curés ; ce sont les ennemis du peuple.*

Les ennemis du peuple ? Oh l'impudent mensonge ! Les prêtres, loin d'être les ennemis du peuple, sont ses meilleurs amis, ses seuls vrais amis.

Les prêtres, ennemis du peuple ? Et en quoi donc ? Quel mal font-ils au peuple ?

Regardons-y de près. Prenons une école, la première venue ; sur cent enfants, quatre-vingt-dix au moins appartiennent à la classe ouvrière. Le

prêtre arrive. Que leur apprend-il ? A être bons, sages, obéissants ; à respecter et à aimer leurs parents ; à ne pas faire de mal ; à se préparer à être un jour des hommes de bien et de devoir. Sans le curé, combien d'enfants du peuple ne recevraient aucune éducation morale ! leurs parents, absorbés par le travail, peuvent à peine s'occuper de la vie matérielle de leur famille. Au catéchisme, au confessionnal, aux approches de la première communion, le prêtre et le prêtre seul, s'occupe de la conscience, du cœur de l'enfant du peuple.—Est-ce à cause de cela que le prêtre est l'ennemi du peuple ?

Et lorsque vos fils et vos filles arrivent à l'adolescence, quel est le rôle du prêtre vis-à-vis d'eux ? N'emploie-t-il pas toute son influence, en chaire, au confessionnal, partout, à les maintenir dans la bonne voie ? à leur conserver des mœurs pures, une vie et, par conséquent, une réputation honnête ? Quand les jeunes gens deviennent-ils des mauvais sujets, des fainéants, des piliers de cabaret ? N'est-ce pas lorsqu'ils abandonnent la religion, lorsqu'ils cessent d'écouter le prêtre ? Tant que votre fille a été bonne chrétienne, elle s'est bien conduite. Quand a-t-elle commencé à désoler sa mère, à déshonorer sa famille ? c'est quand elle a cessé de se confesser et d'écouter le prêtre. Si vous avez le bonheur de voir votre fils, votre fille se bien conduire à dix-huit, vingt, vingt-cinq ans, c'est, après Dieu, au prêtre que vous êtes redevable. Et le prêtre serait votre ennemi ?

Ce qui est vrai de la jeunesse, l'est de tous les âges. Quels sont les ouvriers les plus rangés, les plus sobres, les plus laborieux, les plus constamment estimables ? Dix-neuf fois sur vingt, pour ne pas dire vingt fois sur vingt, ce sont les ouvriers chrétiens qui écoutent encore leur curé, et qui n'ont pas oublié le chemin de l'église. C'est le curé, sachez-le bien, qui maintient la paix, l'honnêteté des bons rapports dans la plupart des familles ouvrières, dont il est ainsi l'insigne bienfaiteur.

Vous lui reprochez de se mêler, par la confession, des affaires de votre famille ? Il s'en mêle, il est vrai ; mais en quel sens ? N'est-ce pas uniquement pour recommander à votre femme, à vos enfants, et si vous y allez, à vous-même, d'être bon, patient, courageux au devoir ; d'aimer le bon Dieu, et de vous aimer les uns les autres ? Le bonheur habite la maison de l'ouvrier qui écoute le prêtre.—Est-ce là, je vous prie, être l'ennemi du peuple ?

Et quand vous êtes malade ? Qui vient à vous, pour vous consoler, pour vous aider à souffrir ? Le médecin ? oui, sans doute ; mais le médecin ne vient que pour le corps ; et puis, quel que soit son dévouement, il faut lui payer sa visite. Vos parents, vos amis ? oui encore ; mais c'est tout simple. Et si vous n'avez ni parents ni amis ? Qui viendra à vous ? Qui montera jusqu'à votre mansarde ? Qui vous apportera une douce parole, un bon et cordial sourire ? N'est-ce pas le prêtre et prêtre seul ? Il brave

tout, la fatigue, et le froid et le chaud, et la contagion, dont il est parfois victime ; et l'ingratitude, plus pénible encore que tout cela.

A la vie, à la mort, le prêtre est le père, l'ami, le consolateur, le soutien du malheureux : et l'on vient nous dire qu'il est " l'ennemi du peuple ! " Allons donc. Les gens qui vous le disent n'en croient pas le premier mot. Et vous, vous auriez la niaiserie de les croire ?

Et puis, réfléchissez donc : comment se pourrait-il que les prêtres fussent les ennemis du peuple ? La plupart de nos prêtres, neuf sur dix, ne sont-ils pas de simples enfants du peuple ? Leurs parents sont des ouvriers, d'humbles cultivateurs ; leurs frères, leurs sœurs, leurs amis gagnent leur vie à la sueur de leur front. Tous leurs souvenirs sont là ; leur cœur est là. A défaut d'autre chose, c'est d'instinct que le prêtre aimerait le peuple. Car enfin on n'est pas ennemi de soi-même.

C'est au milieu des enfants du peuple, des ouvriers, des pauvres, des gens simples que le prêtre se sent chez lui et dans son véritable élément. Auprès de ceux qui souffrent et qui travaillent, son ministère est si facile ! Une bonne parole, une poignée de main, une petite caresse à un enfant : et voilà souvent toute une famille gagnée au bon Dieu.

On crie parfois contre les prêtres parce qu'ils ont des égards pour les personnes riches. Mais, outre qu'il est tout naturel d'avoir des égards pour les personnes haut placées, et d'être poli pour tout le monde, les riches ne sont-ils pas, comme les autres, les paroissiens du curé ? S'ils sont bons et charitables, comme cela a lieu la plupart du temps, le curé trouve auprès d'eux les ressources qui lui manquent pour soutenir ses bonnes œuvres et surtout pour soulager les pauvres. Lorsqu'ils ne sont pas précisément ce qu'ils devraient être, d'abord le curé n'y va guère ; puis quand il y va, c'est afin d'essayer de leur faire un peu de bien, en se montrant bon et affable. Quel mal y a-t-il en tout cela ? Ceux qui y trouvent à redire sont des esprits chagrins et envieux, ou bien des imbéciles qui répètent les sottes criaileries des impies.

Donc, et quoi qu'on en dise dans les cabarets et dans les ateliers, le prêtre n'est pas l'ennemi du peuple ; il est son ami, son véritable ami ; toute sa vie se résume en un mot : dévouement au peuple. Et ceux qui disent le contraire sont des menteurs.

*Ce que prêchent les prêtres c'était bon autrefois, mais maintenant c'est autre chose. On ne croit plus à tout cela.*

Et moins on y croit, plus cela va mal.

Si ce que prêchent les prêtres est la vérité, pourquoi ne pas les croire aujourd'hui, tout autant qu'autrefois ? Or les prêtres ne sont au milieu des hommes que les envoyés de Dieu ; Ils sont les dépositaires de ces grandes vérités qui ne sauvent pas moins les peuples que les individus : et c'est à eux que Jésus-Christ, Dieu fait homme, a dit en la personne de ses

Apôtres: " De même que mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. Allez donc, enseignez tous les peuples ; apprenez-leur à observer mes lois. Prêchez la nouvelle du salut à toute créature ; celui qui croira sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné. Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise. Et moi-même je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. "

Voilà à quel titre, voilà avec quelle autorité divine le prêtre catholique se présente aux hommes. Son enseignement, c'est l'enseignement de Jésus-Christ lui-même ; c'est l'enseignement salutaire de Dieu ; c'est la vérité.

Malheur à qui n'écoute point le prêtre ! D'après la parole même du fils de Dieu, " il est condamné. "

Malheur au peuple, malheur au pays qui n'écoute plus de prêtre ! il se perd, s'il n'est pas déjà perdu.

Les gens qui vous disent de ne pas croire à la parole du prêtre sont, qu'ils le veulent ou qu'ils ne le veulent pas, vos ennemis les plus perfides ; et les journaux, les révolutionnaires qui répètent ce blasphème sur tous les tons, sont des malfaiteurs, des malfaiteurs publics, plus coupables cent fois que les misérables qui peuplent nos prisons.

Pourquoi les écoutez-vous ?

Aujourd'hui comme autrefois, aujourd'hui plus encore s'ils se peut qu'autrefois, ouvrons nos cœurs à des vérités qui seules peuvent nous rendre la paix et le bonheur. Dans tous les temps on a eu besoin de ces vérités là ; mais après un siècle d'erreurs et de révolutions on en a un besoin plus pressant que jamais.

La France est sur le bord de l'abîme : la Religion seule peut la sauver ; et la Religion, qu'est-ce, sinon ce qu'enseigne, ce qu'apporte le prêtre, de la part de Dieu ?

*Les prêtres sont des fainéants qui s'engraissent de la sueur du peuple.*

Vous croyez que les prêtres sont des fainéants, parce qu'ils ne travaillent pas de leurs mains comme les ouvriers. A ce compte-là, tous nos magistrats, nos notaires, nos hommes de loi, nos juges, nos professeurs, nos savants, nos médecins, nos administrateurs, nos officiers, etc., ne seraient donc que des fainéants ! A qui fera-t-on croire une pareille sottise.

Le travail du prêtre est le plus important et le plus utile de tous. Il a pour objet la moralisation publique, le service de Dieu, l'enseignement de ce qu'il importe le plus de savoir ici-bas, la véritable éducation de la jeunesse, l'assistance des malheureux, des malades et des mourants.

Est-ce que vous croyez par hasard que votre curé ne fait rien quand il prie pour son peuple, et par conséquent pour vous ? quand il fait le catéchisme à votre enfant ? quand il passe de longues heures à confesser, à consoler, à relever les âmes ? quand il prépare laborieusement chez lui les instructions qu'il doit donner à ses paroissiens ?

Vous le voyez quelquefois se promener, aller voir un ami, un confrère; n'en faites-vous pas autant, vous qui criez contre les prêtres ? Etes-vous pour cela un fainéant ? Comme vous, moins que vous, votre curé reçoit de temps en temps, et donne à dîner : Quel mal y a-t-il à cela ? N'a-t-il pas cent fois le droit de se délasser honnêtement avec ses confrères ? Voudriez-vous qu'il se claque-murât dans son presbytère, comme dans une prison cellulaire ? Ce que l'on se garde bien de dire, c'est que le plus souvent, nos pauvres curés vivent plus maigrement que les trois-quarts des ouvriers.

Je le sais ; de même que, parmi les ouvriers, il y a des travailleurs plus ou moins laborieux ; de même aussi, parmi les prêtres, il y en a qui sont plus ou moins appliqués au grand travail de leur ministère. Mais cela fait-il que "les prêtres" soient des fainéants ? Il y en a, et beaucoup, qui s'épuisent de travail. Du matin au soir,—j'ajouterais presque du soir au matin,—c'est un travail incessant, un travail tel, que j'en ai connu plusieurs qui en sont morts, admirés et pleurés de tous.

Si votre pays est si misérable, si indifférent, que votre pauvre curé, tout découragé, en est réduit comme à l'impuissance de rien faire, est-ce sa faute, dites-moi, ou bien la vôtre ? Là où il n'y a plus de terre végétale, comment voulez-vous qu'on s'éreinte à labourer ? Vous repoussez votre curé ; vous empêchez votre femme et vos enfants de recourir à son ministère ; vous et vos pareils vous le paralysez, vous l'empêchez de rien faire : et puis vous dites qu'il ne fait rien !

Ah ! sachez-le bien : le prêtre est le grand travailleur du bon Dieu. Sa vie est la plus utile de toutes. Sans lui nous retomberions, en moins d'un demi siècle, dans la barbarie.

"Il s'engraisse de la sueur du peuple," ajoutent emphatiquement nos illustres démocrates. Hélas ! pauvres prêtres, qui passent leur temps à secourir les malheureux, quelquefois même en prenant sur leur nécessaire.

"Mais, puisqu'ils nous prennent notre argent ?"—Si, pour certaines fonctions de leur ministère, ils reçoivent quelque argent, c'est qu'ils ne peuvent, pas plus que les autres hommes, vivre de l'air du temps. N'est-il pas trois fois juste que ceux qui renoncent à tout pour se dévouer au service de Dieu et au salut de leurs frères, n'en soient pas réduits à mourir de faim ? Faut-il pour cela les accuser de s'engraisser des sucurs du peuple ?

Je plains les gens qui sont capables de parler ainsi du prêtre : ils n'ont ni foi, ni cœur, ni bon sens. La plupart du temps, ce sont des ivrognes de profession, des "fainéants" de première qualité. Ils crient contre les prêtres, parce qu'ils ont un reste de foi, et qu'ils ont peur des jugements de Dieu. Voilà tout.

Ce sont eux qui s'engraissent aux dépens du peuple : car ils ne vivent que de ses vices et de ses passions.

*Nos curés nous parlent toujours du Pape, nous demandent de l'argent pour le Pape. Pourquoi le Pape ne se tire-t-il pas d'affaire tout seul ?*

Nos curés nous parlent souvent du Pape ? Eh ! les révolutionnaires en parlent bien plus encore, et ce sont eux qui ont commencé.

Depuis dix ou douze ans, ils ont attaqué, ils ne cessent d'attaquer le Pape ; et vous voudriez que nos prêtres ne songeassent pas à le défendre ? ils conspirent pour enlever au Pape, non seulement son honneur, mais encore sa liberté ; et vous voudriez que nos prêtres restassent les bras croisés ?

Si l'on insultait à tout propos votre père, vous tairiez-vous ? Si on voulait le chasser de chez lui, si on voulait lui voler cette maison paternelle qui est votre propriété autant que la sienne, ne viendriez-vous pas à son secours ? Et si l'on vous disait de le laisser se tirer d'affaire tout seul, que diriez-vous ?

Or le Pape, Vicaire de Jésus-Christ et Chef spirituel des chrétiens, est le père de nos âmes. C'est pour cela que nous l'aimons et que nous le défendons. Nos curés ne font que leur devoir en nous exhortant sans cesse à aimer le Pape, à défendre la cause du Pape, à demeurer fidèle au Pape.

S'ils nous demandent de l'argent pour le Pape, c'est que, pour se défendre contre la Révolution, il a besoin d'argent. S'ils nous en demandent beaucoup, c'est que le pauvre Pape a besoin de beaucoup d'argent dans cette lutte terrible.

Pourquoi vous en prendre à votre curé ? C'est aux révolutionnaires, c'est aux ennemis de l'Eglise et à eux seuls qu'il faut vous en prendre. Avant qu'ils n'eussent commencé à dépouiller le Saint Siège, qui donc pensait à quêter pour le Pape ?

Il n'y a guère que dix ou douze ans que nos prêtres nous demandent ainsi de l'argent pour le Pape. C'est depuis la guerre d'Italie. Victor-Emmanuel, Cavour, etc., se sont faits contre le Pape les agents de la Révolution ; à force de mensonges, d'hypocrisie, d'impudence, ils sont parvenus à le dépouiller peu-à-peu de ce modeste pouvoir temporel, qui ne faisait du mal à personne et qui suffisait largement à protéger la liberté spirituelle du Chef de l'Eglise. Le Pape a eu besoin de secours ; et nos prêtres, dignes capitaines de la grande armée catholique, nous ont appelés à défendre notre chef, notre père et par des prières et des offrandes. Quoi de plus simple ?

Et puis, faites-y donc attention ; la cause du Pape, c'est la vôtre. Qu'est-ce qui est ici en question ? N'est-ce pas le droit de propriété ? Les possessions qu'on a volées au Pape lui appartiennent au même titre que votre maison, votre champ, vos meubles vous appartiennent à vous-même ? Si vous laissez tranquillement violer le droit du Pape, la Révolution socialiste en arrivera bientôt à violer le vôtre.

Done, en dehors même de la foi, vous êtes, nous sommes tous indirecte-

ment intéressés à la cause du Pape, au triomphe du bon droit. Si pour cela il faut de l'argent, donnons de l'argent. La chose en vaut bien la peine.

Comme catholiques, vous y êtes encore intéressés. Ce n'est pas pour lui, c'est pour vous, c'est pour nous tous, catholiques, que le Pape tient à ses possessions temporelles, qui seules lui donnent le moyen de gouverner l'Eglise. Comme tout gouvernement, le gouvernement de l'Eglise ne peut fonctionner sans argent. Tant que les Italiens n'auront pas restitué au Saint-Siège les possessions dont ils l'ont dépouillé, il ne faudra pas s'étonner si nos prêtres nous engagent souvent encore à donner au Pape de quoi gouverner l'Eglise. C'est une dure nécessité si vous voulez ; mais les révolutionnaires en sont seuls responsables.

Ajoutons que personne ne vous force à donner. Ceux qui donnent aux quêtes pour le Pape, donnent parce qu'ils ont de la foi, parce qu'ils ont du cœur, parce qu'ils ont du bon sens. Ce ne sont pas ceux qui donnent qui crient ; et ce ne sont pas non plus ceux qui crient qui donnent. Libre à vous de crier, pour nous, nous aimons mieux donner.

---

### UN MOT DE PIE IX.

*Le Freeman Journal*, de New-York, rapporte la charmante anecdote qui suit :

Au nombre des évêques tout récemment nommés par le Saint-Père se trouvait un humble et saint religieux vivant loin de tout bruit, dans un pauvre monastère de Hongrie. Ayant reçu les Bulles, qui le nommait évêque, il tomba dans la plus profonde affliction. Il s'était retiré dans un cloître pour ne plus jamais revoir le monde, et voilà que le Pape l'appelait à se jeter encore dans la tourmente ! Il fit, dans son chagrin, une neuvaine à la Très-Sainte Vierge, pour lui demander de le délivrer de ce fardeau et de ces dangers. Puis, écrivant à Rome, il donna dans sa lettre les diverses raisons pour lesquelles il croyait devoir décliner l'honneur qu'on lui offrait et y renvoya ses Bulles avec le mot " noluit."

Cependant, le Saint-Siège ne voulant point accepter son refus, le bon religieux prit parti d'aller lui-même personnellement supplier le Pape de ne le point faire évêque. Il épuisait toutes ses ressources en prières et en larmes, mais le Saint Père tenait ferme. Finalement, le religieux hasarda la raison que depuis un certain temps il avait une très-mauvaise mémoire !

—C'est malheureux, dit le Saint Père ; car, à moins qu'elle ne s'améliore, on ne pourra pas dire de vous, après la mort : Monseigneur un tel d'heureuse mémoire ! cela cependant ne sera pas pour vous une grande perte.

Voyant que rien ne pouvait consoler l'affliction de son visiteur, Pie IX

reprit : " Je fus moi-même pendant un certain temps menacé de perdre ma mémoire. Mais j'ai trouvé à cette faiblesse un remède, je l'ai employé et m'en suis parfaitement trouvé ; le voici : j'ai dit chaque jour un *de profundis* à l'intention des âmes du purgatoire, afin d'obtenir la grâce de conserver cette faculté. Je vous communique la recette en vous conseillant d'en user ; et maintenant rendez-vous au désir de celui qui vous accorde à vous et aux fidèles de votre diocèse la bénédiction du ciel."

C'est une chose toute nouvelle que ce qu'a dit ici le Saint Père. De toutes les facultés de son puissant esprit, aucune n'est plus généralement admirée que sa prodigieuse mémoire. On dirait que Pie IX n'oublie plus ce qu'il a une fois entendu. Le Saint Père, ajoute le *Moniteur Canadien*, n'aura pas, nous l'espérons, d'objection qu'on l'on donne à sa recette toute la publicité possible.

\*  
\* \*

Le Comité de secours de Chicago vient de publier un long rapport sur la distribution des secours aux incendiés.

Il a été érigé 5,497 maisons, qui abritent plus de 20,000 personnes. On a distribué 10,737 matelas—25,339 couvertures—4,653 tonnes de charbon—4,459 poêles—160,000 vêtements d'hommes, de femmes et d'enfants—et 22,000 paires de souliers. Le nombre de familles secourues a été de 13,478, ce qui représente 80 à 90 mille personnes. Parmi elles se trouvent 485 familles françaises, 30 famille suisses, 23 familles belges et 94 familles canadiennes.

\*  
\* \*

M. Gauthier, consul général de France en Canada, doit quitter Québec dans le courant d'avril pour retourner dans son pays. Pour des raisons particulières, M. Gauthier avait demandé son rappel au gouvernement français, il y a quelques mois. Le départ de l'aimable Consul sera vivement regretté de la population de Québec. On dit qu'il sera remplacé par M. Chevalier, ancien Consul de France à Genève.

\*  
\* \*

Le comte de Chambord vient de lancer un manifeste au peuple français, dans lequel il dit : " Je n'ai jamais renoncé aux principes monarchiques que j'ai conservés intacts pendant quarante ans, et qui sont la dernière espérance de la grandeur et de la liberté de la France. Le Césarisme et l'Anarchie menacent la France parce qu'ils recherchent son salut dans les questions personnelles et non dans les principes. J'arborerai toujours le drapeau de la France et j'aiderai à rétablir l'ancien prestige de ses armées. Le temps passe et un grand besoin de réorganisation se fait sentir. Le bonheur de la France est ma seule ambition, et je ne consentirai jamais à devenir révolutionnaire, puisque je suis le roi légitime. "

**PORTRAIT DU ZOUAVE PONTIFICAL.**

Il s'est donné, sans crainte, à toute noble cause,  
 A ces droits sur lesquels le monde entier repose ;  
 Non, ne l'accusez point de désertir son rang,  
 De n'avoir qu'un drapeau, de n'avoir qu'un courage,  
 Est-ce en vain que la France, à l'heure du naufrage,  
 Lui demanda son sang ?

Dites, sont-ils Français, hordes de l'Allemagne,  
 Ces chers calomniés de la sainte Bretagne,  
 Dites, quand s'élançaient les preux de Mentana,  
 Dites, quand ils croisaient leurs fières baïonnettes ;  
 N'avez-vous point revu dans ses jeunes athlètes,  
 Les Français d'Iéna !

Vous souvient-il quels coups frappait leur héroïsme,  
 Docile aux saints transports de leur patriotisme,  
 Et quel souffle d'effroi glaçait vos bataillons,  
 Et comme de leurs yeux s'élançaient l'épouvante,  
 Et comme vous cachiez votre valeur prudente,  
 A l'abri des canons ?

Le nôtre était debout sous l'éclair de la foudre,  
 Levant avec fierté son front noirci de poudre ;  
 Il semblait dire au plomb : frappe, je suis ici.  
 Quels élans dans ce cœur, quelle sublime rage,  
 Et quel regard de flamme et quel noble visage,  
 Sous ce mâle képi.

Mais alors il tomba le noble patriote ;  
 Alors s'enveloppant de sa froide capote,  
 Il s'étend résigné sur ce champ de la mort.  
 Sa lèvre souriante exhale une prière,  
 Puis martyr du devoir, sur son lit de poussière,  
 Le zouave s'endort.

Sa devise c'était : Religion, Patrie !  
 Ces deux mots comme un phare illuminent sa vie.  
 Soldat de Mentana, c'est son Dieu qu'il défend ;  
 Il défend à Patay, le sol qui le vit naître,  
 Et notre France a vu Du Guesclin reparaître,  
 Sous les traits d'un enfant.

Eclate maintenant lâche folliculaire,  
 Bave, reptile impur sur sa sainte poussière,  
 Rampe pour le flétrir jusqu'au champ des combats ;  
 Attaque sa mémoire à coups de calomnies,  
 Hausse-toi jusqu'à lui du fond de tes orgies.  
 Il ne répondra pas.

### Étrennes aux Orphelins.

---

Mère, que de joujoux ! vois : deux polichinelles,  
 Des soldats, un cheval, un fusil, un tambour,  
 Non, je n'ai jamais eu tant de choses si belles :  
 Pour les voir, il faut tout un jour.  
 Quel bonheur d'être enfant pour avoir des étrennes !

—Oui, pour toi, mon chéri ; mais au petit voisin  
 Personne n'a donné les siennes ;  
 Le pauvre enfant est orphelin :  
 A ses plaisirs nul ici-bas ne pense ;  
 On croit faire beaucoup pour cette belle enfance  
 En lui donnant et le lit et le pain.

—Quoi ! mère, jamais rien de ces choses charmantes  
 Qui, dans ces jours, me rendent si joyeux ?  
 Il n'a donc pas de bonnes tantes,  
 Une mère, un parrain ?—Non, sa mère est aux cieux,  
 Et son père est parti pour un bien long voyage.  
 Oh ! c'est triste cela, mon Paul, car à votre âge  
 On a besoin d'amour et de soins délicats !

—Oh ! oui, ma mère, et toi toujours si bonne,  
 Auprès de moi tu ne te lasses pas.  
 Permets donc aussi que je donne,  
 Puisqu'on m'a fait si riche. Il doit bien s'affliger  
 De n'avoir rien reçu, rien reçu de personne !  
 Mère, avec lui laisse-moi partager.

—Puis-je te refuser ? tu me combles de joie ;  
 Pense toujours ainsi, tu feras mon bonheur.  
 Mais près d'un malheureux quand le bon Dieu t'envoie,  
 Il faut aussi, mon Paul, porter ton cœur.

C'est peu de partager ; une douce parole  
 Fait souvent plus de bien que l'or ;  
 D'un froid bienfait le souvenir s'envole,  
 Un mot de cœur reste comme un trésor.

—Mère je te comprends ; tu sais si bien le dire,  
 Ces mots qui font du bien ! je les répèterai ;  
 Et puis, pour le faire sourire,  
 Mère, aussi je l'embrasserai.

---

*Aux Mères chrétiennes.*

Si vous ajoutez à ces vers le développement que vous fournira votre cœur, ô mères chrétiennes ! tous ces mots arriveront à l'âme de cet ange terrestre que Dieu a fait votre fils ou votre fille ; et vous verrez ses petites mains s'étendre vers les joujoux pour les mettre à vos pieds, tandis que ses lèvres roses vous diront : Maman, prends-les pour les orphelins !

Oh ! si cet enfant vous dit cela, donnez-lui le meilleur de vos baisers, et que votre âme s'épanouisse ! Votre enfant a un bon cœur, et avec un bon cœur dans la poitrine de son enfant, une mère n'a pas à désespérer pour l'avenir. Cette vie, qui est la moitié de votre vie, ô mères ! et même presque toute votre vie ; cette vie aura peut-être des orages, car elle aura des passions ; mais vous aurez préparé vous-mêmes les éléments de l'apaisement et du calme, car vous y aurez déposé la semence bénie de la charité. Là où la charité pousse, la foi ne tarde pas à reverdir. Ce sont des fleurs jumelles qui, nées du même germe, finissent par s'ouvrir sur la même tige en compagnie de l'espérance. Or, le germe qui produit ces trois fleurs dont la religion n'est que l'entier épanouissement, ce germe c'est Dieu.

A l'œuvre donc, femmes qui aimez vos enfants avec l'intelligence de la chrétienne ; à l'œuvre, pour leur donner cette charité qui a préparé tant de retours inespérés vers des Moniques désolées pleurant leur Augustin ; à l'œuvre, pour leur apprendre de bonne heure à tressaillir devant une infortune ! Vous y gagnerez pour vous des cœurs plus dévoués.

## NOTICE SUR M. L'ABBE FAILLON,

PRETRE DE ST. SULPICE (Suite).

### CHAPITRE VI.

*M. FAILLON Directeur au Séminaire de Paris.—Ses fonctions.—Ses nouveaux travaux.*

Ce fut lors de la rentrée des Séminaires en 1829, que M. Faillon fut appelé à la maison de Paris, pour y remplir des fonctions importantes.

En songeant à l'esprit de foi qui l'animait, on comprendra sans peine les vifs regrets qu'il dût éprouver en quittant le Séminaire de Lyon. C'était là, en effet, qu'il avait accompli ses premiers travaux, et commencé ce saint ministère, objet de toutes ses affections. Il était entré dans cette maison en se donnant tout entier à elle, comme s'il eût dû n'en jamais sortir : il s'était appliqué à ses fonctions, avec un tel zèle qu'il s'y était dépensé tout entier et y avait mis tout son cœur ; car il ne voyait rien au dessus d'un tel ministère. D'ailleurs, il trouvait là bien des consolations.

Il était dans une contrée qui donnait l'exemple à la France, par la vivacité de sa foi, la profondeur de ses convictions religieuses, par son dévouement à tant de bonnes œuvres au dedans, au dehors, et jusqu'aux extrémités du monde. Entouré chaque année d'une réunion nombreuse de jeunes lévites dévoués à la piété et aux études, il avait vu surgir de leurs rangs une foule de ces vocations de choix, aussi généreuses que distinguées : une multitude de prêtres ; beaucoup de prélats éminents ; quantité de missionnaires dévoués jusqu'à l'héroïsme (1) et dont plusieurs allaient bientôt être honorés de la couronne du martyr. Enfin, on sait qu'entre les meilleures villes de France, rien ne surpassait, dans l'esprit de M. Faillon, l'estime qu'il avait pour Lyon, cette antique église des Gaules, la ville des Pothin et des Irénée, (2) la ville des martyrs, la ville aussi des aumônes ; et dans ces derniers temps, le berceau et le foyer de la grande œuvre de la *Propagation de la Foi*.

A tous ces motifs de regret venaient s'ajouter pour M. Faillon, la nécessité d'entreprendre des études qu'il avait commencées sur les Origines de

---

(1) Le Diocèse de Lyon, vers les années où M. Faillon a exercé son ministère, a fourni nombre de prélats éminents : Mgr. Odin, Archevêque de la Nouvelle Orléans ; Mgr. Loras, Evêque de Dubuc ; Mgr. Dufêtre, Evêque de Nevers, et parmi les élèves même de M. Faillon, NN. SS. Pompalier, Bataillon, Retord, Viard, Evêques des Missions ; Mgr. Pavie, Lyonnet, Cœur, etc.

(2) Le Grand Séminaire de Lyon est sous le vocable de St. Irénée.

cette grande église du Lyonnais que jamais il n'oublia, tandis que, d'autre part il nourrissait un sentiment égal de reconnaissance et de piété pour le Sanctuaire de Notre-Dame de Fourvières, où il avait été si souvent offrir ses premiers travaux, et demander la bénédiction de la Reine du ciel. On peut donc bien conjecturer l'attachement profond de M. Faillon pour le séjour du Séminaire de Lyon.

Toutefois, s'élevant au-dessus de toutes ces considérations ou motifs personnels de regret, sur l'appel de ses Supérieurs, il s'arracha promptement à un lieu si cher, et se hâta d'arriver à Paris. Aussitôt qu'il y fut rendu, on lui fit entendre que l'objet particulier des études qu'il avait cultivées jusque là avec tant d'application, et son amour pour les antiquités ecclésiastiques avaient fait penser à lui pour le cours de *Patrologie*, qui a pour objet de faire connaître les Œuvres des Pères de l'Eglise, source à jamais inépuisable de toute instruction chrétienne, et de théologie *positive*.

M. Faillon entreprit cette tâche avec zèle, mais sans se dissimuler les difficultés qu'il devait y trouver ; il avait une si haute idée de l'étendue et de la sublimité de ces grandes doctrines, qu'il ne se croyait pas encore suffisamment préparé à les exposer. Enfin, comme cet enseignement était nouveau pour lui, il fallait qu'il se traçât lui-même le chemin à parcourir, qu'il se fixât les limites qu'il devait s'imposer dans une étude si vaste ; et afin de donner à cet enseignement un but tout-à-fait pratique et positif, il se détermina à exposer les doctrines des Pères en les rattachant à une explication suivie de la Sainte Ecriture. Il commença donc par l'exposition des *six jours* de la Création, d'après les interprétations, les commentaires et les réflexions des Pères.

Le succès dépassa ses espérances, et dès les premières conférences l'intérêt et l'admiration des élèves furent portés au plus haut degré. On peut juger de l'encouragement qu'il trouva dans ces heureuses dispositions, en se voyant ainsi secondé dans l'amour qu'il avait pour l'érudition chrétienne, tandis que sa position à Paris, le mettait à même de recourir facilement aux sources et aux origines de la science, dans un centre où sont réunis tant de trésors.

Il venait à peine d'entreprendre ces travaux lorsque, en juillet 1830, éclata tout-à-coup une révolution qui allait mettre les intérêts religieux dans le plus grand péril. A un gouvernement dévoué à l'Eglise en succédait un autre, élu et organe d'un parti manifestement hostile à la religion. A ce terrible bouleversement le clergé de France tout entier fut alarmé ; cependant, malgré ses motifs de crainte, il se confia avec courage à la protection divine et se résolut immédiatement à redoubler d'effort pour conserver et sauver dans les âmes la foi si menacée dans de telles circonstances. Les résultats justifiaient cette généreuse confiance.

L'œuvre de la Restauration, au point de vue moral et religieux, et mal-

gré le triomphe de ses ennemis, avait été d'une telle importance qu'elle lui survécut et que, même sous le gouvernement qui la suivit, elle porta de nouveaux fruits. C'est ce que nous pouvons reconnaître, en considérant ici le bien qui avait été accompli par ce pouvoir si sévèrement jugé par ses adversaires, et en appréciant les heureux résultats dont il avait été la source et l'origine.

La Restauration, au milieu des plus grands obstacles, avait toujours combattu pour la cause de la vérité et de la justice ; et ce n'avait point été en vain. Il est vrai que, comme gouvernement, elle s'était vu renversée par des ennemis implacables, mais il faut reconnaître que le bien qu'elle avait fait était loin d'être étouffé, et que ses efforts avaient porté plus de fruits que ses adversaires, ni même ses propres partisans ne le pensaient.

A leur retour sur le trône de France, les princes de la maison de Bourbon avaient trouvé une population trop généralement prévenue et qui, tout en désavouant les crimes de la première révolution, tenait à des principes qui avaient déjà engendré les plus grands malheurs.

Ces princes avaient dû accepter le pouvoir à des conditions onéreuses : la Représentation Nationale, la liberté de la Presse, l'Université, enfin tant d'institutions nouvelles qui, avec une magistrature et une bourgeoisie animées en grande partie par l'esprit philosophique, rendaient si difficile l'œuvre des soutiens du trône.

Aussi avaient-ils vu leurs efforts combattus avec d'autant plus de violence que tout ce qu'ils cherchaient à faire pour le bien était suspect, comme pouvant contribuer à l'avantage d'une réorganisation dont on ne voulait plus.

La Représentation Nationale amenait périodiquement leurs ennemis au pouvoir ; la liberté de la presse favorisait l'impression des ouvrages les plus impies et les plus immoraux du siècle précédent. (1)

Les hommes mal intentionnés trouvaient dans les publications philosophiques, un aliment à leurs préjugés et un thème tout fait pour leurs déclamations contre la société et l'ordre établi.

Ceux à qui les spéculations philosophiques étaient moins accessibles rencontraient dans une littérature licencieuse un aliment à leurs dispositions mauvaises, tandis que tous les jours de nouvelles œuvres, tant dans le roman qu'au théâtre, et jusque dans la chanson, augmentaient le foyer du mal et en propageaient les ravages.

Enfin, que dire de l'état moral de ces jeunes générations que leur éducation reçue dans les Lycées, ou Universités ouvertes aux plus mauvaises doctrines, avaient déjà prédisposées à tant de mortelles influences.

---

(1) Dans les quinze années de la Restauration, les œuvres de Voltaire et de J. J. Rousseau, en particulier, furent éditées à près de 100,000 exemplaires.

Toutefois, quelles que fussent alors et la grandeur du mal et la difficulté de la lutte, on ne peut s'empêcher de reconnaître aujourd'hui le bien produit et accompli dans ces années si laborieuses et si difficiles.

Nous savons que dans ces derniers temps, plusieurs partisans de la vérité et de la liberté religieuses ont jugé cette époque avec une certaine sévérité, ayant trouvé que l'administration n'avait pas eu une assez grande énergie contre l'Université, et peut-être aussi contre ces vieilles doctrines parlementaires aujourd'hui jugées. Mais l'on n'a pas à condamner un ensemble de mesures, sur quelques détails ou quelques concessions fâcheuses arrachées dans la violence de la lutte : il faut être assez juste pour considérer la portée des efforts, leur continuité, et enfin leurs incontestables résultats.

La grande gloire de la Restauration, c'est d'avoir pris pour but de ses efforts, les idées des plus sains et plus grands penseurs de l'époque, les DeMaistre, les DeBonald, les Ballanche, les Châteaubriand ; et son mérite est non-seulement d'avoir compris ces idées, mais d'avoir voulu les mettre en pratique et les faire prévaloir.

Elle avait choisi pour ses représentants au dedans et au dehors, des hommes d'Etat d'un talent incontestable qui avaient adopté ces principes, et qui, par leur mérite, leur élévation d'esprit, et leur intégrité, étaient des modèles dans toute l'Europe. Elle ne réussit pas dans tous ses efforts, mais il est constant qu'elle exerça une influence notable sur son époque en lui faisant accepter ce qu'il y avait de plus pur dans ces doctrines et de plus élevé dans ces idées. Elle avait inauguré une politique grande, bien intentionnée, dont l'effet se fit ressentir partout, et fut une gloire pour le monde civilisé.

Les représentants les plus indépendants de la philosophie moderne s'étaient inspirés eux-mêmes, à leur insçu, de ces grandes pensées. Adoptant le spiritualisme le plus déclaré, ils avaient combattu la vieille philosophie matérialiste, par une critique vigoureuse et une analyse profonde, ils avaient mis en pièces le sensualisme et le scepticisme du siècle précédent.

De plus elle avait su rallier à elle de jeunes littérateurs et de jeunes poètes, qui avaient débuté avec autant de gloire que les plus grands génies des meilleurs temps qui, par leurs idées nouvelles, avaient toutes les sympathies de la jeunesse, enfin pour l'honneur desquels, autant que pour la cause du bien, on ne saura jamais assez regretter qu'ils eussent perdu dans ce bouleversement l'appui et la direction d'un gouvernement à hautes inspirations ; car à quel rang élevé et digne ne seraient-ils pas arrivés ces génies si richement doués, s'ils avaient toujours été entraînés à maintenir dans leurs écrits cette alliance sublime qu'ils avaient établie entre le vrai et le beau ?

Au reste cette époque n'avait pas été favorisée seulement dans les lettres, elle l'avait été également dans le monde des arts, lesquels y eurent, de leur côté, de tels représentants qu'on n'en avait pas vu de plus grands depuis des siècles, et que ces génies contemporains sont aujourd'hui reconnus comparables aux premiers génies artistiques du siècle de Louis XIV.

En même temps qu'une vie si active régnait dans les hautes régions, on n'avait pas non plus négligé, les intérêts des masses. Aux propagateurs de l'impiété, on avait opposé dans les *Missionnaires de France*, une milice distinguée, infatigable, recrutée parmi les meilleurs esprits, ayant le privilège de ravir, captiver et entraîner les foules même dans les contrées les plus voisines de la capitale ou les plus affectées par l'invasion des mauvaises doctrines.

Le peuple secouru dans ses besoins religieux, ne l'avait pas été moins dans ses autres misères ; on sait avec quel dévouement il y avait été subvenu, par l'extension des œuvres des Sœurs de charité ou de Saint-Vincent de Paul, aussi bien que par celles des Frères des écoles chrétiennes, se multipliant et se sacrifiant pour l'éducation de la jeunesse dans toute l'étendue de la France, avec un zèle et un succès merveilleux.

Enfin, on n'avait pas fermé les yeux sur les dangers de l'Université. On n'avait pas voulu diminuer l'importance de cette Institution par crainte de ralentir la marche de l'éducation autant que par délicatesse vis-à-vis de positions acquises, et respectables sous bien des rapports ; mais on avait cherché à y introduire une direction salutaire, en plaçant un certain nombre de membres éminents du clergé, dans l'administration spirituelle et intellectuelle de ce corps, tandis qu'on avait mis à la tête un Prélat distingué, ayant pour lui l'admiration de la jeunesse, qu'il avait longtemps captivée par ses célèbres Conférences, Mgr. de Frayssinous, évêque d'Hermopolis.

Si des mesures si sages et si modérées, n'avaient pu réussir à tout guérir, il ne faut s'en prendre qu'à la grandeur d'un mal qu'on ne pouvait croire, au premier abord, aussi irrémédiable qu'il l'était réellement.

Ainsi donc, en se reportant à cette époque, on voit qu'elle ne fut pas sans gloire, et si on y remarque certains défauts, en énumérant tous ses actes, on ne peut s'empêcher de la louer, surtout on la comparant à ce qui avait précédé et à ce qui suivit.

Du reste, lorsqu'on examine ces temps d'épreuves, et les désastres du premier Empire, ce qui ne peut manquer de frapper, c'est la promptitude et l'énergie avec lesquelles le génie de la France répara les malheurs de la patrie et sut se relever du milieu de tant de ruines.

La nation avait été épuisée par des luttes sans fin : réduite et écrasée par une coalition universelle, sans alliés, sans soutien contre les grandes puissances de l'Europe réunies contre elle, elle ne perdit pas courage ; elle n'envisagea ses malheurs que pour les surmonter, et se voyant dépouillée de toute suprématie politique, elle se tourna aussitôt avec une ardeur indi-

cible et cet emportement qui la caractérise, vers un domaine dont on ne pouvait lui fermer l'accès, le domaine du génie et de l'intelligence.

Aux premiers efforts, elle avait ressaisi un nouveau sceptre ; et elle conquit une telle grandeur qu'elle ne parut peut-être jamais à un plus haut rang que dans ces temps.

Mais s'il faut reconnaître les qualités et les mérites de la nation, si grande dans ses malheurs, il faut aussi faire la part de la domination intelligente qui régissait alors ses destinées, il faut savoir louer un gouvernement qui, tout en restreignant les mauvaises passions et en combattant les écarts des esprits, était néanmoins si sympathique, si encourageant pour tous les efforts de l'esprit humain, et qui sut toujours proposer une direction si haute et si noble à l'étonnante activité qui animait alors le monde scientifique, artistique et littéraire.

Et ce n'est pas là que s'arrêta l'œuvre de la Restauration ; d'autres résultats lui survécurent encore, et il serait injuste de ne pas le reconnaître.

Lorsque le trône eût été renversé, qu'une dynastie eût été envoyée impitoyablement en exil, que tant de services incontestables rendus au pays eurent été récompensés par la dénégation la plus complète, l'œuvre morale et religieuse tentée et poursuivie avec tant de zèle dans les années précédentes montra tout à coup les fruits les plus précieux et les plus inattendus.

Il y avait trois ou quatre ans que la révolution de 1830 semblait avoir compromis toutes les espérances au point de vue religieux, lorsqu'au grand étonnement des uns, les indifférents, et à la joie inespérée des autres, les amis de la vérité, on vit apparaître à la fois deux grandes forces dans la génération nouvelle, l'auditoire des conférences de Notre Dame, et l'armée des œuvres de St. Vincent de Paul, dans toute la France.

D'où venaient donc ces jeunes générations si dévouées au bien, comment avaient-elles été formées et inspirées, sinon sous une impulsion qui continuait d'elle-même son mouvement au sein des familles chrétiennes appartenant aux classes de la société les plus diverses, quelquefois divisées d'opinions et étrangères les unes aux autres sous d'autres rapports, mais unies entre elles par une communauté d'idées pures et saintes, puisées à ce centre si élevé d'influence religieuse qui eut son origine, son développement et son apogée en ces quinze années si longtemps méconnues et décriées.

C'est au milieu de ce développement du bien que l'éducation du clergé par l'œuvre des Séminaires était en pleine prospérité, et que les Directeurs de ces établissements travaillaient en silence à ce ministère important, quoique sans éclat.

A cette époque, M. Faillon poursuivait ses travaux, et c'est de ce temps là qu'il nous reste de lui deux grands témoignages de ses labours infatigables : ce sont deux grands ouvrages, non livrés à l'impression, et tous deux éminemment remarquables par l'étendue et la profondeur des recherches. L'un est celui que nous avons mentionné plus haut : *L'explication des premiers chapitres de la Genèse*, d'après les Saints Pères, formant un volume in folio de plus de 1000 pages ; l'autre un volume in 4°, de près de 500 pages, sur l'éducation des clercs, et l'histoire des écoles ecclésiastiques, depuis le commencement de l'Eglise jusqu'à nos jours.

Dans le premier M. Faillon expose toute l'œuvre de la création d'après les sentiments et les pensées des Pères. Il s'attache à montrer les nombreux rapports que les saints Docteurs ont vu entre l'action de Dieu en ces six jours, et ses œuvres dans la fondation et le développement de son Eglise.

Chacun des jours est expliqué par une foule de passages recueillis dans toute la collection des Pères, leurs commentaires et leurs réflexions sont non-seulement recueillis en grand nombre, mais choisis avec le plus grand soin et analysés avec une telle connaissance de la Sainte Ecriture et de ses différentes interprétations, qu'elle montre dans l'éminent auteur la plus grande érudition et la critique la plus élevée.

On est d'abord étonné du travail qu'ont demandé tant de recherches, et du nombre d'ouvrages que l'Auteur a du lire pour découvrir et accumuler un aussi grand nombre de textes. Ce qu'on admire encore plus, c'est le choix et l'appréciation si élevée qui ont présidé à cet immense recueil.

C. L.

(A continuer.)

## Les braves de Loigny, et surtout les zouaves pontificaux.

Le 2 décembre 1871, on a célébré à Loigny, près Patay, l'anniversaire du combat où les meilleurs soldats de la Loire, zouaves pontificaux et mobiles, tombèrent en héros chrétiens.

Mgr. Pie, évêque de Poitiers, y a prononcé un discours dont voici les passages principaux : nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier ce magnifique discours ; l'espace nous manque.

... Par quelle fatalité la France, naguère si confiante en elle-même, s'était-elle vue réduite en quelques mois aux dernières extrémités ? Batailles presque toujours perdues ; surprises plus humiliantes que des défaites, selon cette parole du grand Condé : qu'un habile capitaine peut être vaincu, mais qu'il n'est pas permis d'être surpris ; capitulations ignominieuses ; Paris investi ; un tiers de notre territoire envahi et ravagé ; enfin, ce qui est sans exemple, trois cent mille Français prisonniers sur la terre étrangère ; comment, en si peu de temps, une nation telle que la nôtre avait-elle pu descendre si bas ?

Laissons les esprits qui rampent à terre mesurer à leur compas étroit les grands événements d'ici-bas, s'arrêter aux petites causes, disserter sur les incidents secondaires, et tout ramener aux proportions de leur propre stature. Pour nous rendre compte des désastres prodigieux et des abaissements inouïs de la France, entrons avec David dans les puissances du Seigneur, et tâchons de comprendre les merveilles de sa main et de ses conseils.

Dieu ayant envoyé son Fils unique sur la terre, ça été pour les peuples le point de départ d'un ordre nouveau ; et comme tous ses desseins s'étaient rapportés, pendant quarante siècles, à l'enfantement futur de son Eglise, toutes choses ont convergé désormais vers cette Eglise enfantée au Calvaire dans le sang du Christ. Destiné à éclairer et à conduire tous les membres de la grande famille humaine, le flambeau allumé par la main divine ne pouvait être placé sous le boisseau : il lui fallait un chandelier d'où il pût luire aux yeux de tous ceux qui sont dans la maison : *super candelabrum ut luceat omnibus qui in domo sunt*. Par son emplacement prédestiné, Rome, devenue la capitale du christianisme, fut cette cité posée sur la montagne, qui est en évidence à tous les regards, et dont la vue ne peut être dérobée : *Non potest civitas abscondi supra montem posita*. Mais, parce qu'il était écrit que la plénitude des nations devait entrer dans l'Eglise, parce que la loi chrétienne ne devait pas être seulement la loi des individus, mais la loi des peuples, l'évolution nécessaire du plan divin et la marche providentielle des choses ont créé bientôt à Rome, un territoire indépendant et un trône souverain à l'usage du Vicaire que le Christ

s'est substitué à lui-même pour régir spirituellement toute la terre jusqu'à la consommation des siècles. Fille aînée de l'Eglise romaine, la nation française fut employée de Dieu à ce grand ouvrage. "Les Français, a dit un homme de génie, eurent l'honneur unique, et dont ils n'ont pas été à beaucoup près assez orgueilleux, celui d'avoir constitué humainement l'Eglise catholique, en donnant ou en faisant reconnaître à son chef le rang indispensablement dû à ses fonctions divines (1)." A partir de là, et comme récompense de ce service, la France occupa sans contestation la première place dans cet aréopage des nations européennes qui s'appela la chrétienté : c'est-à-dire qu'elle fut universellement considérée comme la plus grande nation du monde. Et, malgré des fautes partielles, suivies de châtimens temporaires, on la voit toujours monter et grandir tant qu'elle n'a pas répudié sa première mission.

Mais on ne réagit pas impunément contre soi-même et contre sa vocation essentielle. Sachons reconnaître et confesser l'énormité de notre faute. O France des anciens jours, ce que tu avais si heureusement fait par le bras de tes géants, nous l'avons vu détruire sous nos yeux par la main des pigmées politiques au caprice desquels les révolutions t'ont jetée : *quoniam quæ perfecisti, destruxerunt*. Il ne s'agit plus de nous laver les mains, ni de dire que nous sommes purs du sang de ce juste, et que c'est l'affaire des autres. La vérité éclate désormais dans tout son jour. Oui, c'est le concours armé de la France qui, en livrant le reste de l'Italie à l'ambition piémontaise, lui a sacrifié Rome. Il fallait être aveugle pour ne pas voir, du premier coup, que les choses aboutiraient à ce dénouement. Là fut le péché capital du second empire : péché politique autant que religieux. Quand on l'a dit pendant qu'il était fort et debout, on peut le répéter après sa chute. Et parce que l'empire eut pour auxiliaires et pour complices les excitations et les applaudissemens des uns, les faiblesses et les transactions des autres, le crime de l'empire a été le crime national, le crime dont nous portons la peine.

De là cette succession vraiment surnaturelle et humainement inconcevable de châtimens et de hontes, cette série extraordinaire de malheurs et de contre-temps, ces avantages de la veille qui deviennent régulièrement le signal de l'écrasement du lendemain, ces victoires de la journée qui, à la grande stupéfaction de l'ennemi, finissent par la panique du soir et la retraite de la nuit. Pour qui connaît le génie et la fortune de la France, son infériorité numérique n'offre point d'explication suffisante : le dernier mot de toutes choses, c'est que Dieu nous avait livrés aux mains de nos adversaires. . . .

Qu'on le sache bien, l'honneur des armes françaises est une des gloires

---

(1) J. de Maistre : Du Pape, discours préliminaire.

de l'humanité. La religion elle-même est intéressée à la prendre sous sa sauvegarde. . . .

Il était au cœur de Pie IX, ce même sentiment, quand, à l'heure de notre plus profonde détresse, s'efforçant d'amener les deux puissances rivales à des conseils de paix, loin de demander pour nous grâce et pitié, il qualifiait la France, par ces mots qui resteront burinés dans les annales de l'Eglise : *Istam nationem, cujus nobilissimi sensus, et virtus militaris tot tantisque gloriæ monumentis commendata; adversis casibus obscurari non possunt.* " Cette nation, dont la très-grande noblesse d'âme et dont la valeur militaire, consacrées par tant et de si grands monuments de gloire, ne peuvent être obscurcies par aucun accident contraire (1) ! "

Je ne sais si vous partagez mon impression, mes frères ; mais d'entendre le Pontife, l'homme de l'Eglise, revendiquer pour la France l'inadmissibilité de sa vertu et de sa renommée guerrières, au moment où la France, écrasée sous le pied des envahisseurs, se voilait la face devant les regards équivoques de l'Europe et du monde, cela m'émeut jusque dans les dernières profondeurs de mon patriotisme ; et je n'ai plus souci des misérables qui viendront dire que le caractère cosmopolite de l'Eglise rend ses fils étrangers à l'amour, indifférents à l'honneur de la patrie française.

Demandez-le à ces soldats de toutes armes, qui ont intrépidement rempli le devoir à côté de ceux qui ne le remplissaient pas ; demandez-leur si la foi religieuse n'était pas le plus vigoureux soutien de leur âme, le stimulant le plus actif de leur bravoure. Car on est heureux de le savoir et de le dire : en cette journée du 2 décembre, qui allait se clore par un effort surhumain, il y eut du matin au soir des actes magnifiques de courage. On le voit bien au nombre des victimes fournies par tous les genres de troupes et prises dans tous les rangs. . La plus haute noblesse de France y mêla son sang à celui des admirables enfants de la Sarthe, du Loire-et-Cher et de tant d'autres dont les noms sont rappelés autour de ce catafalque. Aucune défaillance ne s'est produite nulle part, qu'elle n'ait eu à rougir d'elle-même en face d'un exemple qui la condamnait et la flétrissait. On m'a parlé entre autres de trois officiers à peu près du même âge qui ont affronté et qui ont trouvé la mort sous les yeux de leur jeune troupe, dans une tentative faite pour reprendre Lumeau, fortement occupé par les Prussiens. . . .

A ce moment du combat, apparaît dans l'arène une milice qui, pendant douze ans, a trop bien mérité de l'Eglise pour que vous ne m'accordiez pas le droit d'en suivre tous les mouvements avec un œil particulier d'intérêt et d'amour.

\*  
\* \*

Le dix-septième corps d'armée, harassé par une marche longue et accélérée, est appelé au secours de ses frères d'armes gravement éprouvés.

(1) Brevé *Gravis et acerba*, ad archiepisc. Turouen., XII november MDCCCLXX.

Après quelques premières évolutions, c'est la situation de Loigny qui fixe les regards du général. Loigny, placé au centre du combat, a tenu tout le jour avec une constance et une fermeté au dessus de tout éloge, contre les attaques répétées des Allemands. Nommer le trente-septième corps de marche, c'est mentionner la bravoure humaine élevée à sa plus haute puissance. La lutte vient de se ranimer plus furieuse, mais plus inégale. Dégager ces braves avant la nuit, reprendre et occuper Loigny, si ce n'est pas gagner la bataille, c'est finir la journée par un avantage, c'est favoriser la retraite de l'armée et de toute son artillerie, et enfin c'est réserver le lendemain. D'ailleurs le moment est solennel, l'heure est décisive, et c'est un de ces cas où " le vrai service, comme parle Bossuet, réclame les actions d'une hardiesse extraordinaire." (1) Qu'on ne l'oublie pas : l'objectif et la raison d'être de l'armée de la Loire, c'est la délivrance de la capitale. Paris, on l'assure, a fait un grand pas vers nous. Si une trouée, si une brèche n'est pas ouverte dans la muraille allemande, cette muraille va se refermer plus compacte, et serait-il possible de la percer plus tard, pour donner à temps la main à nos frères ? L'attaque de Loigny est résolue.

*Mi Domine Deus, quid dicam videns Israel hostibus suis terga vertentem?*  
 " Mon Seigneur Dieu, que dirai-je en voyant des soldats français qui hésitent, des soldats français qui reculent et qui vont tourner le dos à l'ennemi ? Les étrangers l'apprendront, et tous les habitants de la terre sont d'accord pour rayer la France du rang des nations : *Audient Chanaanæi et omnes habitatores terræ, et conglobati debebunt nomen nostrum de terra.* Car, la France déshonorée militairement, c'est la France écartée de la carte de l'Europe. Mais la France, c'est notre mère, c'est la plus noble nation de l'univers. Et, de plus, le nom chrétien est solidaire du nom français. Derrière notre patrie humaine, il y a la patrie spirituelle, il y a l'Église, il y a Rome, il y a tous les intérêts catholiques. Votre cause, ô Seigneur, est inséparable de la nôtre ; et si la France vient à sombrer, qui donc travaillera pour votre grand nom ? " *Delebunt nomen nostrum de terra ; et quid facies magno nomini tuo ?*

Plus rapide que l'éclair, le général accourut aux zouaves du Pape et à leur noble chef. Sa parole est comprise. Un double cri de foi religieuse et de foi patriotique part de toutes les poitrines. Huit cents braves, d'armes diverses, vont montrer à la France et à l'étranger ce que valent des chrétiens et des hommes de cœur.

L'entreprise était rude. Il restera lugubrement célèbre, ce petit bouquet de bois, je dirai presque ce buisson, que vous nommiez le Bois-Bourgeon, et qui devra s'appeler désormais le bois des Zouaves. Sa ceinture d'acacias épineux formait une palissade à l'abri de laquelle l'ennemi diri-

(1) Bossuet, Disc. sur l'Hist. univ., p. 414, 515.

geait sûrement ses coups, sans être atteint lui-même. Il fallait un élan d'une violence extrême pour abattre cet obstacle. Aux cris de : *Vive Pie IX ! Vive la France !* les assaillants avancent, ils se précipitent avec un entrain irrésistible : poursuivi à la baïonnette, l'ennemi est en fuite. Il y eut là un effroyable massacre. Votre village, il vous en souvient, retentit alors de sauvages hurrahs de détresse.

Les habitants réfugiés dans les caves, les combattants français enfermés dans cette église, reconnaissent que c'est un cri d'alarme, et ils se croient sauvés. Convaincus que ces terribles agresseurs sont appuyés par des forces considérables, les Allemands éprouvent un tel effroi que l'ordre de la retraite est déjà porté sur toute la ligne. On l'a dit, et je le repète avec confiance : que quelques bataillons seulement eussent soutenu ce suprême effort, la charge de Loigny allait être comptée comme une victoire. Il n'en fut pas ainsi : vous savez le reste.

Quelques semaines plus tard, à Ivry-l'Évêque, un autre général, dans une situation pareillement extrême, fera le même appel, et il sera pareillement entendu : "Allons, messieurs les volontaires de l'Ouest, en avant pour Dieu et la patrie ! Le salut de l'armée l'exige (1)." Pas d'hésitation. Le choc est horriblement meurtrier, mais il est victorieux. L'ennemi battait en retraite, quand, sur un autre point du théâtre de la guerre, un incident inattendu et qui sembla d'abord de peu de portée, vint rendre inutile tant de sang versé....

N'ai-je pas dit : journée de Loigny, journée d'héroïsme, mais d'héroïsme inspiré par la foi ? Ces guerriers qui ont ainsi donné leur vie, bon nombre d'entre eux, la veille et le matin, s'étaient nourris du pain des forts. D'autres avaient demandé et reçu l'absolution sur le champ de bataille. Dans la cause de la France, ils défendaient la cause déjà sacrée de la patrie : c'est autant qu'il en faut à des chrétiens pour se résigner à la mort. Mais de plus, je l'ai dit, derrière la patrie française, ils saluaient la patrie religieuse ; et par delà l'une et l'autre, ils envisageaient la patrie éternelle, terme de tous les vœux, récompense de tous les efforts. Quand ces convictions sont dans les esprits, ces espérances dans les cœurs, et quand la grâce de Dieu est dans les âmes, le courage guerrier n'a plus de bornes, parce que le sacrifice est accepté sans mesure.

Et quelle ne fut pas la part du sacrifice, mes frères, dans la trop mémorable journée dont nous célébrons l'anniversaire ?

Contemplez-le, ce champ de bataille où sont épars et gisants sous la neige tant de tués et de blessés ! En voyant la froide nuit étendre ses premières voiles sur ce sombre plateau et le couvrir de son manteau de glace, ah ! bienheureux, se dit-on, ceux qui déjà sont morts dans le Sei-

---

(1) Deuxième armée de la Loire, division de l'armée de Bretagne, par le général Gougeard p. 51.

gneur, et qui se reposent de leurs fatigues ; car les œuvres, qui les suivent, ou plutôt qui les précèdent, les ont portés dans le sein de la béatitude et de la gloire (1) ! Etre tombé sous les plis de la bannière du Cœur de Jésus, c'est avoir acquis le privilège du disciple bien-aimé. Ayant célébré avec Jésus la dernière scène, les voyez-vous qui reposent leur tête sur le Cœur du Maître (2) ?

Ils ont trouvé la mort sous ces mêmes auspices de salut, ces dignes enfants de la vieille Armorique, ces mobiles des Côtes-du-Nord, devenus les compagnons inséparables des bataillons pontificaux ; et ces francs tireurs de Tours, dont le courage fut un titre d'honneur pour la ville où s'organisait la défense nationale : et ceux de Blidah, qui ont mêlé le sang de la colonie algérienne au sang de la mère patrie. Infortunés colons, justement fiers d'être placés ici sous les ordres d'un chef connu et révéré de vos rivages, mon cœur aspire à se faire pour vous l'écho de son cœur. Si trop souvent votre labeur a été ingrat et infructueux, si trop souvent vos sueurs n'ont pu rendre féconde une terre deux fois infidèle, ah ! puisse le sang dont vous avez engraisé les fertiles sillons de notre sol, transporter et communiquer au vôtre, avec le bienfait de l'abondance et de la prospérité, le germe puissant de la régénération chrétienne.

Bienheureux, ai-je dit, ceux qui ont accompli leur sacrifice et qui sont morts dans le Seigneur ! Mais que dire de ceux qui, dans cette église encombrée de cadavres, dans ces maisons à demi-brûlées, dans ces réduits livrés à tous les vents, et enfin là-bas à ciel ouvert, souffrant les horribles douleurs d'une longue agonie, ou bien, avec toute la plénitude de leur intelligence, voient à pas lent venir la mort, parce qu'ils ne voient pas venir et qu'ils ne peuvent espérer le secours ? Chrétiens ! élevons nos pensées et comprenons la vérité de cette parole du sage : " Le patient vaut mieux que le fort, et celui qui dompte son cœur vaut mieux que celui qui prend des villes." *Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.* A l'heure où les victoires nous échappent, en voici une qu'on ne nous ravira pas et dont le ciel connaît seul tout le prix. Dieu ne m'a pas révélé ses secrets ; mais je tiens pour certaine la parole que je vais dire : oui, durant le cours de cette effroyable nuit, il y eut, dans le cœur de plus d'un héros chrétien, " tel mouvement, telle acceptation capable de sauver la France."

Béniissons pourtant le Seigneur qui, plus d'une fois, en agréant le mérite du sacrifice, n'en a pas voulu la consommation. Sans oublier que la victime peut n'être pas moins héroïque sous le fer qui sauve que sous celui qui tue, dirigeons notre admiration et notre gratitude vers l'homme de cœur non moins que de talent, dont la Providence se sert pour conserver

(1) Apoc. LIV, 13.

(2) Joann., XXI, 20.

un homme de bien à sa famille, au pays un de ses défenseurs. Au soir et au lendemain d'une bataille, certes, il porte le poids d'une immense responsabilité, le mortel entre les mains de qui Dieu abdique en quelque sorte son droit suprême et son auguste attribut d'arbitre de la vie ou de la mort. Honneur à celui, honneur à ceux dont le coup d'œil, l'habileté, le savoir, et, par dessus tout, le dévouement, devenu parfois de la vénération et de l'amitié, ont sauvé la vie à des centaines, à des milliers de blessés. La patrie, tristement amputée elle-même, s'intéresse au sort de ces glorieux mutinés dans lesquels elle reconnaît l'image de son propre démembrement. Elle sait par son histoire ce qu'elle peut attendre encore de leurs services. Ils sont restés fameux dans les annales militaires, ces vieux capitaines qui conduisaient encore des armées et qui remportaient des victoires, après qu'ils avaient dispersé la moitié de leurs membres sur les champs de bataille, et qu'ils n'avaient plus d'entier que le cœur. C'est à l'un de ces hommes de guerre qu'Henri IV écrivait, après la bataille d'Arques : " Je vois que qui n'a plus bon pied a bon œil, et, de serviteurs tels que vous, j'estime bons même les morceaux." . . .

\*  
\* \*

Que dis-je ? ces nobles victimes du devoir, nous voulons qu'elles-mêmes soient toujours présentes devant cet autel. Leur noms écrits en lettres d'or et de pourpre formeront, avec les stations douloureux du chemin de la croix, la plus belle et l'unique décoration de toutes les parties de ce temple. On rappelait naguère cette parole prononcée après la bataille de Castelfidardo : " Ou ne nommez personne, ou nommez-les tous." Moi aussi, devant un choix possible, j'ai dû ne nommer personne dans ce discours ; mais tous devront être nommés sur les pages colorées des murailles et des verrières de cette église. Tués et blessés, nous en voudrons la liste complète. Toute maison est noble, qui a son nom et son écusson admis dans la salle et l'armorial des croisades. Immortel honneur aux familles dont les noms figureront sur les diptyques de Loigny ! . . .

---

### Les Conférences de Saint-Vincent de Paul.

C'était en 1833 ; chaque jour voyait éclore de merveilleux systèmes promettant l'âge d'or à l'humanité. " Il était temps, disait-on, de laisser là les vieux symboles, les vieilles formes du moyen-âge . . . Le catholicisme avait pris ses beaux jours ; mais il avait fait son temps, il tombait en ruines de toutes parts au souffle du progrès."

Or, en ce temps-là, huit jeunes gens perdus dans Paris, mais qui n'avaient pas fléchi le genou devant les nouveaux rêves, se levèrent et dirent : " Le catholicisme est la vie, car il est la charité . . . L'Église est divine, car seule elle sait aimer les hommes."

Ces huit jeunes amis donc, au mois de mai 1833, laissant les novateurs s'épuiser en superbes théories qui devaient changer le monde, se prirent à monter les étages où se cachait la misère de leur quartier. On les vit dans la fleur de l'âge, écoliers d'hier, fréquenter sans dégoût les plus abjects réduits, et apporter aux habitants inconnus de la douleur la vision de la charité. La charité est belle en quiconque l'accomplit ; elle est belle dans l'homme mûr qui retranche une heure à ses affaires pour la donner aux affaires de la souffrance ; elle est belle dans la femme qui s'éloigne un moment du bonheur d'être aimée, pour porter l'amour à ceux qui n'en connaissent plus que le nom ; elle est belle dans le pauvre qui trouve encore une parole et un denier pour le pauvre ; mais c'est dans le jeune homme qu'elle apparaît tout entière, telle que Dieu la voit en lui-même au printemps de son éternité, telle que Jésus la voyait, au jour de son pèlerinage, sur le front de saint Jean. Fille de la foi, Ozanam et ses amis voulurent lui confier la leur comme à une mère, et ce fut leur intention que la charité servît de médiatrice aux générations de leur siècle et y versât la lumière que le raisonnement éperdu y répandait en vain.

Vingt ans après 1853, dans une réunion à Florence, où Ozanam mourant tirait de sa poitrine les dernières paroles éloquentes qu'il ait prononcées en public, il pouvait dire, avec l'assurance de l'homme qui a rempli sa tâche sous l'œil et avec le bras de Dieu : " Au lieu de huit, à Paris seulement nous sommes deux mille, et nous visitons cinq mille familles, c'est-à-dire environ vingt mille individus.

" Les conférences, en France seulement, sont au nombre de cinq cents, et nous en avons en Angleterre, en Espagne, en Belgique, en Amérique, en Canada et jusqu'à Jérusalem. C'est ainsi qu'en commençant humblement on peut arriver à faire de grandes choses, comme Jésus-Christ, qui, de l'abaissement de la crèche, s'est élevé à la gloire du Thabor.

#### AVIS A NOS ABONNÉS.

10. Les personnes qui ont droit à la *Prime*, pour 1872, annoncée sur la couverture, pourront, à leur choix, demander ou NOTRE-DAME DE LOURDES, ou MELLE. LEBER.

20. Nous avons fini dans le numéro de janvier la nouvelle intitulée la *Fille du Banquier*. Nous recommandons la lecture de celle que nous avons commencée aujourd'hui, *Mosa L'Israélite*. Inutile d'attirer l'attention sur la lettre vraiment remarquable de Mgr. Dupanloup à M. Gambetta ; le nom de l'éminent prélat la recommande assez. L'extrait du discours de Mgr. Pic, Evêque de Tours, sur les Braves de Loigny n'est pas moins digne d'attention.